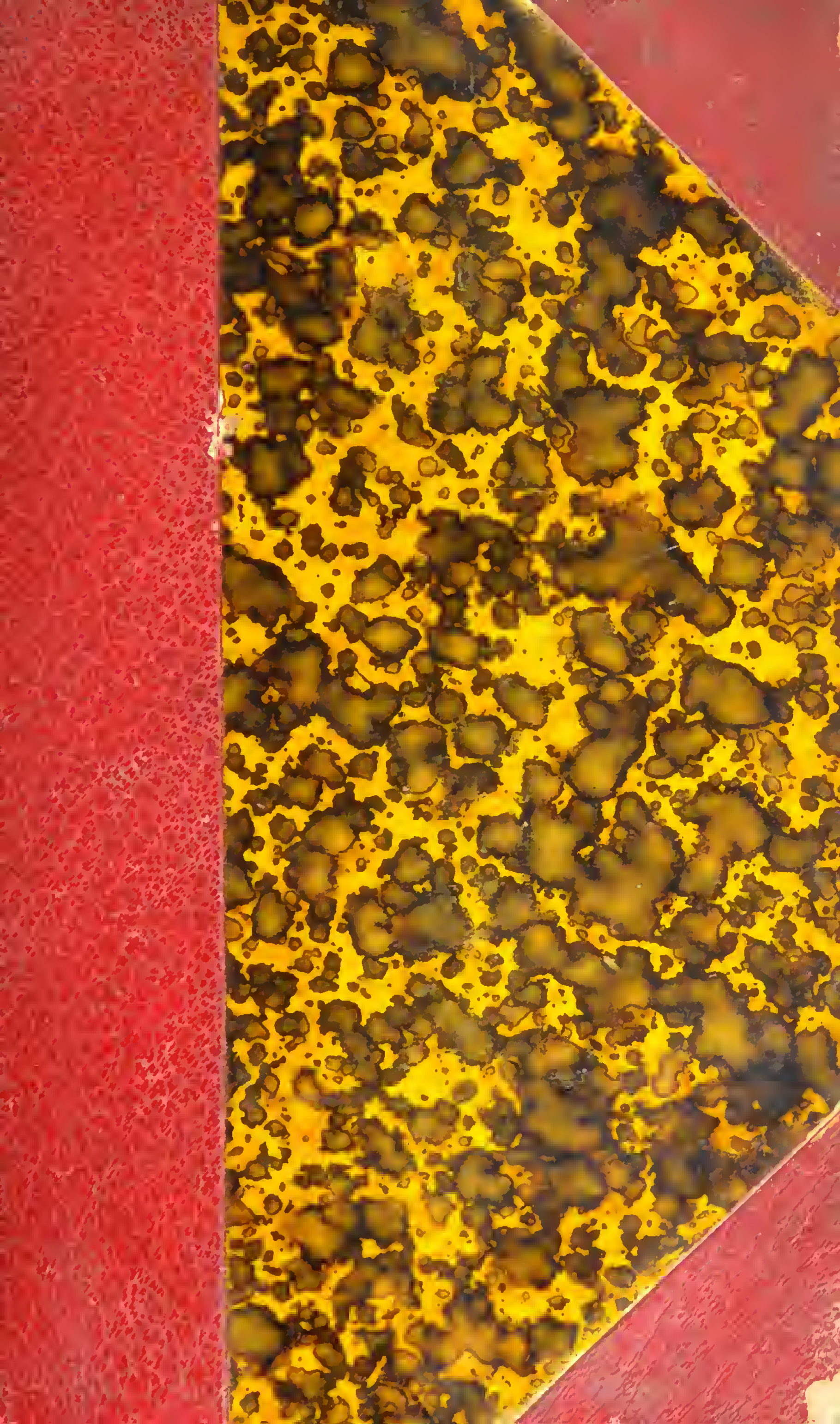
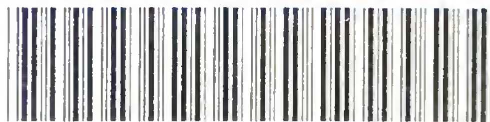
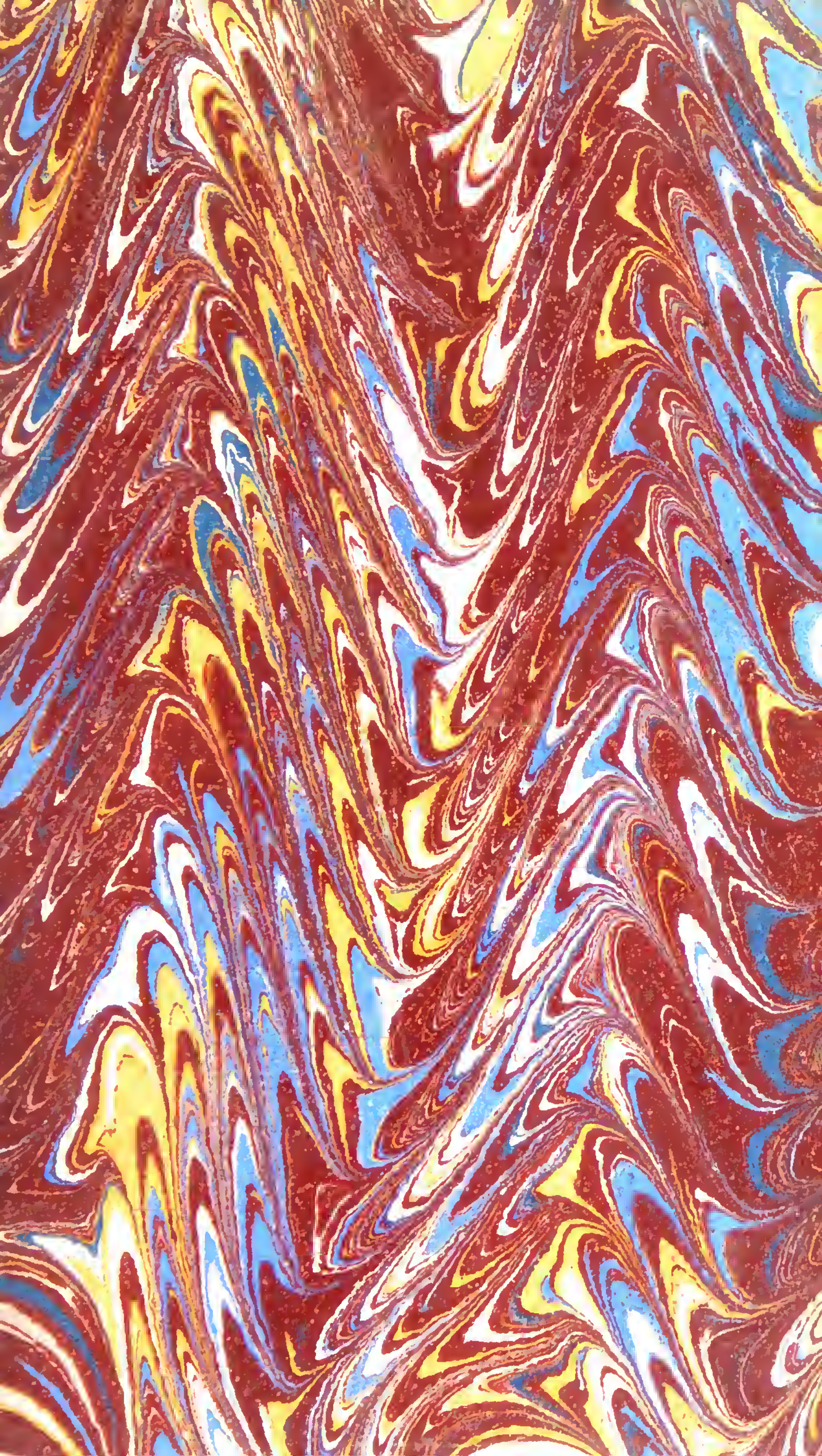






VOYAGE
DE LAPONIE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).

30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

VOYAGE

DE LAPONIE

DE J. F. REGNARD

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE PAR AUGUSTE LEPAGE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338.

M DCCC LXXV


WELLCOME
LIBRARY



PRÉFACE

QUAND on parle de Regnard, on songe à l'auteur du JOUEUR, du DISTRAIT, et de quelques autres pièces qui, résistant au caprice de la mode, se sont imposées à l'admiration de la postérité. Chez Regnard, l'auteur dramatique est doublé d'un savant qui jette dans les récits de ses excursions l'esprit qu'il prodigue dans ses pièces de théâtre. Son caractère vif le portait aux voyages, et, dans un siècle où les routes n'existaient pas, il visita l'Italie par plaisir, Alger et Constantinople par force. Dans la capitale des sultans il était esclave, un reiss barbaresque s'étant emparé du navire sur lequel il avait pris passage pour aller d'Italie en France.

Rentré dans sa patrie après deux années d'esclavage, il visita diverses provinces; puis, poussé par sa passion de l'inconnu, franchit les limites de sa

patrie, alla en Danemark, ensuite en Suède et gagna la Laponie. Le royaume de Suède était encore à cette époque dans tout son éclat. Les exploits du grand Gustave avaient attiré sur la péninsule scandinave l'attention respectueuse de l'Europe, et un voyageur qui avait vu Stockholm était toujours certain d'intéresser ses lecteurs ou ses auditeurs en écrivant ou en racontant ses impressions de voyage.

La Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la Finlande, provinces sur la côte orientale de la Baltique, dépendaient de la Suède. Saint-Pétersbourg, que le génie de Pierre le Grand devait fonder à l'extrémité du golfe de Finlande, n'était point encore sortie de ses marais; la Newa coulait large et tranquille à travers un pays infertile et presque désert. Au delà de ces provinces suédoises s'étendaient les États des tzars de Moscowie. La cour de ces princes ressemblait à celle des khans tartares de la haute Asie. Les étoffes d'or ornées de pierreries étincelaient sur les épaules des boyards; l'organisation militaire n'existait pas, et le peuple russe, si souvent conquis par les peuples de l'Asie, avait subi l'influence de ses conquérants dans son costume et dans ses mœurs.

On était loin de se douter des transformations que devait subir, plusieurs années après le voyage de Regnard, les provinces de la Baltique : les Russes remplaçant les Suédois, le tzar abandonnant Moscou et venant s'établir sur la Newa.

Regnard monta vers le nord et arriva au fond du

golfe de Bothnie. Ce qu'il vit dans ces pays glacés, couverts de sombres forêts de sapins et de bouleaux, où le sol ne produit rien, où les hommes et les animaux ressemblent si peu aux hommes et aux animaux qui habitent les autres contrées de l'Europe, le frappa vivement[1]*. Le récit de ce voyage ne fut pas imprimé de son vivant, il ne parut que vingt-deux ans après sa mort*[2]*, en 1731.*

C'est ce récit que nous réimprimons aujourd'hui d'après la première édition, faite sur le manuscrit même de l'auteur. Malheureusement cette édition est très-fautive : bien des noms imprimés comme Regnard les avait écrits sont inexacts ; dans plus d'un

1. En 1736, Maupertuis fut envoyé dans le nord par le ministre de Maurepas, et dans le récit du célèbre savant on voit que le curieux n'a rien exagéré, et que, venant de loin, il n'a point menti. Maupertuis était allé en Laponie pour déterminer la figure de la terre ; il en rapporta des calculs exacts et une Lapone. Cette fille du pôle l'adora, et, à propos de cette passion, il composa les vers suivants :

Pour faire l'amour,
En vain l'on court
Jusqu'au cercle polaire.
Dieu, qui croiroit
Qu'en cet endroit
On eût trouvé Cythère?

Quant à Regnard, l'aplatissement de la terre vers les pôles l'intéressait peu ; il alla en Suède comme il s'était rendu en Italie, poussé par la curiosité, et son récit est bien plus celui d'un amateur que d'un savant.

2. Regnard mourut en 1709.

endroit il manque des mots. Nous n'avons pas cru néanmoins qu'il nous fût permis de corriger le texte de l'auteur, comme on a tenté de le faire dans les éditions postérieures à celle de 1731. Nous nous sommes borné à relever dans des notes les erreurs de noms et à suppléer les mots manquants de façon à laisser autant que possible à cette œuvre sa physionomie originale [1].

Cette expédition dans le nord fut le dernier voyage de Regnard. Rentré en France après une absence de deux années, il s'installa définitivement à Paris, et il acheta une charge de trésorier de France. Son goût pour la campagne lui fit prendre aussi la charge de lieutenant des eaux et forêts. Il se rendit acquéreur du domaine de Gaillon, près de Dourdan. Il mourut dans cette propriété, des suites d'une indigestion qu'il voulut soigner lui-même. Son imprudence changea ce mal, d'abord peu grave, en une maladie mortelle.

La date de la naissance de Regnard a été longtemps incertaine. Après des recherches opiniâtres dans les registres de la paroisse Saint-Eustache, M. Beffara finit par trouver l'acte de baptême de Jean-François Renard, avec la date du 8 février 1655. *L'acte de décès qui se trouve aux archives de la mairie de Dourdan est ainsi conçu :*

« L'an de grâce 1709, le 5 septembre, a été inhumé

1. Les notes, dont les renvois se trouvent marqués au courant du texte, ont été placées à la fin du volume.

au milieu de la chapelle de la Vierge de cette église, le corps de maître Jean-François Regnard, après avoir reçu le dernier sacrement de l'Eglise, ci-devant conseiller du roi, trésorier de France à Paris, et depuis lieutenant des eaux et forêts en la maitrise de Dourdan, capitaine du château dudit lieu et pourvu par le roi de la charge de bailli au siége royal de Dourdan, âgé de soixante-deux ans; en présence de monsieur maître Charles Marcadé, conseiller du roi, maître ordinaire en la chambre des comptes, à Paris, neveu du défunt; de M. Pierre Vidye, conseiller du roi, son lieutenant général civil, criminel et de police ès siéges royaux de Dourdan, et de M. Michau, conseiller du roi, lieutenant de la maitrise audit Dourdan, qui ont tous signé avec nous, prieur-curé de Saint-Germain dudit Dourdan. Ainsy signez au registre : Marcadé, Vidye, Michau, Titton. »

Regnard n'avait laissé que des notes sur ses voyages en Flandre, en Normandie, en Hollande. Son voyage en Laponie seul était rédigé tel que nous le publions aujourd'hui.

AUGUSTE LEPAGE.





VOYAGE DE LAPPONIE

Les voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions; et l'on sort souvent de chez soi pour n'aller qu'en Hollande, qu'on se trouve, je ne sais comment, jusqu'au bout du monde. La même chose m'est arrivée, monsieur. J'appris à Amsterdam que la cour de Danemarck étoit à Oldembourg, qui n'en est qu'à trois journées : j'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette cour, et bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis donc pour Oldembourg; mais le hasard, qui me vouloit conduire plus loin, en avoit fait partir le[1] roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je la trouverois encore à Haltenat[2], qui est à une portée de mousquet d'Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein et à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitois. De plus, Hambourg est une ville anséatique fameuse pour le commerce qu'elle entretient avec toute la terre, et recommandable par ses fortifications et son gouvernement. J'y devois rencontrer la cour de Danemark; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulois voir : je n'y trouvoi que la reine mère et le prince Georges, son fils, qui alloient aux eaux de Pyremand[3]. Je vis Hambourg, dont je fus fort content; mais, après avoir tant fait de chemin pour voir le roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville capitale, où je devois infailliblement le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'ambassadeur me présenta au roi; j'eus l'honneur de lui baiser la main et de l'entretenir quelque temps. Le séjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, et j'y trouvoi les dames si spirituelles et si bien faites, que j'aurois eu bien de la peine à les quitter, si l'on ne m'eût assuré que j'en trouverois en Suède d'aussi aimables. L'extrême envie que j'avois de voir aussi le roi de Suède m'engagea à partir pour Stockolm. Nous

eûmes l'honneur de saluer le roi [1] et de l'entretenir pendant une heure entière. Ayant connu que nous voyagions pour notre curiosité, il nous dit que la Lapponie méritoit d'être vue par les curieux, tant par sa situation que pour les habitans, qui y vivent d'une manière tout à fait inconnue au reste des Européens, et commanda même au comte de Steint-Bielke, grand trésorier, de nous donner toutes les recommandations nécessaires, si nous voulions faire ce voyage. Le moyen, monsieur, de résister au conseil d'un roi, et d'un grand roi comme celui de Suède! Ne peut-on pas, avec son aveu, entreprendre toutes choses? et peut-on être malheureux dans une entreprise qu'il a lui-même conseillée, et dont il a souhaité le succès? Les avis des rois sont des commandemens : cela fut cause qu'après avoir mis ordre à toutes choses, nous mîmes à la voile pour Torno [2] le mercredi 23 juillet 1681, sur le midi, après avoir salué M. Steint-Bielke, grand trésorier, qui, suivant l'ordre qu'il avoit reçu du roi son maître, nous donna des recommandations pour les gouverneurs des provinces par où nous devions passer.

Nous fûmes portés d'un sud-ouest jusqu'à Vacsol, où l'on visite les vaisseaux. Nous admirâmes, en y allant, la bizarre situation de Stockolm. Il est presque incroyable qu'on ait choisi un lieu comme celui où l'on voit cette ville pour en faire la capitale d'un royaume aussi grand que

celui de Suède. On dit que les fondateurs de cette ville, cherchant un lieu pour la faire, jetèrent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir au lieu où il s'arrêterait : ce bâton s'arrêta où l'on voit présentement cette ville, qui n'a rien d'affreux que sa situation ; car les bâtimens en sont fort superbes et les habitans fort civils.

Nous vîmes la petite île d'Aland, à quarante milles de Stockolm ; cette île est très-fertile et sert de retraite aux élans, qui y passent de Livonie et de Carélie, lorsque l'hiver leur a fait un passage sur les glaces. Cet animal est de la hauteur d'un cheval et d'un poil tirant sur le blanc ; il porte un bois comme un daim et a le pied de même, fort long ; mais il le surpasse en légèreté et en force. dont il se sert contre les loups, avec lesquels il se bat souvent. La peau de cet animal appartient au roi ; et les paysans sont obligés, sous peine de la vie, de la porter au gouverneur.

En quittant cette île, nous perdîmes la terre de vue, et ne la revîmes que le vendredi matin, à la hauteur d'Hernen ou Hernesante[1], éloignée de Stockolm de cent milles, qui valent trois cens lieues de France ; et le vent demeurant toujours extrêmement violent, nous ne fûmes pas longtemps à découvrir les îles d'Ulfen, Schagen et Goben ; en sorte que, le samedi matin, nous trouvâmes que nous avions laissé l'Angermanie, et que nous étions à la hauteur d'*Urna*, première ville de Lapponie.

qui prend son nom du fleuve qui l'arrose. Cette ville donne son nom à toute la province qu'on appelle *Urna Lapmarck*. Elle se trouve au trente-huitième degré de longitude et au soixante-cinquième onze minutes de latitude, éloignée de Stockolm de cent cinquante milles, faisant environ quatre cent cinquante lieues françaises.

Nous découvrîmes le samedi les îles de *Quercken*; et le vent, continuant toujours sud-sud-ouest, nous fit voir sur le midi la petite île de *Ratan;* et sur les quatre heures du même jour, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap de *Burockluben*.

Quand nous eûmes passé ce petit cap, nous perdimes la terre de vue; et le dimanche matin, le vent s'étant tenu au sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Malhurn*, petite île à huit milles de *Torno*[1]. Il en sortit des pêcheurs dans une petite barque aussi mince que j'en aie vu de ma vie, dont les planches étoient cousues ensemble, à la mode des Russes. Ils nous apportèrent du *strumelin*, et nous leur donnâmes du biscuit et de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournèrent fort contens.

Le vent demeurant toujours extrêmement favorable, nous arrivâmes à une lieue de *Torno*, où nous mouillâmes l'ancre.

Il est assez difficile de croire qu'on ait pu faire un aussi long chemin que celui que nous fîmes en quatre jours de temps. On compte de Stockolm à

Torno deux cents milles de Suède par mer, qui valent six cents lieues de France; et nous fîmes tout ce chemin avec un vent de sud et sud-sud-ouest si favorable et si violent, qu'étant partis le mercredi à midi de Stockolm, nous arrivâmes à la même heure le dimanche suivant, sans avoir été obligés de changer les voiles pendant tout le voyage.

Torno est situé à l'extrémité du golfe Bothnique, au quarante-deuxième degré vingt-sept minutes de longitude, et au soixante-septième de latitude. C'est la dernière ville du monde du côté du nord; le reste, jusqu'au cap, n'étant habité que par des Lappons, gens sauvages qui n'ont aucune demeure fixe.

C'est en ce lieu où se tiennent les foires de ces nations septentrionales pendant l'hiver, lorsque la mer est assez glacée pour y venir en traîneau. C'est pendant ce temps qu'on y voit de toutes sortes de nations du Nord, de Russes, de Moscovites, de Finnois, et de Lappons de tous les trois royaumes, qui y viennent ensemble sur des neiges et sur des glaces, dont la commodité est si grande, qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Lapponie, et traverser sur les glaces le sein Bothnique, quoiqu'il ait dans les moindres endroits trente ou quarante milles de Suède. Le trafic de cette ville est en poissons, qu'ils envoient fort loin; et la rivière de

Torne[1] est si fertile en saumons et en brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitans de la mer Baltique. Ils salent les uns pour les transporter, et fument les autres dans des *basses-touches* qui sont faites comme des bains. Quoique cette ville ne soit proprement qu'un amas de cabanes de bois, elle ne laisse pas de payer tous les ans deux mille *dalles* de cuivre, qui font environ mille livres de notre monnaie.

Nous logeâmes chez le patron de la barque qui nous avait amenés de Stockolm. Nous ne trouvâmes pas sa femme chez lui; elle était allée à une foire qui se faisoit à dix ou douze lieues de là, pour troquer du sel et de la farine contre des peaux de rhennes, de petits-gris et autres: car tout le commerce de ce pays se fait ordinairement en troc; et les Russes et les Lappons ne font guère de marchés autrement.

Nous allâmes le jour suivant, lundi, pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en lappon tous les psaumes de David, et qui a écrit leur histoire. C'étoit un prêtre de la campagne: il étoit mort depuis trois jours, et nous le trouvâmes étendu dans son cercueil avec des habits conformes à sa profession, et que l'on lui avoit fait faire exprès: il étoit fort regretté dans le pays, et avoit voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme étoit d'un autre côté, couchée sur son lit, qui témoignoit, par ses soupirs et par ses pleurs,

le regret qu'elle avoit de perdre un tel mari. Quantité d'autres femmes ses amies environnoient le lit, et répondoient par leurs gémissements à la douleur de la veuve.

Mais ce qui consoloit un peu, dans une si grande affliction et une tristesse si générale, c'étoit la quantité de grands pots d'argent faits à l'antique, pleins, les uns de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, et d'autres d'eau-de-vie, qu'on avoit soin de ne pas laisser longtemps vides. Nous tâtâmes de tout; et la veuve interrompoit souvent ses soupirs pour nous presser de boire; elle nous fit même apporter du tabac, dont nous ne voulûmes point prendre. On nous conduisit ensuite au temple dont le défunt avoit été pasteur, où nous ne vîmes rien de remarquable; et, prenant congé de la veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, et faire, monsieur, ce qui s'appelle *libare manibus*.

Nous allâmes ensuite chez une personne qui étoit en notre compagnie : la mère nous reçut avec toute l'affection possible; et ces gens, qui n'avoient jamais vu de François, ne savoient comment nous témoigner la joie qu'ils avoient de nous voir en leur pays.

Le mardi, on nous apporta quantité de fourrures à acheter, de grandes couvertures fourrées de peaux de lièvre blanc, qu'on vouloit donner pour un écu. On nous montra aussi des habits de Lappons,

faits de peaux de jeunes rhennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture et le bonnet. Nous allâmes le même jour à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sauvages, et autres animaux inconnus en nos pays, et nous nous étonnâmes que les habitans que nous rencontrions dans le chemin ne nous fuyoient pas moins que le gibier.

Le mercredi, nous reçûmes visite des bourgmestres de la ville et du bailli, qui nous firent offre de service en tout ce qui seroit en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après le dîner, dans leurs barques, et nous menèrent chez le prêtre de la ville, gendre du défunt *Tornæus*.

Ce fut là où nous vîmes pour la première fois un traîneau lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant pour fendre la neige avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche, et le corps est composé de plusieurs morceaux de bois qui sont cousus ensemble avec de gros fil de rhenne, sans qu'il y entre un seul clou, et qui se réunissent sur le devant à un morceau de bois assez fort, qui règne tout du long, pardessus, et qui, excédant le reste de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traîneau glisse; et comme il n'est large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuel-

lement de côté et d'autre : on se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans un cercueil; et l'on vous y lie, en sorte que vous êtes entièrement immobile, et l'on vous laisse seulement l'usage des mains, afin que d'une vous puissiez conduire la rhenne, et de l'autre vous soutenir lorsque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir son corps dans l'équilibre ; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette maniere de courir, on est souvent en danger de la vie, et principalement lorsque le traîneau descend des rochers les plus escarpés, sur lesquels vous courez d'une si horrible vitesse qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mouvement, à moins de l'avoir expérimenté. Nous soupâmes ce même soir en public avec le bourgmestre; tous les habitans y coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes ce même soir notre départ pour le lendemain, et prîmes un truchement.

Le jeudi, dernier juillet, nous partîmes de *Torno* dans un petit bateau finnois, fait exprès pour aller dans ce pays : sa longueur peut être de douze pieds, et sa largeur de trois. Il ne se peut rien voir de si bien travaillé ni de si léger; en sorte que deux ou trois hommes peuvent porter facilement ce bâtiment, lorsqu'ils sont obligés de passer les cataractes du fleuve, qui sont si impétueuses, qu'elles roulent des pierres d'une grosseur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied pres-

que tout le reste de la journée, à cause des torrents qui tomboient des montagnes, et d'un vent impétueux qui faisoit entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que, si l'on n'eût été extrêmement prompt à la vider, il eût été bientôt rempli. Nous allâmes le long de la rivière, toujours chassant; nous tuâmes quelques pièces de gibier, et nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, de courlis, et de plusieurs autres oiseaux que nous rencontrions à chaque pas. Nous ne fîmes pas ce jour-là tout le chemin que nous avions déterminé de faire, à cause d'une pluie violente qui nous surprit, et nous obligea de passer la nuit dans une maison de paysan, à une lieue et demie de *Torno*.

Nous marchâmes tout le vendredi sans nous reposer, et nous fûmes depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit à faire trois milles; si l'on peut appeler la nuit un temps où l'on voit toujours le soleil, sans que l'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin à pied, à cause des torrens effroyables qu'il fallut surmonter. Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque espace de chemin, et nous eûmes le plaisir de voir en même temps descendre deux petites barques au milieu de ces cataractes. L'oiseau le plus vite et le plus léger ne peut aller de cette impétuosité, et la vue ne peut suivre la course de ces bâtimens qui se dérobent aux yeux et s'enfoncent

tantôt dans les vagues, où ils semblent ensevelis, et tantôt se relèvent d'une hauteur surprenante. Pendant cette course rapide, le pilote est debout et emploie toute son industrie à éviter des pierres d'une grosseur extraordinaire, et à passer au milieu des rochers qui ne laissent justement que la largeur du bateau, et qui briseroient ces petites chaloupes en mille pièces, si elles y touchoient le moins du monde.

Nous tuâmes ce jour-là dans les bois deux faisandeaux, trois canards et deux cercelles, sans nous éloigner de notre chemin, pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons, qui sont la peste de ce pays et qui nous firent désespérer. Les Lappons n'ont d'autre remède contre ces maudits animaux que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent; et nous remarquâmes sur le chemin que, pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paissent leurs vaches (que nous trouvâmes toutes blanches), à la fumée duquel elles se mettent, et chassent ainsi les moucherons qui n'y sauroient durer.

Nous fîmes la même chose, et nous nous enfumâmes lorsque nous fûmes arrivés chez un Allemand qui est depuis trente ans dans le pays et qui reçoit le tribut des Lappons pour le roi de Suède. Il nous dit que ce peuple étoit obligé de se trouver en un certain lieu qu'on lui assigne l'année

précédente, pour apporter ce qu'il doit, et qu'on prenoit ordinairement le temps de l'hiver, à cause de la commodité qu'il donne aux Lappons de venir sur les glaces par le moyen de leurs rhennes.

Le tribut qu'ils payent est peu de chose; et c'est une politique du roi de Suède, qui, pour tenir toujours ces peuples tributaires à sa couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lappons, qui n'ont point de demeure fixe, et à qui toute l'étendue de la Lapponie sert de maison, n'aillent sur les terres d'un autre pour éviter les vexations du prince de qui ils seroient trop surchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui payent plusieurs tributs à différens États; et quelquefois un Lappon sera tributaire du roi de Suède, de celui de Danemark et du grand-duc de Moscovie. Ils payeront au premier, parce qu'ils demeurent sur ses États; à l'autre, parce qu'il leur permet de pêcher du côté de la Norwége, qui lui appartient; et au troisième, à cause qu'ils peuvent aller chasser sur ses terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le samedi; mais sitôt que nous fûmes arrivés chez un paysan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans le bain. Ces lieux qu'ils appellent *basses-touches* ou bains, sont faits de bois, comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, sans qu'ils aient observé aucun ordre en le faisant,

que d'y laisser un trou au milieu, dans lequel ils allument du feu. Ces pierres, étant une fois échauffées, communiquent la chaleur à tout le lieu; mais ce chaud s'augmente extrêmement lorsque l'on vient à jeter de l'eau dessus les cailloux, qui, renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire dans ces bains est tout de feu. Ce qui nous surprit beaucoup fut que étant entrés dans ce bain, nous y trouvâmes ensemble filles et garçons, mères et fils, frères et sœurs, sans que ces femmes nues eussent peine à supporter la vue des personnes qu'elles ne connoissoient point. Mais nous nous étonnâmes davantage de voir de jeunes filles frapper d'une branche des hommes et des garçons nus. Je crus d'abord que la nature, affoiblie par de grandes sueurs, avoit besoin de cet artifice pour faire voir qu'il lui restoit quelque signe de vie; mais on me détrompa bientôt, et je sus que cela se faisoit afin que ces coups réitérés, ouvrant les pores, aidassent à faire faire de grandes évacuations. J'eus de la peine ensuite à concevoir comment ces gens, sortant nus de ces bains tout de feu, alloient se jeter dans une rivière extrêmement froide qui étoit à quelques pas de la maison; et je conçus qu'il falloit que ces gens fussent d'un fort tempérament, pour pouvoir résister aux effets que ce prompt changement du chaud au froid pouvoit causer.

Vous n'auriez jamais cru, monsieur, que les Bothniens, gens extrêmement sauvages, eussent

imité les Romains dans leur luxe et dans leurs plaisirs; mais vous vous en étonnerez encore davantage quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux comme les empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un peu de lait, et se nourrissent de la plus tendre écorce qui se trouve au sommet des pins. Ils la prennent lorsque l'arbre jette sa séve; et, après l'avoir exposée quelque temps au soleil, ils la mettent dans de grands paniers sous terre, sur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur et un goût assez agréables. Voilà, monsieur, quelle est pendant toute l'année la nourriture de ces gens, qui cherchent avec soin les délices du bain, et qui peuvent se passer de pain.

Nous fûmes assez heureux à la chasse le dimanche : nous rapportâmes quantité de gibier, mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de sapin avec lesquelles les Lappons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches, extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aunes et larges d'un demi-pied; elles sont relevées en pointe sur le devant, et percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes et immobiles. Le

Lappon qui est dessus tient un long bâton à la main, où, d'un côté, est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre, un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course, et pour s'arrêter quand il veut ; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit, lorsqu'il en est assez près.

Il est assez difficile de se figurer la vitesse de ces gens, qui peuvent avec ces instrumens surpasser la course des bêtes les plus vites ; mais il est impossible de concevoir comment ils peuvent se soutenir en descendant les fonds plus précipités, et comment ils peuvent monter les montagnes les plus escarpées. C'est pourtant, monsieur, ce qu'ils font avec une adresse qui surpasse l'imagination, et qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parens, et entreprennent de cette manière les voyages les plus difficiles et les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes et que nous tuâmes ; nous avions ce jour-là plus de vingt pièces dans notre dépense : il est vrai que nous achetâmes cinq ou six canards de quelques paysans qui venoient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chasse que l'arc ou l'arbalète.

Ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups et les rhennes sauvages; et lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalète, qui ne diffère des nôtres que par sa grandeur. Les habitans de ce pays sont si adroits à se servir des armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas; et il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les flèches dont ils se servent sont différentes; les unes sont armées de fer ou d'os de poisson, et les autres sont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils se servent des premières pour l'arc, lorsqu'ils vont aux grandes chasses, et des autres pour l'arbalète, quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer sans leur faire une plaie si dangereuse. Ils emploient ces mêmes flèches rondes contre les petits-gris, les martres et les hermines, afin de conserver les peaux entières; et parce qu'il est difficile qu'il n'y reste la marque que le coup a laissée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, et les frappent ordinairement à la tête, qui est l'endroit de la peau le moins estimé.

Nous arrivâmes le mardi à *Kones*, et nous y restâmes le mercredi pour nous reposer, et voir travailler aux forges de fer et de cuivre qui sont en ce lieu. Nous admirâmes les manières de fondre

ces métaux, et de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des pelotes, qui sont la monnoie du pays lorsqu'elle est marquée du coin du prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces forgerons approcher de la fournaise, et prendre avec sa main du cuivre que la violence du feu avoit fondu comme de l'eau, et le tenir ainsi quelque temps. Rien n'est plus affreux que ces demeures; les torrents qui tombent des montagnes, les rochers et les bois qui les environnent, la noirceur et l'air sauvage des forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément et de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques; et ce fut au milieu de ces rochers que je laissai couler ces vers d'une veine qui avait été longtemps stérile.

Tranquilles et sombres forêts,
Où le soleil ne luit jamais
Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits!
Et qu'il est doux, sous vos ombrages,
De pouvoir respirer en paix!

Que j'aime à voir vos chênes verts,
Presque aussi vieux que l'univers,
Qui, malgré la nature émue
Et ses plus cruels aquilons,
Sont aussi sûrs près de la nue
Que les épis dans les sillons!

Et vous, impétueux torrents,
Qui sur les rochers murmurants
Roulez vos eaux avec contrainte,
Que le bruit que vous excitez
Cause de respect et de crainte
A tous ceux que vous arrêtez !

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroser les roseaux,
Forment des étangs pacifiques
Où les plongeons et les canards,
Et tous les oiseaux aquatiques,
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté l'on voit des poissons
Qui, sans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes,
Et, pour prendre un plaisir nouveau,
Las de folâtrer dans les ondes,
S'élancent et sautent sur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces respectueux débris
Qu'on voit sur cette roche obscure,
Sont plus beaux que les bâtimens
Où l'or, l'azur et la peinture
Forment les moindres ornemens.

Le temps y laisse quelques trous
Pour la demeure des hiboux ;
Et les bêtes d'un cri funeste,
Les oiseaux sacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite
Trouvent toujours un sûr réduit.

Nous partîmes le jeudi de ces forges, pour aller à d'autres qui en sont éloignées de dix-huit milles de

Suède, qui valent environ cinquante lieues de France. Nous nous servîmes toujours de la même voie, n'y en ayant point d'autre dans le pays, et continuâmes notre chemin au nord sur la rivière. Nous apprîmes qu'elle changeoit de nom, et que les habitans l'appeloient *Wilnama Suanda*. Nous passâmes toute la nuit sur l'eau, et nous arrivâmes le lendemain, vendredi, dans une pauvre cabane de paysan, dans laquelle nous ne trouvâmes personne. Toute la famille, qui consistoit en cinq ou six personnes, étoit dehors; une partie étoit dans les bois, et l'autre étoit allée à la pêche du brochet. Ce poisson, qu'ils sèchent, leur sert de nourriture toute l'année : ils ne le prennent point avec des rêts, comme on fait les autres; mais, en allumant du feu sur la proue de leur petite barque, ils attirent le poisson à la lueur de cette flamme, et le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la manière qu'on nous représente un trident. Ils en prennent en quantité, et d'une grosseur extraordinaire; et la nature, comme une bonne mère, leur refusant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus l'on avance dans le pays, et plus la misère est extrême. On ne connoît plus l'usage du blé : les os de poisson, broyés avec l'écorce des arbres, leur servent de pain; et, malgré cette méchante nourriture, ces pauvres gens vivent dans une santé parfaite. Ne connoissant point de médecins, il ne

faut pas s'étonner s'ils ignorent aussi les maladies, et s'ils vont jusqu'à une vieillesse si avancée qu'ils passent ordinairement cent ans, et quelques-uns cent cinquante.

Nous ne fîmes le samedi que fort peu de chemin étant restés tout le jour dans une petite maison, qui est la dernière qui se rencontre dans le pays. Nous eûmes différents plaisirs pendant le temps que nous séjournâmes dans cette cabanne. Le premier fut de nous occuper tous à différents exercices aussitôt que nous fûmes arrivés. L'un coupoit un arbre sec dans le bois prochain, et le traînoit avec peine au lieu destiné; l'autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, souffloit de tous ses poumons pour l'allumer; quelques-uns étoient occupés à accomoder un agneau qu'ils venoient de tuer; et d'autres, plus prévoyans, laissant ces petits soins pour en prendre de plus importans, alloient chercher sur un étang voisin, tout couvert de poisson, quelque chose pour le lendemain. Ce plaisir fut suivi d'un autre; car sitôt qu'on se fut levé de table, on fut d'avis, à cause des nécessités pressantes, d'ordonner une chasse générale. Tout le monde se prépara pour cela; et, ayant pris deux petites barques avec deux paysans avec nous, nous nous abandonnâmes sur la rivière à notre bonne fortune. Nous fîmes la chasse la plus plaisante du monde et la plus particulière. Il est inouï qu'on se soit jamais servi en France de bâtons pour chasser; mais il n'en est pas

de même dans ce pays: le gibier y est si abondant, qu'on se sert de fouet et même de bâton pour le tuer. Les oiseaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons; et nous admirions l'adresse de nos gens à les attraper. Ils les suivoient partout où ils les voyoient; et lorsqu'ils les apercevoient nageant entre deux eaux, ils lançoient leur bâton et leur écrasoient la tête dans le fond de l'eau avec tant d'adresse, qu'il est difficile de se figurer la promptitude avec laquelle ils font cette action. Pour nous, qui n'étions point faits à ces sortes de chasses, et de qui les yeux n'étoient pas assez fins pour percer jusque dans le fond de la rivière, nous frappions au hasard dans les endroits où nous voyions qu'ils frappoient, et sans autres armes que des bâtons; nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pièces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation, fort contens d'avoir vu cette chasse, et encore plus de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque temps. Une bonne fortune, comme une mauvaise, vient rarement seule; et quelques paysans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'étoit répandue bien loin dans le pays, en partie par curiosité de nous voir, et en partie pour avoir de notre argent, nous aportèrent un mouton, que nous achetâmes cinq ou six sous, et qui accrût nos provisions de telle sorte que nous nous crûmes assez munis pour entreprendre trois

jours de marche, pendant lesquels nous ne devions trouver aucune maison. Nous partîmes donc le dimanche du matin, c'est-à-dire à dix heures ; car le soin que nous avions de nous reposer faisoit que nous ne nous mettions guère en chemin devant ce temps.

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fussions si avant dans le nord, nous ne laissions pas de rencontrer quantité d'hirondelles ; et ayant demandé aux gens du pays qui nous conduisoient ce qu'elles devenoient l'hiver, et si elles passoient dans les pays chauds, ils nous assurèrent qu'elles se mettoient en pelotons, et s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des lacs ; qu'elles attendoient là que le soleil, reprenant sa vigueur, allàt dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avoit ôtée. La même chose m'avoit été dite à Copenhague par M. l'ambassadeur, et à Stockolm par quelques personnes ; mais j'avois toujours eu beaucoup de peine à croire que des animaux pussent vivre plus de six mois ensevelis dans la terre sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité ; et cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurois plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda,* où commence la Lapponie ; et le lendemain lundi, après avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la rivière, où il fallut coucher *sub dio*, et où nous fîmes des feux épouvantables pour nous garantir de l'importunité des

moucherons. Nous fîmes un grand retranchement rond de quantité de gros arbres secs, et de plus petits pour les allumer; nous nous mîmes au milieu et fîmes le plus beau feu que j'aie vu de ma vie. On auroit pu assurément charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris, du bois que nous consumâmes, et il s'en fallut peu que nous ne mîmes le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, et nous nous mîmes en chemin le lendemain, mardi, pour aller aux mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'ouest, sur une petite rivière nommée *Longasiochi*, qui formoit de temps en temps des paysages les plus agréables que j'aie jamais vus; et, après avoir été souvent obligés de porter notre bateau, faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara* ou *Suppawahra* où sont les mines de cuivre. Ce lieu est éloigné d'une lieue de la rivière, et il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis, à notre arrivée, d'apprendre qu'il y avoit un François dans ce lieu. Vous voyez, monsieur, qu'il n'y a point d'endroit, si reculé qu'il puisse être, où les François ne se fassent jour. Il y avoit près de trente ans qu'il travailloit aux mines; il est vrai qu'il avoit plus la mine d'un sauvage que d'un homme; il ne laissa pas de nous servir beaucoup, quoiqu'il eût presque oublié sa langue; et il nous assura que depuis qu'il étoit en ce lieu, bien loin d'y avoir vu des François

il n'y étoit venu aucun étranger plus voisin qu'un Italien, qui passa il y a environ quatorze ans, et dont on n'a plus entendu parler depuis. Nous fîmes tout doucement que cet homme reprît un peu sa langue naturelle, et nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à savoir d'un autre que d'un François.

Ces mines de *Swapavara* sont à trente milles de *Torno* et quinze milles de *Konges* (il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de Suède). Elles furent ouvertes, il y a environ vingt-sept ans, par un Lappon nommé....., à qui l'on a fait une petite rente de quatre écus et de deux tonneaux de farine; il est aussi exempt de toute contribution. Ces mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne sont: il y avoit toujours cent hommes qui y travailloient; mais présentement, à peine en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en toute la Suède; mais le pays est si désert et si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lappons qui demeurent pendant l'hiver autour de ces mines; et, l'été, ils sont obligés d'abandonner le pays à cause du chaud et des moucherons, que les Suédois appellent *alcaneras*, qui sont pires mille fois que toutes les plaies d'Egypte. Ils se retirent dans les montagnes proche la mer occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, et pour trouver plus facilement de la nour-

riture à leurs rhennes, qui ne vivent que d'une petite mousse blanche et tendre, qui se trouve l'été sur les monts *Fellices*[1], qui séparent la *Norwége* de la *Lapponie*, dans les pays les plus septentrionaux.

Nous allâmes le lendemain, mercredi, voir les mines, qui étoient éloignées d'une bonne demi-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux et les abîmes ouverts, qui pénétroient jusqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des enfers, de la matière au luxe et à la vanité. La plupart de ces trous étoient pleins des glaçons; et il y en avoit qui étoient revêtus, depuis le bas jusqu'en haut, d'un mur de glace si épais, que les pierres les plus grosses que nous prenions plaisir à jeter contre, loin d'y faire quelque brèche, ne laissoient pas même la marque où elles avoient touché; et lorsqu'elles tomboient dans le fond, on les voyoit rebondir et rouler sans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions pourtant alors dans les plus fortes chaleurs de la canicule; mais ce qu'on appelle ici un été violent peut passer en France pour un très-rude hiver.

Toute la roche ne fournit pas partout le métal; il faut chercher les veines, et lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. On se sert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher ou de la poudre pour le faire sauter. Cette dernière manière est beaucoup plus pénible, mais elle fait incompara-

blement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de bleues, de vertes, de violettes; et ces dernières nous parurent les plus pleines de métal et les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant que nous trouvâmes sur la roche; mais elles avoient perdu presque toute leur force par le feu qu'on avoit fait au-dessus ou au-dessous : ce qui fit que nous ne voulûmes point nous en charger, et que nous différâmes d'en prendre à la mine de fer à notre retour. Après avoir considéré toutes les machines et les pompes qui servent à élever l'eau, nous contemplâmes à loisir toutes les montagnes couvertes de neige qui nous environnoient. C'est sur ces roches que les Lappons habitent l'hiver. Ils les possèdent en propre depuis la division de la Lapponie, qui fut faite du temps de Gustave-Adolphe, père de la reine Christine. Ces terres et ces montagnes leur appartiennent, sans que d'autres puissent s'y établir; et, pour marque de leur propriété ils ont leurs noms écrits sur quelques pierres ou sur quelques endroits de la montagne qu'ils ont eue en propriété, ou qu'ils ont habitée : tels sont les rochers de *Lupawara, Kerquerol, Kilavara, Lung, Dondere,* ou *roche de Tonnerre*, qui ont donné le nom aux familles des Lappons qui y habitent, et qu'on ne connoît dans le pays que par les surnoms qu'ils ont pris de ces roches. Ces montagnes ont quelquefois sept ou

huit lieues d'étendue; et quoiqu'ils demeurent toujours sur la même roche, ils ne laissent pas de changer fort souvent de place lorsque la nécessité le demande, et que les rhennes ont consommé toute la mousse qui étoit autour de leur habitation. Quoique certains Lappons aient pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, et desquels on ne sauroit trouver l'habitation; ils sont tantôt dans les bois et tantôt proche des lacs, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser; et on ne les voit que lorsqu'ils viennent l'hiver aux foires, pour troquer leurs peaux contre autre chose dont ils ont besoin, et pour apporter le tribut qu'ils payent au roi de Suède, dont ils pourroient facilement s'exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver à ces foires. Mais la nécessité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux et autres, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce qu'ils ont de besoin. Le tribut qu'ils payent est d'ailleurs fort peu de chose. Les plus riches d'entre eux, quand ils auroient mille ou douze cents rhennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne payent ordinairement que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choses, nous reprîmes le chemin de notre cabane, et nous vîmes en passant les forges où l'on donne la première fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il y a de plus grossier; lorsqu'il

a été assez longtemps dans le creuset pour pousser dehors toutes ses impuretés, avant que de trouver le cuivre qui est au fond, on lève plusieurs feuilles qu'ils appellent *rosettes*, dans lesquelles il n'y a que la moitié de cuivre, et qu'on remet ensuite au fourneau pour en ôter tout ce qu'il y a de terrestre : c'est la première façon qu'on lui donne là ; mais il faut à *Konges* qu'il passe encore trois fois au feu pour le purifier tout à fait, et le rendre en état de prendre sous le marteau la forme qu'on lui veut donner.

Le jeudi, le prêtre des Lappons arriva avec quatre de sa nation, pour se trouver le lendemain à un des jours de prières établies par toute la Suède, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lappons que nous vîmes, et dont la vue nous réjouit tout à fait. Ils venoient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes depuis la tête jusques aux pieds. Ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées ; et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large et plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, et une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps : les jambes sont déliées, les bras longs ; et toute cette petite machine semble remuer par res-

sorts. Leur habit d'hiver est d'une peau de rhenne faite comme un sac, descendant sur les genoux, et retroussée sur les hanches d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent; les souliers, les bottes et les gans sont de même : ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avoit des hommes vers le nord velus comme des bêtes, et qui ne se servoient point d'autres habits que de ceux que la nature leur avoit donnés.

Ils ont toujours une bourse des parties de rhenne qui leur pend sur l'estomac, dans laquelle ils mettent une cuiller. Ils changent cet habillement l'été, et en prennent un plus léger, qui est ordinairement de la peau des oiseaux qu'ils écorchent, pour se garantir des moucherons. Ils ne laissent pas d'avoir par dessus un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc, qu'ils mettent sur leur chair; car l'usage du linge leur est tout à fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui est ordinairement fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard, qu'ils appellent *loom*, qui veut dire en leur langue *boiteux*, à cause que cet oiseau ne sauroit marcher: ils le tournent d'une manière que la tête de l'oiseau excède un peu le front, et que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Voilà, monsieur, la description de ce petit animal qu'on appelle Lappon; et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme. Nous les interrogeâmes sur plusieurs

choses dont nous voulions nous informer, et nous leur demandâmes particulièrement l'endroit où nous pouvions trouver de leurs camarades. Ces gens nous instruisirent sur tout, et nous dirent que les Lappons commençoient à descendre des montagnes qui sont vers la mer Glaciale, d'où le chaud et les mouches les avoient chassés, et se répandoient vers le lac *Tornotracs*[1], d'où le fleuve *Torno* prend sa source, pour y pêcher quelque temps jusqu'à ce qu'ils pussent, vers la Saint-Barthélemy, se rapprocher tout à fait des montagnes *Swapavara*, *Kilavara*, et les autres où le froid commençoit à se faire sentir, pour y passer le reste de l'hiver. Ils nous assurèrent que nous ne manquerions pas d'en trouver là des plus riches, et que pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lappons emploieroient ce temps pour y venir. Ils ajoutèrent que, pour eux, ils étoient demeurés pendant tout l'été aux environs de la mine et des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rhennes qu'ils avoient chacun, et étant trop pauvres pour entreprendre un voyage de quinze jours, pour lequel il falloit prendre des provisions qu'ils n'étoient pas en pouvoir de faire, à cause qu'ils ne pouvoient vivre éloignés des étangs qui leur fournissoient chaque jour de quoi vivre.

Le vendredi 15 août, il fit un grand froid, et il neigea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une longue conversation avec le prêtre, lors-

qu'il eut fini les deux sermons qu'il fit ce jour-là, l'un en finnois, et l'autre en lappon. Il parloit, heureusement pour nous, assez bon latin, et nous l'interrogeâmes sur les choses qu'il pouvoit le mieux connoître, comme sur le baptême, le mariage et les enterremens. Il nous dit, au sujet du premier, que tous les Lappons étoient chrétiens et baptisés; mais que la plupart ne l'étoient que pour la forme seulement, et qu'ils retenoient tant de choses de leurs anciennes superstitions, qu'on pouvoit dire qu'ils n'avoient que le nom de chrétiens, et que leur cœur étoit encore païen.

Les Lappons portent leurs enfans au prêtre pour baptiser, quelque temps après qu'ils sont nés : si c'est en hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux; et si c'est en été, ils les mettent sur des rhennes, dans leurs berceaux pleins de mousse, qui sont faits d'écorces de bouleau, et d'une manière toute particulière. Ils font ordinairement présent au prêtre d'une paire de gans, bordés en de certains endroits de la plume de *loom,* qui est violette, marquetée de blanc, et d'une très-belle couleur. Sitôt que l'enfant est baptisé, le père lui fait ordinairement présent d'une rhenne femelle, et tout ce qui provient de cette rhenne, qu'ils appellent *pannikcis*, soit en lait, fromage, et autres denrées, appartient en propre à la fille; et c'est ce qui fait sa richesse lorsqu'elle se marie. Il y en a qui font encore présent à leurs enfans d'une rhenne lors-

qu'ils aperçoivent sa première dent; et toutes les rhennes qui viennent de celle-là sont marquées d'une marque particulière, afin qu'elles puissent être distinguées des autres. Ils changent le nom de baptême aux enfans lorsqu'ils ne sont pas heureux; et le premier jour des noces, comme tous les autres, ils couchent dans la même cabane, et caressent leurs femmes devant tout le monde.

Il nous dit, touchant le mariage, que les Lappons marioient leurs filles assez tard, quoiqu'elles ne manquassent pas de partis, lorsqu'elles étoient connues dans le pays pour avoir quantité de rhennes provenues de celles que le père leur a données à leur naissance et à leur première dent; car c'est là tout ce qu'elles emportent avec elles; et le gendre, bien loin de recevoir quelque chose de son beau-père, est obligé d'acheter la fille par des présens. Ils commencent ordinairement au mois d'avril à faire l'amour, comme les oiseaux.

Lorsque l'amant a jeté les yeux sur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il fasse état d'apporter quantité d'eau-de-vie, lorsqu'il vient faire la demande avec son père ou son plus proche parent. On ne fait point l'amour autrement en ce pays, et on ne conclut jamais de mariage qu'après avoir vidé plusieurs bouteilles d'eau-de-vie et fumé quantité de tabac. Plus un homme est amoureux, plus il apporte de brandevin; et il ne peut par d'autres marques témoigner plus fortement sa pas-

sion. Ils donnent un nom particulier à cette eau-de-vie que l'amant apporte aux accords, et ils l'appellent la bonne arrivée du vin, ou *soubbouvin, le vin des amants.* C'est une coutume chez les Lappons d'accorder leurs filles longtemps avant que de les marier: ils font cela afin que l'amoureux fasse durer ses présents; et s'il veut venir à bout de son entreprise, il faut qu'il ne cesse point d'arroser son amour de ce breuvage si chéri. Enfin, lorsqu'il a fait les choses honnêtement pendant un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.

Les Lappons avoient autrefois une manière de marier toute particulière, lorsqu'ils étoient encore tout à fait ensevelis dans les ténèbres du paganisme, et qui ne laisse pas encore d'être observée de quelques-uns. On ne menoit point les parties devant le prêtre; mais les parens les marioient chez eux, sans autre cérémonie que par l'excussion du feu qu'ils tiroient d'un caillou. Ils croient qu'il n'y a point de figure plus mystérieuse et plus propre pour nous représenter le mariage; car, comme la pierre renferme en elle-même une source de feu qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer, de même, disent-ils, il se trouve un principe de vie caché dans l'un et l'autre sexe, qui ne se fait voir que lorsqu'ils sont unis.

Je crois, monsieur, que vous ne trouverez pas que ce soit fort mal raisonné pour des Lappons; et il y a bien des gens, et plus subtilisés, qui auroient

de la peine à donner une comparaison plus juste. Mais je ne sais si vous jugerez que le raisonnement suivant soit de la même force.

J'ai déjà dit que lorsqu'une fille est connue dans le pays pour avoir quantité de rhennes, elle ne manque point de partis ; mais je ne vous avois pas dit, monsieur, que cette quantité de biens étoit tout ce qu'ils demandoient dans une fille, sans se mettre en peine si elle étoit avantagée de la nature, ou non, si elle avoit de l'esprit ou si elle n'en avoit point, et même si elle étoit encore pucelle, ou si quelque autre avant lui avoit reçu des témoignages de sa tendresse. Mais ce que vous admirerez davantage et qui m'a surpris le premier, c'est que ces gens, bien loin de se faire un monstre de cette virginité, croient que c'est un sujet parmi eux de rechercher de ces filles avec autant d'empressement, que, toutes pauvres qu'elles sont bien souvent, ils les préfèrent à des riches qui seroient encore pucelles, ou qui passeroient du moins pour telles parmi eux. Il faut pourtant faire cette distinction, monsieur, qu'il faut que ces filles dont nous parlons aient accordé cette faveur à des étrangers qui vont l'hiver faire marchandise, et non pas à des Lappons; et c'est de là qu'ils infèrent que, puisqu'un homme qu'ils croient plus riche et de meilleur goût qu'eux a bien voulu donner des marques de son amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite secret qu'ils ne connoissent pas, et dont ils

doivent se bien trouver dans la suite. Ils sont si friands de ces sortes de morceaux, que lorsqu'ils viennent quelquefois pendant l'hiver à la ville de *Torno*, et qu'ils trouvent une fille grosse, non-seulement ils oublient leurs intérêts, en voulant la prendre sans bien, mais même, lorsqu'elle fait ses couches, ils l'achètent des parens autant que leurs facultés le leur peuvent permettre.

Je connois bien des personnes, monsieur, qui seroient assez charitables pour faire ainsi la fortune de quantité de pauvres filles, et qui ne demanderoient pas mieux que de leur procurer, sans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine, des partis avantageux. Si cette mode pouvoit venir en France, on ne verroit pas tant de filles demeurer si longtemps dans le célibat. Les pères de qui les bourses sont nouées d'un triple nœud n'en seroient pas si empêchés, et elles auroient toujours un moyen tout prêt de sortir de la captivité où elles sont. Mais je ne crois pas, monsieur, quoi que puissent faire les papas, qu'elle s'y introduise sitôt : on est trop infatué de ce mot d'*honneur;* on s'en est fait un fantôme qu'il est présentement trop malaisé de détruire.

Comme les Lappons ignorent naturellement presque toutes les maladies, ils n'ont point voulu s'en faire d'eux-mêmes, comme nous. La jalousie et la crainte du cocuage ne les troublent point. Ces maux, qui possèdent tant de personnes parmi

nous, sont inconnus chez eux; et je ne crois pas même qu'il y ait un mot dans leur langue pour exprimer celui de *cocu;* et l'on peut dire plaisamment avec cet Espagnol, en parlant des siècles passés et de celui dans lequel nous vivons :

Passo lo de oro,
Passo lo de plata,
Passo lo de hierro;
Vive lo de cuerno.

Et tandis que ces gens-là font revivre le siècle d'or, nous nous en faisons un de *cornes.* En effet, monsieur, vous allez voir parmi eux ce que je crois qu'on voyoit du temps de Saturne, c'est-à-dire une communauté de biens qui vous surprendra. Vous avez vu les Lappons ce que nous appelons *cocus* devant le sacrement, et vous allez voir qu'ils ne le sont pas moins après.

Quand le mariage est consommé, le mari n'emmène pas sa femme, mais il demeure un an avec son beau-père, au bout duquel temps il va établir sa famille où bon lui semble, et emporte avec lui tout ce qui appartient à sa femme. Les présens mêmes qu'il a faits à son beau-père au temps des accords lui sont rendus, et les parens reconnoissent ceux qui leur ont été faits, par quelques rhennes, suivant leur pouvoir.

Je vous ai remarqué, monsieur, que les étrangers ont en ce pays un grand privilége, qui est

d'honorer les filles de leur approche. Ils en ont un autre qui n'est pas moins considérable, qui est de partager avec les Lappons leurs lits et leurs femmes. Quand un étranger vient dans leurs cabanes, ils le reçoivent le mieux qu'ils peuvent, et pensent le régaler parfaitement, s'ils ont un verre d'eau-de-vie à lui donner; mais après le repas, quand la personne qu'ils reçoivent est de considération, et qu'ils veulent lui faire chère entière, ils font venir leurs femmes et leurs filles, et tiennent à grand honneur que vous agissiez avec elles comme ils feroient eux-mêmes : pour les femmes et les filles, elles ne font aucune difficulté de vous accorder tout ce que vous pouvez souhaiter, et croient que vous leur faites autant d'honneur qu'à leurs maris ou à leurs pères.

Comme cette manière d'agir me surprit étrangement, et n'ayant pu jusqu'à présent l'éprouver moi-même, je m'en suis informé le plus exactement qu'il m'a été possible; et, parmi quantité d'histoires de cette nature, je vous en dirai donc ce qu'on m'a assuré être véritable.

Ce Français que nous trouvâmes aux mines de *Swapavara*, homme simple, et que je ne crois pas capable de controuver une histoire, nous assura que pour faire plaisir à quantité de Lappons, il les avoit soulagés du devoir conjugal; et pour nous faire voir combien ces gens lui avoient fait d'instances pour le faire condescendre à prendre cette

peine, il nous dit qu'un jour, après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie avec un Lappon, il fut sollicité par cet homme de coucher avec sa femme, qui étoit là présente, avec toute sa famille; et que, sur le refus qu'il lui en fit, s'excusant du mieux qu'il pouvoit, le Lappon, ne trouvant pas ses excuses valables, prit sa femme et le François, et les ayant jetés tous deux sur le lit, sortit de la chambre et ferma la porte à la clef, conjurant le François, par tout ce qu'il put alléguer de plus fort, qu'il lui plût faire en sa place comme il faisoit lui-même.

L'histoire qui arriva à *Johannes Tornæus*, prêtre des Lappons, dont j'ai déjà parlé, n'est pas moins remarquable. Elle nous fut dite par ce même prêtre qui avoit été longtemps son vicaire dans la Lapponie, et qui avoit vécu sous lui près de quinze ans; il la tenoit de lui-même. « Un Lappon, nous dit-il, des plus riches et des plus considérés qui fût dans la Lapponie de *Torno*, eut envie que son lit fût honoré de son pasteur; il ne crut point de meilleur moyen pour multiplier les troupeaux et pour attirer la bénédiction du ciel sur toute sa famille; il le pria plusieurs fois de lui vouloir faire cet honneur; mais le pasteur, par conscience ou autrement, n'en voulut rien faire, et lui représentoit toujours que ce n'étoit pas le plus sûr moyen pour s'attirer un Dieu propice. Le Lappon n'entroit point dans tout ce que le pasteur lui pouvoit dire;

et un jour qu'il le rencontra seul, il le conjura à genoux, et par tout ce qu'il avoit de plus saint parmi les dieux qu'il adoroit, de ne pas lui refuser la grâce qu'il lui demandoit ; et ajoutant les promesses aux prières, il lui présenta six écus, et s'offrit de les lui donner, s'il vouloit s'abaisser jusqu'à coucher avec sa femme. Le bon pasteur songea quelque temps s'il pouvoit le faire en conscience, et, ne voulant pas refuser ce pauvre homme, il trouva qu'il valoit encore mieux le faire cocu, et gagner son argent, que de le désespérer. »

Si cette aventure ne nous avoit pas été racontée par le même prêtre qui étoit alors son disciple, et qui étoit présent, je ne pourrois jamais la croire; mais il nous l'assura d'une manière si forte, que je ne puis en douter, connoissant d'ailleurs le naturel du pays.

Cette bonne volonté que les Lappons ont pour leurs femmes ne s'étend pas seulement à l'égard de leurs pasteurs, mais aussi sur tous les étrangers, suivant ce qu'on en a dit, et comme nous voulons le prouver.

Je ne vous dis rien, monsieur, d'une fille à qui le baillif de Lapponie, qui est celui qui reçoit le tribut pour le roi, avoit fait un enfant. Un Lappon l'acheta, pour en faire sa femme, de celui qui l'avoit déshonorée, sans autre raison que parce qu'elle avoit su captiver les inclinations d'un étranger. Toutes ces choses sont si fréquentes en ce

pays, que, pour peu qu'on vive parmi les Lappons, on ne manque pas d'en être bientôt convaincu par sa propre expérience.

Ils lavent leurs enfans dans un chaudron, tous les jours trois fois, jusqu'à ce qu'ils aient un an; et après, trois fois par semaine. Ils ont peu d'enfans, et il ne s'en trouve presque jamais six dans une famille. Lorsqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans de la neige jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus respirer, et pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude; je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Sitôt que la mère est délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, et croit que cela lui est d'un secours considérable. Il est aisé de connaître dans le berceau de quel sexe est l'enfant. Si c'est un garçon, ils suspendent au-dessus de sa tête un arc, des flèches, ou une lance, pour leur apprendre, même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reste de leur vie, et leur faire connoitre qu'ils doivent se rendre adroits dans leur exercice. Sur le berceau des filles on voit des ailes de *lagopos*, qu'ils appellent *rippa*, avec les pieds et le bec, pour leur insinuer dès l'enfance la propreté et l'agilité. Quand les femmes sont grosses, on frappe le tambour pour savoir ce qu'elles auront. Elles aiment mieux des filles, parce qu'elles reçoivent des présens en les mariant, et qu'on est obligé d'acheter les femmes.

Les maladies, comme j'ai déjà remarqué, sont

presque toutes inconnues aux Lappons; et s'il leur en arrive quelqu'une, la nature est assez forte pour les guérir d'elle-même, et sans l'aide de médecins ils recouvrent bientôt la santé. Ils usent pourtant de quelques remèdes, comme de la *racine de mousse,* qu'ils nomment *jeest,* ou ce qu'on appelle *angélique pierreuse.* La résine qui coule des sapins leur fait des emplâtres, et le fromage de rhenne est leur onguent divin; ils s'en servent diversement. Ils ont du fiel de loup qu'ils délayent dans du brandevin avec de la poudre à canon. Lorsque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches sur la partie malade, et ils en reçoivent du soulagement. La seconde manière d'employer le fromage, pour les maux extérieurs ou intérieurs, est de faire entrer un fer rouge dans le fromage, qui distille par cette ardeur une espèce d'huile, de laquelle ils se frottent à l'endroit où ils souffrent; et le remède est toujours suivi d'un succès et d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, et est bon pour toutes les contusions; mais la manière la plus ordinaire pour les plaies plus dangereuses, c'est le feu. Ils s'appliquent un charbon tout rouge sur la blessure, et le laissent le plus longtemps qu'ils peuvent, afin qu'il puisse consumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume est celle des Turcs; ils ne trouvent point de remède plus souverain.

Ceux qui sont assez heureux en France, et en d'autres lieux, pour arriver à une extrême vieillesse sont obligés de souffrir quantité d'incommodités qu'elle traîne avec elle; mais les Lappons en sont entièrement exempts, et ils ne ressentent pour toutes infirmités dans cet état qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne sauroit même distinguer les vieillards d'avec les jeunes, et on voit rarement de tête blanche en ce pays : ils retiennent toujours leur même poil, qui est ordinairement roux. Mais ce qui est de remarquable, c'est qu'on rencontre peu de vieillards qui ne soient aveugles. Leurs vues déjà affaiblies par le défaut de la nature, ne peuvent plus supporter ni l'éclat de la neige dont la terre est presque toujours couverte, ni la fumée continuelle causée par le feu qui est toujours allumé au milieu de leur cabane, et qui les aveugle sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils sont malades, ils ont coutume de jouer du tambour, dont je parlerai ci-après, pour connoître si la maladie doit les conduire à la mort, et lorsqu'ils croient être persuadés du succès fâcheux, et que le malade commence à tirer à la fin, ils se mettent autour de son lit; et pour faciliter à son âme le passage à l'autre monde, ils font avaler à l'agonisant ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en boivent autant qu'ils en ont, pour se consoler de la perte qu'ils font de leur ami, et pour s'exci-

ter à pleurer. Il n'est pas plutôt mort qu'ils abandonnent la maison, et la détruisent même, de crainte que ce qui reste de l'âme du défunt, que les anciens appeloient mânes, ne leur fasse du mal. Leur cercueil est fait d'un arbre creusé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avoit de plus cher, comme son arc, ses flèches, sa lance, afin que, si un jour il rentre en vie, il puisse exercer sa même profession. Il y en a même, de ceux qui ne sont que cavalièrement chrétiens, qui confondent le christianisme avec leurs anciennes superstitions, et qui, entendant dire à leurs pasteurs que nous devons un jour ressusciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou et un fer pour faire du feu (les Lappons ne voyagent point sans cet équipage), afin que, lorsque le défunt ressuscitera, il puisse abattre les arbres, aplanir les rochers et brûler tous les obstacles qui pourroient se rencontrer sur le chemin du ciel. Vous voyez, monsieur, que, malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir : ils y veulent arriver de gré ou de force, et l'on peut dire, *his per ferrum et ignes ad cœlos grassari constitutum,* et qu'ils prétendent par le fer et par le feu emporter le royaume des cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les cimetières, mais bien souvent dans les forêts ou dans les cavernes. On arrose le lieu d'eau-de-vie ; tous les assistans en boivent, et trois jours après

l'enterrement on tue la rhenne qui a conduit le mort au lieu de sa sépulture, et on en fait un festin à tous ceux qui ont été présens. On ne jette point les os, mais on les garde avec soin pour les enterrer au côté du défunt. C'est dans ce repas qu'on boit le *Saligavin*, c'est-à-dire *l'eau-de-vie bienheureuse*, parce qu'on la boit en l'honneur d'une personne qu'ils croient bienheureuse.

Les successions se font à peu près comme en Suède : la veuve prend la moitié; et si le défunt a laissé un garçon et une fille, le garçon prend les deux tiers du bien, et laisse l'autre à sa sœur.

Nous étions au plus fort de cette conversation, quand on nous vint avertir qu'on apercevoit, sur le haut de la montagne, des Lappons qui venoient avec des rhennes. Nous allâmes au-devant d'eux, pour avoir le plaisir de contempler leur équipage et leur marche; mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre personnes qui apportoient, sur des rhennes, des poissons secs pour vendre à *Swapavara*. Il y a longtemps, monsieur, que je vous parle de *rhennes*, sans vous avoir fait la description de cet animal dont on nous a tant parlé autrefois. Il est juste que je satisfasse présentement votre curiosité comme je contentai pour lors la mienne.

Rhcen est un mot suédois dont on a appelé cet animal, soit à cause de sa propreté, soit à cause de sa légèreté : car *rhen* signifie *net*, et *renna* veut dire *courir*, en cette langue. Les Romains n'avoient

aucune connoissance de cet animal, et les Latins récens l'appellent *rancifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raison, sinon que je crois que les Suédois ont pu avoir autrefois appelé cette béte *rœngi*, auquel mot on auroit ajouté *fera*, comme qui diroit *bête nommée rangi;* comme je ne voudrois pas dire que le bois de ces animaux, qui s'étend en forme de grands rameaux, ait donné lieu de les appeler ainsi, puisqu'on auroit aussitôt dit *ramifer* que *rangifer :* quoi qu'il en soit, il est constant, monsieur, que, bien que cette bête soit presque semblable à un cerf, elle ne laisse pas d'en différer en quelque chose. Le rhenne est plus grand que le cerf; la tête est assez semblable, mais le bois est tout différent; il est élevé fort haut, et se courbe vers le milieu, faisant une forme de cercle sur la tête; il est velu depuis le bas jusqu'en haut, de la couleur de la peau, et est plein de sang partout; en sorte qu'en le pressant fort avec la main on s'aperçoit, par l'action de l'animal, qu'il sent de la douleur dans cette partie. Mais ce qu'il a de particulier et qu'on ne voit en aucun autre animal, c'est la quantité de bois dont la nature l'a pourvu pour se défendre contre les bêtes sauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où sortent quantité de dagues; mais les rhennes en ont un autre sur le milieu du front, qui fait le même effet que celui qu'on peint sur la tête des licornes, et deux autres qui, s'étendant sur ses yeux, tombent sur sa bouche. Toutes

ces branches néanmoins sortent de la même racine, mais elles prennent des routes et des figures différentes; ce qui leur embarrasse tellement la tête qu'ils ont de la peine à paître, et qu'ils aiment mieux arracher les boutons des arbres qu'ils peuvent prendre avec moins de difficulté.

La couleur de leur poil est plus noire que celle du cerf, particulièrement quand elles sont jeunes; et pour lors elles sont presque noires comme les rhennes sauvages, qui sont toujours plus fortes, plus grandes et plus noires que les domestiques.

Quoiqu'ils n'aient pas les jambes si menues que le cerf, ils ne laissent pas de le surpasser en légèreté. Leur pied est extrêmement fendu et presque rond; mais ce qui est de remarquable dans cet animal, c'est que tous ses os, et particulièrement les articles des pieds, craquent comme si l'on remuoit des noix, et font un cliquetis si fort qu'on entend cet animal presque d'aussi loin qu'on le voit. L'on remarque aussi dans les rhennes que, quoiqu'ils aient le pied fendu, ils ne ruminent point et qu'ils n'ont point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

Au reste, quoique cette bête soit d'une nature sauvage, les Lappons ont si bien trouvé le moyen de les apprivoiser et de les rendre domestiques, qu'il n'y a personne dans le pays qui n'en ait des troupeaux comme de moutons. On ne laisse pas d'en trouver dans les bois grande quantité de sau-

vages, et c'est à celles-là que les Lappons font une chasse cruelle, tant pour avoir leur peau, qui est beaucoup plus estimée que celles des rhennes domestiques, que pour la chair qui est beaucoup plus délicate. Il y a même de ces animaux qui sont à demi sauvages et domestiques, et les Lappons laissent aller dans les bois leurs rhennes femelles, dans le temps que ces animaux sont en chaleur; et ceux qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier : et ils les appellent *kattaigiar,* et ils deviennent beaucoup plus grands et plus forts que les autres, et plus propres pour le traîneau.

La Lapponie ne nourrit point d'autres animaux domestiques que les rhennes; mais on trouve dans ces bêtes seules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourrissons. Ils ne jettent rien de cet animal ; ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le sang et les nerfs et ils mettent tout en usage.

La peau leur sert pour se garantir des injures de l'air; en hiver ils s'en servent avec le poil, et en été ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal est pleine de suc, grasse et extrêmement nourrissante ; et les Lappons ne mangent point d'autre viande que de celle de rhenne. Les os leur sont d'une utilité merveilleuse pour faire des arbalètes et des arcs, pour armer leurs flèches, pour faire des cuillers et pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La langue et la moelle

des os est ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux, et les amans portent de ces mets à leurs maîtresses, comme les plus exquis, qu'ils accompagnent ordinairement de chair d'ours et de castor. Ils boivent souvent le sang; mais ils le conservent plus ordinairement dans la vessie de cet animal, qu'ils exposent au froid, et le laissent condenser et prendre un corps en cet état, et lorsqu'ils veulent faire du potage ils en coupent ce qu'ils ont de besoin et le font bouillir avec du poisson. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerf, qu'ils filent sur la joue de ces animaux. Ils se servent des plus fins pour faire leurs habits, et ils emploient les plus gros pour coudre ensemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fournissent pas seulement aux Lappons de quoi se vêtir et de quoi manger, ils leur donnent aussi de quoi boire. Le lait de rhenne est le seul breuvage qu'ils aient, et parce qu'il est extrêmement gras et tout à fait épais, ils sont obligés d'*y* mêler presque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-setier par jour des meilleures rhennes, qui ne donnent même du lait que lorsqu'elles ont un veau. Ils en font des fromages très-nourrissans; et les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rhennes pour manger ne se servent point d'autre nourriture. Ces fromages sont gras et d'une odeur assez forte, mais ils sont fades comme étant faits et mangés sans sel.

La plus grande commodité qu'on retire des

rhennes, c'est pour faire voyage et pour porter les fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la manière dont les Lappons se servent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le moment satisfaire notre curiosité, et voir ce que c'est qu'une rhenne attelée à un traîneau. Nous fîmes dans le moment venir une de ces machines que les Lappons appellent *pulaha*, et que nous nommons traîneau, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous y fîmes attacher la rhenne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *jocolaps*. Il n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre, entre les jambes, et va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lappon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et lui fait connoître le chemin en la tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour-là, pour la première fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable; et c'est dans cette voiture que l'on fait en peu de temps un chemin considérable. On avance avec plus ou moins de diligence, suivant que le rhenne est plus ou moins vite et vigoureux. Les Lappons en nourrissent exprès de bâtards, qui sont produits

d'un mâle sauvage et d'une femelle domestique, comme je vous ai déjà dit; et ceux-là sont beaucoup plus vites que les autres et plus propres pour le voyage. Zieglerus dit qu'une rhenne peut en un jour changer trois fois d'horizon, c'est-à-dire joindre trois fois le signe qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet espace de chemin, quoique très-considérable et fort bien exprimé, ne donne pas bien à connoître la diligence que peut faire une rhenne. Les Lappons la désignent mieux, en disant qu'on peut faire vingt milles de Suède, ou cinquante lieues, en ne comptant que deux lieues et demi de France pour un mille de Suède. Les milles de Suède sont de 6,600 toises, et les lieues de France de 2,600 toises; cependant ordinairement le mille de Suède passe pour trois lieues de France. Cette supputation satisfait plus que l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, et que les Lappons ne distinguent point si c'est le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un voyageur; il est plus à propos, pour donner à comprendre ce qu'un rhenne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarqué par la supputation qui précède et par ma propre expérience, de dire qu'un bon rhenne entier, comme sont ceux qui se rencontrent dans la Lapponie *Kimi lapmarch*, qui sont renommés pour les plus vites et les plus vigoureux, peut faire par heure, étant poussé, six lieues de France; encore faut-il pour cela que la neige soit fort unie et

fort gelée : il est vrai qu'il ne peut pas résister longtemps à ce travail, et il faut qu'il se repose après sept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage ne feront pas tant de chemin, mais dureront aussi plus longtemps. Ils résisteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout desquelles il est nécessaire qu'ils se reposent un jour ou deux, si l'on ne veut pas qu'ils crèvent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, monsieur, est très-considérable ; et s'il y avoit des postes de rhennes établis en France, il ne seroit pas bien difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-six heures. La diligence seroit belle ; mais quoiqu'il semble que cette maniere de voyager soit fort commode, on en seroit beaucoup plus fatigué. Les sauts qu'il faut faire, les fossés qu'il faut franchir, les pierres sur lesquelles il faut passer, et le travail continuel nécessaire pour s'empêcher de verser, et pour se relever quand on est tombé, feroient qu'on aimeroit beaucoup mieux aller plus doucement et essuyer moins de risques.

Quoique ces animaux se laissent assez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs et qui sont presque indomptables ; en sorte que, lorsque vous les poussez trop vite, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ne manquent pas de se retourner, et, se dressant sur leurs pieds de derrière, ils viennent

fondre avec une telle furie sur celui qui est dans le traîneau, qui ne peut ni se défendre ni sortir à cause des liens qui l'embarrassent, qu'ils lui cassent souvent la tète et le tuent quelquefois avec leurs pieds de devant, desquels ils sont si forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour se défendre contre les loups.

Les Lappons, pour se parer des insultes de ces animaux, n'ont point d'autre remède que de se tourner contre terre et de se couvrir de leur traîneau jusqu'à ce que leur colère soit un peu apaisée.

Ils ont encore une autre sorte de traîneau beaucoup plus grand, et fait d'une autre manière, qu'ils appellent *racdakeris*. Ils s'en servent pour aller quérir leur bois et pour transporter leurs biens lorsqu'ils changent d'habitation.

Voilà, monsieur, la manière dont les Lappons voyagent l'hiver, lorsque la neige couvre entièrement toute la terre et que le froid a fait une croûte glissante par-dessus. L'été, il faut qu'ils aillent à pied, car les rhennes ne sont pas assez forts pour les porter; et ils ne les attellent point à des chariots, dont l'usage leur est tout à fait inconnu, à cause de l'âpreté des chemins : ils ne laissent pas de porter des fardeaux; et les Lappons prennent une forte écorce de bouleau qu'ils courbent en forme d'arc et mettent sur la largeur ce qu'ils ont à porter, qui n'excède pas de chaque côté le poids de quarante livres. C'est de cette manière qu'ils

portent pendant l'été leurs enfans baptiser et qu'ils suivent par derrière.

La nourriture la plus ordinaire des rhennes est d'une petite mousse blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance par toute la Lapponie ; et lorsque la terre est toute couverte de neige, la nature donne à ces animaux un instinct pour connoître sous la neige l'endroit où elle peut être ; et aussitôt ils la découvrent en faisant un grand trou dans la neige avec les pieds de devant, et ils font cela d'une vitesse incroyable : mais quand le froid a si fort endurci la neige qu'elle est aussi dure que la glace même, les rhennes mangent pour lors une certaine mousse faite comme une toile d'araignée, qui pend des pins, et que les Lappons appellent *luat*.

Je pense déjà avoir dit que les rhennes n'ont de lait que lorsqu'elles ont un veau qui tette pendant trois mois ; et sitôt que le veau est mort elles n'ont plus de lait. Ils leur mettent des cocons de pin lorsqu'ils veulent qu'ils mangent ; et quand ils tettent et qu'ils piquent leur mère, elle leur donne des coups de cornes.

L'on dit de ces animaux qu'on leur parle à l'oreille si l'on veut qu'ils aillent d'un côté ou d'un autre ; cela est entièrement faux : ils vont presque toujours avec un conducteur qui en conduit six après lui ; et s'il arrive que quelqu'un veuille faire voyage en quelque endroit, s'il peut trou-

ver une rhenne de renvoi qui soit du pays où il veut aller, il n'aura besoin d'aucun guide, et le rhenne le mènera à l'endroit où il veut aller, quoiqu'il n'y ait aucun chemin tracé et que la distance soit de plus de quarante lieues.

Le samedi, nous nous mîmes en chemin pour aller à pied au logis du prêtre, qui étoit éloigné de cinq milles, pour prendre ensuite notre chemin au nord-ouest et aller à *Tornotresch*, où nous devions trouver les Lappons que nous cherchions. Nous ne fûmes pas plus tôt hors de *Swapavara* que nous trouvâmes de quoi souper : nous tuâmes trois ou quatre oiseaux qu'on appelle en ce pays *fiælripa* ou *oiseau de montagne*, et que les Grecs appeloient *lagopos* ou *pied-velu*. Il est de la grosseur d'une poule et pendant l'été a le plumage du faisan, mais tirant plus sur le brun, et est distingué en certains endroits de marques blanchâtres. L'hiver, il est tout blanc. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force. Il se repose rarement sur les arbres. Au reste, je ne sais point de gibier dont le goût soit si agréable. Il a ensemble et la délicatesse du faisan et la finesse de la perdrix : on en trouve en quantité sur les montagnes de ce pays.

A deux milles de *Swapavara* nous rencontrâmes la barque des Lappons à qui nous avions parlé le jour précédent, et qui devoient nous conduire à *Tornotresch*. Ils avoient pêché toute la nuit et nous

apportèrent des truites saumonées fort excellentes, qu'ils appellent dans ce pays *œrlax*. De là, continuant notre chemin par eau, nous vînmes camper sur une petite hauteur. Nous passâmes la nuit au milieu des bois, dont nous nous trouvâmes bien; car le froid fut extrêmement violent, et nous fûmes obligés de faire un si bon feu, pour nous garantir des bêtes et particulièrement des ours, que ce jour-là nous mîmes le feu à la forêt : on oublia de l'éteindre en partant, et il prit avec tant de violence, excité par une horrible tempête qui s'éleva, que, revenant quinze jours après, nous le trouvâmes encore allumé en certains endroits de la forêt, où il avoit brûlé avec bien du succès; mais cela ne faisoit mal à personne, et les incendiaires ne sont point punis en ce pays.

Nous ne fîmes qu'un demi-mille le dimanche, à cause des torrents et d'un vent impétueux qui nous terrassoit à tous momens; et, pendant le temps que nous fûmes à faire ce chemin à pied, nous n'avancions pas quatre pas sans voir ou sans entendre tomber des pins d'une grosseur extrême, qui causoient, en tombant, un bruit épouvantable qui retentissoit par toute la forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour et la nuit, nous obligea de rester et de passer cette nuit comme nous avions fait la précédente, avec d'aussi grands feux, mais plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie partout où nous passions, ce qui faisoit dire à nos bateliers

qu'il ne faudroit que quatre François pour brûler en huit jours tout le pays.

Le lendemain lundi, las d'être exposés à la bise sans avancer, nous ne laissâmes pas, malgré la tempête qui duroit encore, de nous mettre en chemin sur un lac qui paroissoit une mer agitée, tant les vagues étoient hautes; et après quatre ou cinq heures de travail pour faire trois quarts de mille, nous arrivâmes à l'église des Lappons, où demeuroit le prêtre.

Cette église s'appelle *Chucasdes*, et c'est le lieu où se tient la foire des Lappons pendant l'hiver, où ils viennent troquer les peaux de rhennes, d'hermine, de martres et de petits-gris, contre de l'eau-de-vie, du tabac, du *valmar*, qui est une espèce de gros drap dont ils se couvrent et duquel ils entourent leurs cabanes. Les marchands de *Torno* et du pays voisin ne manquent pas de s'y trouver pendant ce temps, qui dure depuis la Conversion de saint Paul, en janvier, jusqu'au deuxième de février. Le bailli des Lappons, suivi du juge, s'y rendent en personne, l'un pour recevoir les tributs qu'ils donnent au roi de Suède, et l'autre pour terminer les différens qui pourroient être parmi eux, et punir les coupables et les fripons, quoiqu'il s'en rencontre rarement; car ils vivent entre eux dans une grande confiance, sans qu'on ait entendu jamais parler de voleurs, qui auroient pourtant de quoi faire facilement leurs affaires, les cabanes pleines de plusieurs

choses restant toutes ouvertes lorsqu'ils vont l'été en Norwége, où ils demeurent trois ou quatre mois. Ils laissent au milieu des bois, sur le sommet d'un arbre qu'ils ont coupé, toutes leurs munitions nécessaires; et on entend rarement parler qu'ils aient été volés. Le pasteur, comme vous pouvez croire, monsieur, ne s'éloigne pas dans ce temps; et c'est pour lors qu'il reçoit les dîmes de peaux de rhennes, de fromage, de gants, de souliers, et autres choses, suivant le pouvoir de ceux qui lui font des présens.

Les Lappons les plus chrétiens ne se contentent pas de donner à leurs pasteurs, ils font aussi des offrandes à l'église. Nous avons vu quantité de peaux de petits-gris qui pendoient devant l'autel; et quand ils veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rhennes à l'église et les étendent sur le chemin qui conduit à l'autel, par où il faut nécessairement que le prêtre passe; et ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du ciel. Les prêtres ont beaucoup d'affaires pendant ce temps; car, comme la plupart ne viennent que cette fois à l'église pendant toute l'année, il faut faire pendant huit ou quinze jours tout ce qu'on feroit ailleurs en une année. C'est dans ce temps que la plus grande partie fait baptiser les enfans, qu'ils enterrent les corps de ceux qui sont morts pendant l'été; car lorsqu'il meurt quelqu'un dans le temps qu'ils sont vers la mer Occidentale, ou dans

quelque autre endroit de la Lapponie, comme ils ne sauroient apporter les corps, à cause de la difficulté des chemins, et qu'ils n'ont point de commodité pour les transporter, ils les enterrent sur le lieu où ils sont morts, dans quelque caverne ou sous quelques pierres, pour les déterrer l'hiver, lorsque la neige leur donne la commodité de les porter à l'église. D'autres, pour éviter que les corps ne se corrompent, les mettent dans le fond de l'eau, dans leur cercueil qui est, comme j'ai dit, d'un arbre creux ou de leur traîneau, et ne les tirent point que pour les porter au cimetière. Ils font aussi leurs mariages pendant la foire : comme tous leurs amis sont présens à cette action, ils la diffèrent ordinairement jusqu'à ce temps, pour la rendre plus solennelle et se divertir davantage.

Les marchandises que les Lappons apportent à ces foires sont des rhennes et des peaux de ces animaux : ils y débitent aussi des peaux de renard noires, rouges et blanches; de loutres, *gulonum*, de martres, de castors, d'hermines, de loups, de petits-gris et d'ours; des habits de Lappons, des bottes, des gants et des souliers; de toutes sortes de poissons secs et des fromages de rhennes.

Ils changent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux et des peaux de bœufs, qui leur sont apportés par les Moscovites. Leurs marchandises ont toujours le même prix : une

rhenne ordinaire se donne pour la valeur de deux écus : quatre peaux vont pour une rhenne ; un *limber* de petits-gris, composé de quarante peaux, est estimé la valeur d'un écu ; une peau de martre autant ; celle d'ours se donne pour autant ; et trois peaux blanches de renard ne coûtent pas davantage. Le prix des marchandises est limité de même : une demi-aune de drap est estimée un écu ; une pinte d'eau-de-vie autant ; une livre de tabac vaut le même prix ; et quand on veut acheter des choses qui coûtent moins, le marché se fait avec une, deux ou trois peaux de petits-gris, suivant que la chose est estimée.

Tous ces marchés ne se font plus avec la même franchise qu'ils se faisoient autrefois ; et comme les Lappons, qui agissoient avec fidélité, se sont vus trompés, la crainte qu'ils ont de l'être encore les met sur leurs gardes à tel point, qu'ils se trompent plutôt eux-mêmes que d'être trompés.

Il n'y a rien qui fasse mieux voir le peu de christianisme qu'ont la plupart des Lappons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'église pour entendre le prêtre et pour assister à l'office. Il faut que le bailli ait soin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes pour voir s'ils y sont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent ; quelques-uns croient se pouvoir dispenser d'assister à la prédication en disant qu'ils y étoient l'année passée, et d'autres s'imagi-

nent avoir une excuse légitime de s'absenter, en disant qu'ils sont d'une autre église à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne sont chrétiens que par force, et qu'ils n'en donnent des marques que lorsqu'on les contraint de le faire.

Nous fûmes occupés le reste de ce jour, et toute la matinée du mardi, à graver sur une pierre des monuments éternels, qui devoient faire connoître à la postérité que trois François n'avoient cessé de voyager qu'où la terre leur avoit manqué, et que, malgré les malheurs qu'ils avoient essuyés, et qui auroient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étoient venus planter leur colonne au bout du monde, et que la matière avoit plutôt manqué à leurs travaux que le courage à les souffrir. L'inscription étoit telle :

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

18 *Augusti* 1681.

Nous gravâmes ces vers sur la pierre et sur le bois; et quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'église au-dessus de l'autel.

Nous portâmes les autres avec nous, pour les mettre au bout du lac de *Tornotresch*, d'où l'on voit la mer Glaciale, et où finit l'univers.

Lorsque les Lappons qui devoient nous conduire et nous montrer le chemin furent arrivés de chez eux, où ils étoient allés pour prendre quelques petites provisions, consistant en sept ou huit fromages de rhenne et quelques poissons secs, nous partîmes de chez les prêtres sur les cinq heures du soir, et vînmes nous reposer à un torrent impétueux qu'ils appellent *Vaccho*, où nous arrivâmes à une heure après minuit. Nous eûmes le plaisir, tout le long du chemin, de voir le coucher et l'aurore du soleil en même temps. Le soleil se coucha ce jour-là à onze heures et se leva à deux, sans qu'on cessât de voir aussi clair qu'en plein midi. Mais, lorsque les jours sont les plus longs, c'est-à-dire trois semaines devant la Saint-Jean et trois semaines après, on le voit continuellement pendant tout ce temps, sans qu'au plus bas de sa course il touche la pointe des plus hautes montagnes. On est aussi, pendant les plus courts jours de l'hiver, deux mois entiers sans le voir; et l'on monte à la Chandeleur sur le sommet des montagnes, pour le regarder poindre pendant un moment. La nuit n'est pourtant pas continuelle, et sur le midi il paraît un petit crépuscule qui dure environ deux heures. Les Lappons, aidés de cette lumière et de la réverbération de la neige, dont la terre est toute couverte, prennent ce temps

pour aller à la chasse et à la pèche, qu'ils ne finissent point, quoique les rivières et les lacs soient gelés partout, et en quelques endroits de la hauteur d'une pique : mais ils font des trous dans la glace d'espace en espace, et poussent, par le moyen d'une perche qui va dessous cette glace, leurs filets de trou en trou et les retirent de même. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que bien souvent ils rapportent dans des filets des hirondelles qui se tiennent avec leurs pattes à quelque petit morceau de bois. Elles sont comme mortes lorsqu'on les tire de l'eau, et n'ont aucun signe de vie ; mais lorsqu'on les approche du feu, et qu'elles commencent à sentir la chaleur, elles remuent un peu, puis secouent leurs ailes, et commencent à voler comme elles font en été. Cette particularité m'a été confirmée par tous ceux à qui je l'ai demandée.

Nous nous mîmes le mercredi matin en chemin, et, après avoir passé de l'autre côté du torrent, nous fîmes une petite lieue à pied. Nous rencontrâmes dans notre chemin la cabane d'un Lappon, faite de feuilles et de gazon : toutes ses hardes étoient derrière sa cabane sur des planches, qui consistoient en quelques peaux de rhennes, quelques outils pour travailler, et plusieurs filets qui pendoient sur une perche. Après avoir tout examiné, nous poursuivîmes notre route à l'ouest dans les bois, sans suivre aucun chemin. Nous trouvâmes dans le milieu un magasin de Lappon, construit

sur quatre arbres qui faisoient un espace carré. Tout cet édifice, couvert de quelques planches, étoit appuyé sur ces quatre morceaux de bois, qui sont ordinairement de sapin, dont les Lappons ôtent l'écorce, afin que particulièrement les loups et les ours ne puissent monter sur ces arbres, qu'ils frottent de graisse et d'huile de poisson. C'est dans ce magasin que les Lappons ont toutes leurs richesses, qui consistent en poisson sec ou chair de rhennes. Ces garde-manger sont au milieu des bois, à deux ou trois lieues de l'endroit où le Lappon a son habitation : le même en aura quelquefois deux ou trois en différens endroits. C'est pourquoi, comme ils sont exposés continuellement à la fureur des bêtes, ils emploient toute leur adresse pour rendre leurs efforts vains; mais il arrive bien souvent, quoi qu'ils puissent faire, que les ours détruisent tout le travail d'un Lappon, et mangent en un jour tout ce qu'il aura amassé pendant une année entière, ainsi qu'il arriva à un certain que nous trouvâmes sur le lac de *Tornotresch*, et que nous rencontrâmes à notre retour, fort désolé de ce que les ours avoient détruit son magasin et dévoré tout ce qui étoit dedans.

Ils ont encore une autre sorte de réservoir, qu'ils appellent *nalla*, qui est pourtant comme les autres au milieu des bois, mais qui n'est que sur un seul pivot. Ils coupent un arbre de la hauteur de six ou sept pieds, et mettent sur le tronc deux mor-

ceaux de bois en croix, sur lesquels ils établissent ce petit édifice, qui fait le même effet que le colombier, et qu'ils couvrent de planches. Ils n'ont d'autre échelle pour monter à ce réservoir qu'un tronc d'arbre dans lequel ils creusent comme des espèces de degrés.

Après avoir encore marché environ une demiheure, nous arrivâmes sur le bord d'un lac, où nous trouvâmes un petit Lappon extrêmement vieux, avec son fils, qui alloit à la pêche. Nous l'interrogeâmes sur quantité de choses, et particulièrement sur son âge, qu'il ne savoit pas : ignorance ordinaire aux Lappons, qui presque tous n'ont pas même le souvenir de l'année dans laquelle ils vivent, et qui ne connoissent les temps que par la succession de l'hiver à l'été. Nous lui donnâmes du tabac et de l'eau-de-vie ; et il nous dit que, nous ayant aperçus du haut de sa cabane, il s'étoit sauvé dans le bois, d'où il pouvoit pourtant nous voir ; et qu'ayant reconnu que nous ne lui avions fait aucun dommage, et que nous n'avions emporté aucune chose, il s'étoit hasardé à sortir de son fort pour vaquer à son travail. Le bon traitement que nous fîmes à ce pauvre homme en tabac et en eau-de-vie, qui est le plus grand régal qu'on puisse faire aux Lappons, fit qu'il nous promit de nous mener chez lui à notre retour, et qu'il nous feroit voir ses rhennes, au nombre de soixante-dix ou quatre-vingts, et tout son petit ménage.

Nous passâmes outre, et allâmes passer la nuit dans la cabane d'un Lappon qui étoit à l'endroit où le lac commence à former le fleuve.

Il y a longtemps, monsieur, que je vous parle des maisons des Lappons, sans vous en avoir fait la description; il faut contenter votre curiosité.

Les Lappons n'ont aucune demeure fixe, mais ils vont d'un lieu à un autre, emportant avec eux tout ce qu'ils ont. Ce changement de place se fait, ou pour la commodité de la pêche, dont ils vivent, ou pour la nourriture de leurs rhennes, qu'ils cherchent ailleurs lorsqu'elle est consommée dans l'endroit où ils vivoient. Ils se mettent ordinairement pendant l'été sur le bord des lacs, à l'endroit où sont les torrens; et l'hiver ils s'enfoncent davantage dans les bois, aux endroits où ils croient trouver de quoi chasser. Ils n'ont pas de peine à déménager promptement : en un quart d'heure ils ont plié toute leur maison, et chargent tous leurs ustensiles sur des rhennes, qui leur sont d'un merveilleux secours; ils en ont en cette occasion cinq ou six sur lesquels ils mettent tout leur bagage, comme nous faisons sur nos chevaux, et les enfans qui ne sauroient marcher. Ces rhennes vont les unes après les autres; la seconde est attachée d'une longue courroie au col de la première, et la troisième est liée à la seconde; ainsi du reste. Le père de famille marche derrière les rhennes, et précède

tout le reste de son troupeau qui le suit comme on voit les moutons suivre le berger.

Quand on est arrivé en un lieu propre pour demeurer, l'on décharge les bêtes et l'on commence à bâtir la maison. Ils élèvent quatre perches qui font le soutien de tout leur bâtiment. Ces bâtons sont percés à l'extrémité d'en haut et joints ensemble d'un autre sur lequel sont appuyées quantité d'autres perches qui forment tout l'édifice et font le même effet que feroit une cloche. Toutes ces perches servent à soutenir une grosse toile qu'ils appellent *waldmar*, qui fait ensemble et les murailles et le fort de la maison. Les plus riches emploient une double couverture pour se mieux garantir des pluies et des vents, et les pauvres se servent de gazon. Le feu est au milieu de la cabane, et la fumée sort par un trou qu'ils laissent pour cela au sommet. Ce feu est continuellement allumé pendant l'hiver et pendant l'été : ce qui fait que la plupart des Lappons perdent la vue lorsqu'ils arrivent sur l'âge. La crémaillère pend du haut du toit sur le feu : quelques-unes sont faites de fer ; mais la plupart sont d'une branche de bouleau au bout de laquelle il y a un crochet. On voit toujours un chaudron qui pend sur le feu, et particulièrement l'hiver lorsqu'ils font fondre la neige ; et lorsque quelqu'un veut boire, il prend de la neige dans une grande cuiller en bois et l'arrose de cette eau bouillante jusqu'à ce qu'elle soit entièrement

fondue. Le plancher de leur cabane est fait de branches de bouleau ou de pin qu'ils jettent en confusion pour leur servir de lit. Voilà, monsieur, quelles sont les habitations des Lappons. Là sont les vieux comme les jeunes, les hommes et les femmes, les pères et les enfants. Ils couchent tous ensemble sur des peaux de rhennes, tout nus, ce qui occasionne bien souvent des désordres fort dangereux. La porte de la cabane est extrêmement étroite, et si basse qu'il y faut entrer à genoux; ils la tournent ordinairement au midi, afin d'être moins exposés au vent du nord.

Il y a encore une autre sorte de cabane, qui est fixe, et qu'ils font de figure hexagone, avec des pins qu'ils emboîtent les uns sur les autres, et dont les fentes sont bouchées de mousse. Celles-là appartiennent aux plus riches, qui ne laissent pas de changer de demeure comme les autres, mais qui reviennent toujours au bout de quelque temps au même endroit, qui est ordinairement sur le bord des cataractes, qui apportent une grande commodité pour la pêche.

Ce fut dans une de ces cabanes que nous passâmes la nuit. Elle n'étoit couverte que de branches entrelacées qui soutenoient de la mousse. Nous y rencontrâmes deux Lappons que nous saluâmes en leur donnant la main et leur disant *pourist*, qui est la salutation lappone qui veut dire *bienvenu*. Ces pauvres gens nous saluèrent de même et nous rendi-

rent le salut par le mot de *pourist oni, soyez bienvenu aussi*. Ils accompagnèrent ces mots de leur révérence ordinaire, qu'ils font à la mode des Moscovites, en fléchissant les deux genoux. Nous ne manquâmes pas, pour faire connoissance, de leur donner de l'eau-de-vie et de cinq ou six sortes; de manière qu'en ayant trop pris pour leur tête, et la cervelle commençant à leur tourner, un d'eux voulut faire le sorcier et prit son tambour. Comme cet article est le point de leur superstition le plus essentiel, vous voulez bien, monsieur, que je vous parle de leur religion.

Tout le monde sait que les peuples les plus voisins du Septentrion ont toujours été adonnés à l'idolâtrie et à la magie. Les Finnois y ont excellé par-dessus tous les autres, et on les diroit aussi savans dans cet art diabolique que s'ils avoient eu pour maître Zoroastre ou Circé. Les anciens les connoissoient pour tels; et Tacite, en parlant des Finnois, desquels les Lappons sont sortis, disoit : *Tunc Biarmenses, arma artibus permutantes, carminibus in nimbos solvere cœlum lætamque aeris faciem tristi imbrium aspergine confuderunt.* « Les Biarmiens, employant leur art au défaut des armes, changent les temps sereins en des tempêtes cruelles, et remplissent le ciel de nuages par leurs enchantemens. » Cela fait connoître que les Biarmiens, qui sont les Finnois d'à présent, étoient aussi méchans soldats qu'ils étoient grands magiciens. Il en parle

encore en un autre endroit en ces termes : *Sunt Finni ultimi septentrionis populi; vix quidem habitabilem orbis terrarum partem cultura complent : acer iisdem telorum est usus; non alia gens promptiore jaculandi peritia fruitur; grandibus et latis sagittis dimicant, incantationum studiis incumbunt,* etc. « Les Finnois sont, dit-il, les derniers peuples qui habitent vers le Septentrion ; ils vivent dans la partie du monde la moins habitable, et se servent si bien de traits, qu'il n'y a point de nation plus adroite à tirer de l'arc ; ils combattent avec des flèches fort longues et fort larges, et s'étudient aux enchantemens. »

Si les Finnois étoient autrefois si adonnés à la magie, les Lappons, qui en descendent, ne le sont pas moins aujourd'hui : ils ne sont chrétiens que par politique et par force. L'idolâtrie, qui est beaucoup plus palpable et qui frappe plus les sens que le culte du vrai Dieu, ne sauroit être arrachée de leur cœur. Les erreurs des Lappons se peuvent réduire à deux chefs : on peut rapporter au premier tout ce qu'ils ont de superstitieux et de païen, et au second leurs enchantemens et leur magie. Leur première superstition est d'observer ordinairement les jours malheureux, pendant lesquels ils ne veulent point aller chasser, et croient que leurs arcs se romproient ces jours-là, qui sont les jours de Sainte-Catherine, Saint-Marc et autres. Ils ont de la peine à se mettre en chemin le jour de Noël,

qu'ils croient malheureux. La cause de cette superstition vient de ce qu'ils ont mal entendu ce qui se passa ce jour-là, quand les anges descendirent du ciel et épouvantèrent les pasteurs; et ils croient que des esprits malins se promènent ce jour-là dans les airs, qui pourroient leur nuire. Ils sont encore assez superstitieux de croire qu'il reste quelque chose après la mort, appelé mânes, qu'ils appréhendent fort; et lorsque quelqu'un meurt en dispute avec quelque autre, il faut qu'un tiers se transporte au lieu de la sépulture et qu'il fasse l'accord de pacification entre celui qui est vivant et celui qui est mort. C'est là proprement l'erreur des païens, qui appeloient mânes *quasi qui maneant post obitum*. Tout cela n'est que superstition; mais vous allez voir ce qu'ils ont d'impie, de païen et de magique.

Premièrement, ils mêlent indifféremment Jésus-Christ avec leurs faux dieux, et ils font un tout de Dieu et du diable, qu'ils croient pouvoir adorer suivant leur fantaisie. Ce mélange se remarque particulièrement sur leurs tambours, où ils mettent *Storiunchar* avec sa famille au-dessus de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils ont trois dieux principaux : le premier s'appelle *Thor*, ou *dieu de tonnerre*; le second *Storiunchar*; et le troisième *Parjutte*, qui veut dire le *soleil*.

Ces trois dieux sont adorés des Lappons de *Lula* et de *Pitha* seulement, car ceux de *Kimiet* et de

Torno, parmi lesquels j'ai vécu, n'en connoissent qu'un, qu'ils appellent *Seyta,* et qui est le même chez eux que *Storiunchar* chez les autres. Ces dieux sont faits d'une pierre longue, sans autre figure que celle que la nature lui a donnée et telle qu'ils la trouvent sur le bord des lacs ; en sorte que toute pierre faite d'une manière particulière, raboteuse, pleine de trous et de concavités, est pour eux un dieu ; et plus elle est extraordinaire, plus ils ont de vénération pour elle.

Thor est le premier des dieux, et c'est celui qu'ils croient maître du tonnerre et qu'ils arment d'un marteau. *Storiunchar* est le second, qui est le vicaire du premier, comme qui diroit *Thorjunchar, lieutenant de Thor.* Il préside à tous les animaux, aux oiseaux comme aux poissons ; et comme c'est celui dont ils ont le plus besoin, c'est à lui aussi à qui ils font plus de sacrifices pour se le rendre favorable. Ils le mettent ordinairement sur le bord des lacs et dans les forêts où il étend sa juridiction et fait voir son pouvoir. Le troisième dieu, qu'ils ont de commun avec quelques autres païens, est le soleil, pour lequel ils ont une grande vénération à cause des grandes commodités qu'ils en reçoivent. C'est celui de tous les trois qu'ils ont, ce me semble, le plus de sujet d'adorer. Premièrement il chasse, à son approche, le froid qui les a tourmentés pendant plus de neuf mois ; il découvre la terre et donne la nourriture à leurs rhennes ; il ramène un

jour qui dure quelques mois, et dissipe les ténèbres dans lesquelles ils ont été ensevelis fort longtemps : ce qui fait qu'en son absence ils ont un grand respect pour le feu, qu'ils prennent pour une vive représentation du soleil, et qui fait en terre ce que l'autre fait dans les cieux.

Quoique chaque famille ait ses dieux particuliers, les Lappons ne laissent pas d'avoir des endroits généraux où ils en ont de communs. Je vous parlerai dans la suite d'un de ces lieux où j'ai été moi-même voir leurs autels; et c'est là qu'ils font ordinairement les sacrifices dans la manière suivante.

Lorsque les Lappons ont connu, par l'exploration du tambour, que leur dieu est altéré de sang et qu'il demande une offrande, ils conduisent la victime, qui est un rhenne mâle, à l'endroit où est l'autel du dieu à qui ils veulent sacrifier et ne permettent à aucune femme ou fille d'approcher de ce lieu, à qui il est aussi défendu de sacrifier : ils tuent la victime au pied de l'autel en lui perçant le cœur d'un coup de couteau qu'ils lui enfoncent dans le côté; puis, approchant de l'autel avec respect, ils prennent de la graisse de l'animal et du sang le plus proche du cœur, dont ils frottent leur dieu avec révérence, en lui faisant des croix avec le même sang. On met derrière l'idole la corne des pieds, les os et les cornes; on pend d'un côté un fil rouge orné d'étain, et de l'autre les parties avec lesquelles l'animal augmente son espèce. Le sa-

crificateur emporte chez lui tout ce qui peut être mangé et laisse seulement les cornes à son dieu. Mais quand il arrive que l'autel du dieu à qui ils veulent sacrifier est sur le sommet des montagnes inaccessibles où ils croient qu'il demeure, alors, comme ils ne peuvent le frotter du sang de la victime, ils prennent une petite pierre qu'ils trempent dedans et la jettent au lieu où ils ne sauroient aller.

Ils n'offrent pas seulement des sacrifices aux dieux ; ils en font aussi aux mânes de leurs parens ou de leurs amis, pour les empêcher de leur faire du mal. La différence qu'ils apportent dans le sacrifice des mânes est que le fil, qui est rouge à l'autre, est noir à celui-ci, et qu'ils enterrent les restes des bêtes, comme sont les os et le bois, et ne les laissent pas découverts comme ils font sur les autels.

Voilà, monsieur, ce qu'ils ont de semblable avec les païens. Voyons présentement ce qu'ils ont de particulier dans leur art magique. Quoi que les rois de Suède aient pu faire par leurs édits menaçants et par le châtiment de quelques sorciers, ils n'ont pu abolir entièrement le commerce que les Lappons ont avec le diable ; ils ont fait seulement que le nombre en est plus petit, et que ceux qui le font encore n'osent le professer ouvertement.

Entre plusieurs enchantemens dont ils sont capables, l'on dit qu'ils peuvent arrêter un vaisseau au

milieu de sa course, et que le seul remède pour empècher la force de ce charme est de répandre des purgations de femme, dont l'odeur est insupportable aux malins esprits. Ils peuvent aussi changer la face du ciel et le couvrir de nuages; et ce qu'ils font le plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin ; et ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits différens et qu'ils donnent à celui qui en a besoin. S'il dénoue le premier, il excite un vent doux et supportable; s'il a besoin d'un plus fort, il dénoue le second; et s'il vient à ouvrir le troisième, il excitera pour lors une tempête épouvantable. L'on dit que cette manière de vendre le vent est fort ordinaire dans ce pays, et que les moindres petits sorciers ont ce pouvoir pourvu que le vent dont ils ont besoin commence un peu à souffler et qu'il faille seulement l'exciter. Comme je n'ai rien vu de tout ce dont je parle, je n'en dirai rien : mais pour ce qui est du tambour, je vous en puis dire quelque chose de plus certain.

Cet instrument, avec lequel ils font tous leurs charmes, et qu'ils appellent *kannus*, est fait du tronc d'un pin et d'un bouleau qui croît en un certain endroit et dont les veines doivent aller de l'orient au couchant. Ce *kannus* n'est fait que d'un seul morceau de bois creusé dans son épaisseur, en ovale, et dont le dessous est convexe, dans lequel ils font deux trous assez longs pour passer le doigt

et pour pouvoir le tenir plus ferme. Le dessus est couvert d'une peau de rhenne sur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, et dont l'on voit pendre plusieurs anneaux de cuivre et quelques morceaux d'os de rhenne. Ils peignent ordinairement les figures suivantes : ils font premièrement, vers le milieu du tambour, une ligne qui va transversalement, au-dessus de laquelle ils mettent les dieux qu'ils ont en plus grande vénération, comme *Thor* avec ses valets, et *Seyta;* et ils en tirent une autre un peu plus bas comme l'autre, mais qui ne s'étend que jusqu'à la moitié du tambour : là l'on voit l'image de Jésus-Christ avec deux ou trois apôtres. Au-dessus de ces lignes sont représentés la lune, les étoiles et les oiseaux; mais la place du soleil est au-dessous de ces mêmes lignes, sous lequel ils mettent des animaux, des ours, des serpens. Ils y représentent aussi quelquefois des lacs et des fleuves. Voilà, monsieur, quelle est la figure d'un tambour; mais ils ne mettent pas sur tous la même chose, car il y en a où sont peints des troupeaux de rhennes, pour savoir où ils les doivent trouver, quand il y en a quelqu'un de perdu. Il y a des figures qui font connoître le lieu où ils doivent aller pour la pêche, d'autres pour la chasse, quelques-unes pour savoir si les maladies dont ils sont atteints doivent être mortelles ou non; et ainsi de plusieurs autres choses dont ils sont en doute.

Il faut deux choses pour se servir du tambour :

l'indice, qui doit marquer la chose qu'ils désirent, et le marteau pour frapper dessus le tambour, et pour mouvoir cet indice, jusqu'à ce qu'il se soit arrêté fixe sur quelque figure. Cet indice est fait ordinairement d'un morceau de cuivre fait en forme de bossettes qu'on met au mors des chevaux, d'où pendent plusieurs autres petits anneaux de même métal. Le marteau est fait d'un seul os de rhenne et représente la figure d'un grand T. Il y en a qui sont faits d'une autre forme; mais ce sont là les manières les plus ordinaires. Ils ont cet instrument en telle vénération, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de rhenne ou quelque autre chose, et ils ne le font jamais entrer dans la maison par la porte ordinaire par où les femmes passent; mais ils le prennent ou par-dessus le drap qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne passage à la fumée. Ils se servent ordinairement du tambour pour trois choses principales : pour la chasse et la pêche, pour les sacrifices, et pour savoir les choses qui se font dans les pays les plus éloignés; et lorsqu'ils veulent connoître quelque chose de cet article, ils ont soin premièrement de bander la peau du tambour en l'approchant du feu; puis un Lappon se mettant à genoux avec tous ceux qui sont présens, il commence à frapper en rond sur son tambour, et, redoublant les coups avec les paroles qu'il prononce comme un possédé, son visage devient bleu, son crin se hérisse, et il

tombe enfin sur la face sans mouvement. Il reste en cet état autant de temps qu'il est possédé du diable et qu'il en faut à son génie pour rapporter un signe qui fasse connoître qu'il a été au lieu où on l'a envoyé; puis, revenant à lui-même, il dit ce que le diable lui a révélé et montre la marque qui lui a été apportée.

Le second usage, qui est moins considérable et qui n'est pas aussi violent, est pour connoître le succès des maladies, qu'ils apprennent par la fixation de l'indice sur les figures heureuses ou malheureuses.

Le troisième, qui est le moindre de tous, leur montre de quel côté ils doivent tourner pour avoir une bonne chasse, et lorsque l'indice, agité plusieurs fois, s'arrête à l'orient ou à l'occident, au midi ou au septentrion, ils infèrent de là qu'en suivant le côté qui leur est marqué ils ne seront pas malheureux.

Ils ont encore un quatrième sujet pour lequel ils se servent du tambour et connoissent si leurs dieux veulent des sacrifices, et de quelle nature ils les veulent. Si l'indice s'arrête sur la figure qui représente *Thor* ou *Seyta,* ils offrent à celui-là, et connoissent de même quelle victime lui plaît davantage.

Voilà, monsieur, de quel usage est ce tambour lappon si merveilleux et dont nous ne connoissons pas l'usage en France. Pour moi, qui crois difficí-

lement aux sorciers et qui n'ai rien vu de ce que je vous écris, je démentirois volontiers l'opinion générale de tout le monde et de tant d'habiles gens qui m'ont assuré que rien n'étoit plus vrai que les Lappons pouvoient connoître les choses éloignées. *Jean Tornæus,* dont je vous ai parlé, prêtre de la province de *Torno,* homme extrêmement savant et à la foi duquel je m'en rapporterois aisément, assure que cela lui est arrivé tant de fois, et que certains Lappons lui ont dit souvent tout ce qui s'étoit passé dans son voyage, jusqu'aux moindres particularités, qu'il ne fait aucune difficulté de croire tout ce qu'on en dit. Les archives de Berge font foi d'une chose arrivée à un valet marchand, qui, voulant savoir ce que son maître faisoit en Allemagne, alla trouver un certain Lappon fort renommé, et ayant écrit la déposition du sorcier dans les livres de la ville, la chose se trouva véritable, et le marchand avoua que le maître un tel jour avoit couché avec une fille. Comme le Lappon avoit dit mille autres histoires de cette nature, qui m'ont été contées par tant de gens dignes de foi, je vous avoue, monsieur, que je ne sais qu'en croire.

Que ce que je vous mande soit vrai ou faux, il est constant que les Lappons ont une aveugle croyance aux effets du tambour, dans laquelle ils s'affermissent tous les jours par les succès étranges qu'ils en voient arriver. S'ils n'avoient que cet instrument pour exercer leur art diabolique, cela ne

feroit de mal qu'à eux-mêmes, mais ils ont encore un autre moyen pour porter le mal, la douleur, les maladies, et la mort même à ceux qu'ils veulent affliger. Ils se servent pour cela d'une petite boule de la grosseur d'un œuf de pigeon, qu'ils envoient par tous les endroits du monde dans une certaine distance, suivant que leur pouvoir est étendu ; et s'il arrive que cette boule enflammée rencontre quelqu'un par le chemin, soit un homme ou un animal, elle ne va pas plus loin et fait le même effet sur celui qu'elle a frappé que sur la personne qu'elle devoit frapper. Le Français qui nous servit d'interprète, pendant notre voyage en Lapponie, et qui avoit demeuré trente ans à *Swapavara*, nous assura en avoir vu plusieurs fois passer autour de lui. Il nous dit qu'il étoit impossible de connoître la forme que cela pouvoit avoir. Il nous assura seulement que cette boule voloit d'une extrême vitesse et laissoit après soi une petite trace bleue qu'il étoit facile de distinguer. Il nous dit même qu'un jour, passant sur une montagne, son chien, qui le suivoit d'assez près, fut atteint d'un de ces *gan* (car c'est ainsi qu'ils appellent ces boules), dont il mourut sur le champ quoiqu'il fût plein de vie un moment devant. Il chercha l'endroit par où son chien pouvoit avoir été blessé, et vit un trou sous sa gorge sans pouvoir trouver dans son corps ce qui l'avoit frappé. Ils conservent ces *gan* dans des sacs de cuir ; et ceux qui sont les plus méchants ne laissent guère passer

de jours qu'ils ne jettent quelqu'une de ces *gan* qu'ils laissent ravager dans l'air lorsqu'ils n'ont personne contre qui les jeter; et quand il arrive qu'un Lappon qui se mèle du métier est en colère contre quelque autre de la même profession et lui veut faire du mal, son *gan* n'a aucun pouvoir si l'autre est plus expert dans son art et s'il est plus grand diable que lui. Tous les habitans du pays appréhendent extrêmement ces émissaires; et ceux qui sont connus pour avoir le pouvoir de les jeter sont extrêmement respectés et personne n'ose leur faire du mal. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre de leur art magique par mon expérience et par le récit qui m'en a été fait par tous les gens du pays, que je croyois extrêmement dignes de foi, et particulièrement par les prêtres, que j'ai consultés sur toutes ces choses.

Sitôt que notre Lappon eut la tête pleine d'eau-de-vie, il voulut contrefaire le sorcier : il prit son tambour et, commençant à frapper dessus avec des agitations et des contorsions de possédé, nous lui demandâmes si nous avions encore père et mère. Il étoit assez difficile de parler juste sur cette matière : nous étions trois, l'un avoit son père, l'autre sa mère, et le troisième n'avoit ni l'un ni l'autre. Notre sorcier nous dit tout cela, et se tira assez bien d'affaire. Quoique ceux avec qui nous étions, qui étoient des Finnois et des Suédois, n'en eussent aucune connoissance qui nous pût faire soupçonner

qu'ils auroient instruit le Lappon de tout ce qu'il devoit dire; comme il avoit affaire à des gens qui ne se contentoient pas de peu, et qui vouloient quelque chose de plus sensible et de plus particulier que ce qui pouvoit arriver par un simple effet du hasard, nous lui dîmes que nous le croirions parfaitement sorcier s'il pouvoit envoyer son démon au logis de quelqu'un de nous et rapporter un signe qui nous fît connoître qu'il y avoit été. Je demandai les clefs du cabinet de ma mère, que je savois bien qu'il ne pouvoit trouver que sur elle ou sous son chevet, et je lui promis cinquante ducats s'il pouvoit me les apporter. Comme le voyage étoit fort long, il fallut prendre trois ou quatre bons coups d'eau-de-vie pour faire le chemin plus gaiement, et employer les charmes les plus forts et les plus puissants pour appeler son esprit familier et le persuader d'entreprendre le voyage et de revenir promptement. Notre sorcier se mit en quatre; ses yeux se tournèrent, son visage changea de couleur et sa barbe se hérissa de violence. Il pensa rompre son tambour tant il frappoit avec force; et il tomba enfin sur sa face, roide comme un bâton. Tous les Lappons qui étoient présens empêchoient avec soin qu'on ne l'approchât en cet état, éloignoient jusqu'aux mouches et ne souffroient pas qu'elles se reposassent dessus lui. Je vous assure que quand je vis toute cette cérémonie, je crus que j'allois voir tomber par le trou du dessus de la ca-

bane ce que je lui avois demandé, et j'attendois que le charme fût fini pour lui en faire faire un autre et le prier de me ménager un quart d'heure de conversation avec le diable, dans laquelle j'espérois savoir bien des choses. J'aurois appris si mademoiselle... est encore pucelle, et ce qui se passe entre monsieur de ... et madame... Je lui aurois demandé si monsieur ... a dépucelé sa femme depuis trois ans qu'il est avec elle; si le dernier enfant qu'a eu madame ... est de son mari, ou non; enfin, monsieur, j'aurois su bien des choses qu'il n'y a que le diable qui sache.

Notre Lappon resta comme mort pendant un bon quart d'heure, et, revenant un peu à lui, il commença à nous regarder l'un après l'autre avec des yeux hagards; et, après nous avoir tous examinés l'un après l'autre, il m'adressa la parole, et me dit que son esprit ne pouvoit agir suivant son intention, parce que j'étois plus grand sorcier que lui, et que mon génie étoit plus puissant; et que si je voulois commander à mon diable de ne rien entreprendre sur le sien, il me donneroit satisfaction.

Je vous avoue, monsieur, que je fus fort étonné d'avoir été sorcier si longtemps et de n'en avoir rien su. Je fis ce que je pus pour mettre notre Lappon sur les voies. Je commandai à mon démon familier de ne point inquiéter le sien; et avec tout cela nous ne pûmes savoir autre chose de notre sorcier, qui se tira fort mal d'un pas si difficile et

qui sortit de dépit de la cabane pour aller, comme je crois, noyer tous ces dieux et les diables qui l'avoient abandonné au besoin, et nous ne le revîmes plus.

Le jeudi matin nous continuâmes toujours notre chemin vers le lac de *Tornotresch;* et à l'endroit où il commence à former le fleuve, on voit, à main gauche, une petite île qui est de tous côtés entourée de cataractes épouvantables qui descendent avec une précipitation furieuse sur des rochers où elles causent un bruit horrible. Là, il y a eu de tout temps un autel fameux, dédié à *Seyta,* où tous les Lappons de la province de *Torno* vont faire leurs sacrifices dans les nécessités les plus pressantes. *Jean Tornœus,* dont je vous ai parlé plusieurs fois, faisant mention de cet endroit en parle en ces termes : *Eo loco ubi Tornotresch ex se effudit fluvium in insula quadam in medio cataractæ Dara dictæ, reperiuntur Seytæ lapides, specie humana, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati; et quoniam res est difficillima periculique plenissima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideo Lapponi pridem desierunt invisere locum istum, ut nunc explorari nequeant utrum quomodove ulli fuerint in istam insulam.* « Au lieu, dit-il, où le lac de *Tornotresch* se répand en fleuve dans une certaine île, au milieu de la cataracte appelée *Dara,*

on trouve des *Seyta* de pierre de figure humaine mis par ordre. Le premier est de la hauteur d'un grand homme, et quatre autres plus petits mis à ses côtés, tous ayant sur la tête une espèce de petit chapeau : et parce qu'il est très-difficile et même dangereux d'approcher en bateau de cette île, à cause de la violence de l'eau, les Lappon sont cessé la coutume, depuis longtemps, d'aller à cet autel; et ils ne peuvent s'imaginer comment on a pu adorer ces dieux et de quelle manière ces pierres sont venues en cet endroit. » Nous approchâmes de cet autel et aperçûmes plutôt un grand monceau de cornes de rhennes que les dieux qui étoient derrière. Le premier étoit le plus gros et le plus grand de tous. Il n'avoit aucune figure humaine, et je ne puis dire à quoi il ressembloit; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il étoit très-gras et très-vilain, à cause du sang et de la graisse dont il étoit frotté : celui-là s'appeloit *Seyta;* sa femme, ses enfans et ses valets étoient rangés par ordre à son côté droit; mais toutes ces pierres n'avoient aucune figure, que celle que la nature donne à celles qui sont exposées à la chute des eaux. Elles n'étoient pas moins grasses que la première, mais beaucoup plus petites. Toutes ces pierres, et particulièrement celle qui représentoit *Seyta,* étoient sur des branches de bouleau toutes récentes, et l'on voyoit à côté un amas de bâtons carrés sur lesquels il y avoit quelques caractères. On en remarquoit un au milieu,

beaucoup plus gros et plus haut que les autres, et c'étoit, comme nous dirent nos Lappons, le bourdon dont *Seyta* se servoit pour faire voyage. Un peu derrière tous ces dieux il y en avoit deux autres, gros et gras et pleins de sang, sous lesquels il y avoit, comme sous les autres, quantité de branches : ceux-ci étoient plus proches du fleuve ; et nos Lappons nous dirent que ces dieux avoient été plusieurs fois jetés dans l'eau et qu'on les avoit toujours retrouvés en leurs places. Quelque temps après, je vis quelque chose de contraire à ce que *Tornœus* avance : il dit, premièrement, que ce lieu n'est plus fréquenté des Lappons à cause de la difficulté qu'on a d'en approcher, et c'est ce qui fait qu'il est en plus grande vénération parmi eux, parce que, disent-ils, les *Seyta* se plaisent dans des lieux difficiles et même inaccessibles, comme on voit par les sacrifices qu'ils font au pied des montagnes, où ils trempent la pierre dans le sang de la victime, qu'ils jettent sur le sommet lorsqu'ils ne peuvent y monter. Ce lieu est aussi fréquenté qu'auparavant, comme nous assurèrent nos Lappons, et comme nous vîmes nous-mêmes par les branches sur lesquelles ces pierres reposoient, où l'on voyoit encore quelques feuilles vertes qui y restoient, et par le sang frais dont ces pierres étoient encore trempées. Pour ce qui est des chapeaux que *Tornœus* dit qu'ils ont dessus leurs têtes, ce n'est autre chose qu'une figure plate qui est au-dessus de la

pierre et qui excède en cet endroit. Il n'y a pourtant que les deux premiers, qui représentent *Seyta* et sa femme, qui aient cette marque ; et les autres sont d'une pierre de figure longue, pleines de bosses et de trous qui viennent finir en pointe, et représentent les enfants de *Seyta* et toute sa basse famille. Au reste, l'autel n'est fait que d'une seule roche qui est couverte d'herbe et de mousse comme le reste de l'île, avec cette différence que le sang répandu et que la quantité des bois et des os de rhennes ont rendu la place plus foulée.

Quoi que nos Lappons pussent nous dire pour nous empêcher d'emporter de ces dieux, nous ne laissâmes pas de diminuer la famille de *Seyta* et de prendre chacun un de ses enfans, malgré les menaces qu'ils nous faisoient de leur part et les imprécations dont ils nous chargeoient, en nous assurant que notre voyage seroit malheureux si nous excitions la colère de leur dieu. Si *Seyta* eût été moins gras et moins pesant, je l'aurois emporté avec ses enfans. Mais, ayant voulu mettre la main dessus, je ne pus qu'à grand'peine le lever de terre. Les Lappons, voyant cela, me comptèrent alors pour un homme perdu et qui ne pouvoit pas aller loin sans être du moins foudroyé; car la marque la plus certaine parmi eux d'un dieu courroucé c'est la pesanteur qu'on trouve dans l'idole : au lieu que la facilité qu'on a en le levant fait connoître qu'il est propice et prêt d'aller où l'on veut : c'est de cette manière

aussi qu'ils connoissent s'il veut des sacrifices ou non.

Aussitôt que nous eûmes quitté cette île, nous entrâmes dans le lac de *Tornotresch*. De ce lac sort le fleuve de *Torno;* sa longueur s'étend environ quarante lieues de l'est à l'ouest, mais sa largeur n'est pas considérable. Il est gelé depuis le mois de septembre jusqu'après la Saint-Jean, et fournit aux Lappons une abondance de poisson presque inconcevable. Le sommet des montagnes dont il est partout environné se dérobe à la vue tant il est élevé, et les neiges dont elles sont continuellement couvertes font qu'on ne sauroit presque les distinguer d'avec les nues. Ces montagnes sont toutes découvertes et ne portent point de bois; il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de bêtes et d'oiseaux, et particulièrement des *fiœlripor,* qui se plaisent là plus qu'en tout autre endroit. C'est autour de ce lac que les Lappons viennent se répandre quand ils reviennent de Norwége, où la chaleur et les mouches les ont relégués pour quelque temps, et c'est là aux environs aussi où sont les richesses de la plupart. Ils n'ont point d'autre coffre-fort pour mettre leur argent et leurs richesses.

Ils prennent un chaudron de cuivre qu'ils emplissent de ce qu'ils ont de plus précieux et le portent dans l'endroit le plus secret et le plus reculé qu'ils peuvent s'imaginer. Là, ils l'enterrent dans un trou assez profond qu'ils font pour cela, et le

couvrent d'herbe et de mousse afin qu'il ne puisse être aperçu de personne. Tout cela se fait sans que le Lappon en donne connoissance à sa femme ou à ses enfans, et il arrive souvent que les enfans perdent un trésor pour être trop bien caché, lorsque le père meurt d'une mort inopinée qui ne lui donne pas le tems de découvrir à quel endroit sont ses richesses. Tous les Lappons généralement cachent ainsi leurs biens, et on trouve souvent quantité de rixdales et de vaisselle d'argent, comme sont des bagues, des cuillers et des *demi-seins*, qui n'ont point d'autre maître que celui qui les trouve et qui ne se met pas en peine de le chercher quand il y en auroit. Nous avançâmes bien sept ou huit lieues dans le lac, proche une montagne qui surpassoit toutes les autres en hauteur. Ce fut là où nous terminâmes notre course et où nous plantâmes nos colonnes. Nous fûmes bien quatre heures à monter au sommet, par des chemins qui n'avoient encore été connus d'aucun mortel, et quand nous y fûmes arrivés, nous aperçûmes toute l'étendue de la Laponie et la mer Septentrionale, jusqu'au cap du Nord, du côté qu'il tourne à l'ouest. Cela s'appelle, monsieur, se frotter à l'essieu du pôle et être au bout du monde. Ce fut là que nous plantâmes l'inscription précédente, qui étoit sa véritable place, mais qui ne sera, comme je crois, jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :

Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

Anno 1681, die 22 Augusti.

Cette roche sera présentement connue dans le monde par le nom de *Metavara,* que nous lui donnâmes. Ce mot est composé du mot latin *meta,* et d'un autre mot finnois, *wara*, qui veut dire *roche;* comme qui diroit la roche des limites. En effet, monsieur, ce fut là où nous nous arrêtâmes, et je ne crois pas que nous allions jamais plus loin.

Pendant le temps que nous fûmes à monter et à descendre cette montagne, nos Lappons étoient allés chercher les habitations de leurs camarades. Ils ne revinrent qu'à une heure après minuit, et nous rapportèrent qu'ils avoient fait bien du chemin et qu'ils n'avoient trouvé personne. Cette nouvelle nous affligea, mais elle ne nous abattit pas; car nous n'étions venus en cet endroit que pour voir les plus éloignés, et nous en avions laissé quantité derrière nous que nous avions différé de voir à notre retour. Nous voulûmes employer notre première ardeur aux recherches les plus pénibles, de crainte que ce feu de curiosité venant à se ralentir, nous ne nous fussions contentés de voir les plus proches.

Nous résolûmes donc de retourner sur nos pas. En effet, dès le grand matin, le vent s'étant fait

ouest, nous mîmes à la voile et revînmes en un jour trouver ce petit vieillard lappon dont je vous ai parlé, qui nous avoit promis de nous mener chez lui à notre retour. Nous le rencontrâmes sur le fleuve, qui pêchoit, et nous fîmes tant par notre tabac et notre eau-de-vie, que nous lui persuadâmes de nous mener chez lui, quoiqu'il tâchât pour lors de s'en défendre et d'oublier la promesse qu'il nous avoit faite. Il dit à un de nos conducteurs lappons qui étoit son gendre, le lieu de sa demeure, et ayant pris son chemin dans les bois avec un de nos interprètes, à qui nous défendîmes de le quitter, nous prîmes le nôtre en continuant notre route sur le fleuve. Nous arrivâmes au bout de deux heures à la hauteur de sa cabane, qui étoit encore fort éloignée, et ayant mis pied à terre et pris avec nous du tabac et une bouteille de brandevin, nous suivîmes notre Lappon, qui nous mena pendant toute la nuit dans des bois. Cet homme, qui ne savoit pas précisément la demeure de son beau-père, qu'il avoit changée depuis peu, étoit aussi embarrassé que nous. Tantôt il approchoit l'oreille de terre pour entendre quelque bruit; tantôt il examinoit les traces des bêtes que nous rencontrions, pour connoître si les rhennes qui avoient passé par là étoient sauvages ou privées. Il montoit quelquefois comme un chat sur le sommet des pins pour découvrir la fumée, et crioit toujours de toute sa force d'une voix effrayante qui retentissoit par tout

le bois. Enfin, après avoir bien tourné, nous entendîmes un chien aboyer : jamais voix ne nous a paru si charmante que celle de ce chien, qui vint nous consoler dans les déserts. Nous tournâmes du côté où nous avions entendu le bruit, et, après avoir marché encore quelque temps, nous rencontrâmes un grand troupeau de rhennes, et peu à peu nous arrivâmes à la cabane de notre Lappon, qui ne faisoit que d'arriver comme nous.

Cette cabane étoit au milieu des bois, faite comme toutes les autres, et couverte de son *valdmar*. Elle étoit entourée de mousse pour nourrir environ quatre-vingts bêtes qu'il avoit. Ces rhennes font toute la richesse de ces gens. Il y en a qui en ont jusqu'à mille et douze cents. L'occupation des femmes est d'en avoir soin, et elles les lient et les trayent dans de certaines heures. Elles les comptent tous les jours deux fois, et lorsqu'il y en a quelqu'un d'égaré, le Lappon cherche dans les bois jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. On voit courir fort longtemps ces bêtes égarées et suivant même pendant trois semaines leurs traces marquées dans la neige. Les femmes, comme j'ai dit, ont un soin particulier des rhennes et de leurs faons; elles les veillent continuellement et les gardent le jour et la nuit contre les loups et les bêtes sauvages. Le plus sûr moyen de les garder contre les loups, c'est de les lier à quelque arbre, et cet animal, qui est extrêmement défiant et qui appréhende d'être pris,

craint que ce ne soit une adresse et qu'il n'y ait auprès de l'animal quelque piége dans lequel il pourroit tomber. Les loups de ce pays sont extrêmement forts et tous gris; ils sont presque tout blancs pendant l'hiver et sont les plus mortels ennemis des rhennes, qui se défendent contre eux des pieds de devant lorsqu'ils ne le peuvent faire par la fuite. Il y a encore un animal gris brun, de la hauteur d'un chien, que les Suédois appellent *jœrt*, et les Latins *gulo*, qui fait aussi une guerre sanglante aux rhennes. Cette bête monte sur les arbres les plus hauts pour voir et n'être pas vue et pour surprendre son ennemi. Lorsqu'il découvre un rhenne, soit sauvage soit domestique, passant sous l'arbre sur lequel il est, il se jette sur son dos, et, mettant ses pattes de derrière sur le cou et celles de devant vers la queue, il s'étend et se roidit d'une telle violence qu'il fend le rhenne sur le dos et enfonce son museau, qui est extrêmement aigu, dans la bête, dont il boit tout le sang. La peau du *jœrt* est très-fine et très-belle; on la compare même aux zibelines. Il y a aussi des oiseaux qui font des guerres cruelles aux rhennes : entre tous les autres, l'aigle est extrêmement friand de la chair de cet animal. Il y a quantité de ces aigles en ce pays, et d'une grosseur si surprenante qu'ils enlèvent de leurs serres les faons des rhennes de trois à quatre mois et les portent dans leur nid au sommet des plus hauts arbres. Cette particularité me parut d'a-

bord ce que je crois qu'elle vous semblera, c'est-à-dire difficile à croire; mais cela est si vrai, que la garde qui se fait aux jeunes rhennes n'est que pour cela. Tous les Lappons m'ont assuré la même chose, et le Français qui étoit notre interprète en Lapponie m'a assuré qu'il avoit vu plusieurs exemples pareils, et qu'un jour, ayant suivi un aigle qui emportoit le faon d'une de ses rhennes jusqu'à son nid, il coupa l'arbre par le pied et trouva que la moitié de la bête avoit déjà servi de nourriture aux petits. Il prit les aiglons et fit d'eux ce qu'ils avoient fait de son faon, c'est-à-dire, monsieur, qu'il les mangea. La chair en est assez bonne, mais noire et un peu fade. Les rhennes portent neuf mois; quand les Lappons veulent sevrer leurs faons ils leurs mettent un caveçon de pin, dont les feuilles sont faites en pointe et piquent extrêmement; et quand le faon s'approche de sa mère pour prendre sa nourriture, ordinairement, se sentant piquée, elle éloigne son faon avec son bois et l'oblige à aller chercher à vivre ailleurs qu'auprès d'elle. Cette occupation n'est pas la seule qu'aient les femmes : elles font les habits, les souliers et les bottes des Lappons.

Elles tirent l'étain pour en revêtir le fil. Elles font cela avec les dents, et, tenant un os de rhenne dans lequel il y a plusieurs trous de différentes grosseurs, elles passent leur étain dans le plus grand, puis dans un plus petit, jusqu'à ce qu'il

soit en l'état qu'elles le souhaitent et propre pour couvrir le fil de rhenne dont elles ornent leurs habits et tout ce qu'elles travaillent. Ce fil se fait, comme je vous l'ai déjà dit, avec des nerfs de rhennes pilés, qu'elles tirent par filets, et le filent ensuite sur leur joue, en le mouillant de temps en temps et le tournant continuellement. Elles n'ont point d'autre manière pour faire le fil. Tous les harnais des rhennes sont faits par les femmes. Ces harnais sont faits de peaux de rhennes. Le poitrail est orné de quantité de figures faites avec du fil d'étain, d'où pendent plusieurs petites pièces de serge de toutes sortes de couleurs qui font une espèce de frange. La sonnette est au milieu, et il n'y a rien qui donne la vigueur à cet animal et qui le réjouisse davantage que le bruit qu'il fait avec cette sonnette en courant.

Puisque j'ai commencé à vous parler des occupations des femmes dans ce pays, cela me donnera occasion de vous parler de l'emploi des hommes. Je vous dirai d'abord, parlant en général, que tous les habitans de ce pays sont naturellement lâches et paresseux, et qu'il n'y a que la faim et la nécessité qui les chassent de leur cabane et les obligent à travailler. Je dirois que ce vice commun peut provenir du climat, qui est si rude qu'il ne permet pas facilement de s'exposer à l'air, si je ne les avois trouvés aussi fainéans pendant l'été qu'ils le sont pendant l'hiver. Mais enfin,

comme ils sont obligés de chercher toujours de quoi vivre, la chasse et la pêche sont leur occupation presque continuelle. Ils chassent l'hiver et pêchent pendant l'été, et font eux-mêmes tous les instrumens nécessaires pour l'un et l'autre de ces emplois. Ils se servent pour leur barque du bois de sapin, qu'ils cousent avec du fil de rhenne, et les rendent si légères qu'un homme seul en peut facilement porter une sur son épaule. Ils ont besoin d'avoir quantité de ces barques à cause des torrens qui se rencontrent souvent; et comme ils ne peuvent pas les monter, ils en ont d'un côté et d'un autre en plusieurs endroits. Ils les laissent sur le bord après les avoir tirées sur terre, et mettent dedans trois ou quatre grosses pierres de crainte que le vent ne les enlève. Ce sont eux qui font leurs filets et les cordes pour les tenir. Ces filets sont de fil de chanvre qu'ils achètent des marchands. Ils les frottent souvent d'une certaine colle rouge qu'ils font avec de l'écaille de poisson séchée à l'air, afin de les rendre plus forts et moins sujets à la pourriture. Pour les cordes, ils les fabriquent d'écorce de bouleau ou de racine de sapin. Elles sont extrêmement fortes lorsqu'elles sont dans l'eau. Les hommes s'occupent encore à faire les traîneaux de toutes sortes, les uns pour porter leurs personnes (qu'ils appellent *pomes*), et les autres pour le bagage. Ces derniers sont nommés *racdakères*, et sont fermés comme des coffres. Ils font

aussi les arcs et les flèches. Les arcs sont composés de deux morceaux de bois mis l'un dessus l'autre. Celui de dessous est de sapin brûlé et l'autre de bouleau. Ces bois sont collés ensemble et revêtus tout du long d'une écorce de bouleau très-mince, en sorte qu'on ne sauroit voir ce qu'elle renferme. Leurs flèches sont différentes : les unes sont seulement de bois, fort grosses par le bout, et elles servent à tuer (ou, pour mieux dire, assommer) les petits-gris, les hermines, les martres, et d'autres animaux dont on veut conserver la peau. Il y en a d'autres, armées d'os de rhennes, faites en forme de harpon et hautes sur le bout ; cette flèche est grosse et pesante. Celles-là servent contre les oiseaux et ne peuvent sortir de la plaie quand elles y sont une fois entrées : elles empêchent aussi, par leur pesanteur, que l'oiseau ne puisse s'envoler et emporter avec lui la flèche et l'espérance du chasseur. Les troisièmes sont ferrées en forme de lancette et on les emploie contre les grosses bêtes, comme les ours, les rhennes sauvages ; et toutes ces flèches se mettent dans un petit carquois fait d'écorce de bouleau, que le chasseur porte à sa ceinture. Au reste, les Lappons sont extrêmement adroits à se servir de l'arc, et ils font pratiquer à leurs enfants ce qu'autrefois plusieurs peuples belliqueux vouloient qu'ils sussent faire ; car ils ne leur donnent point à manger, qu'auparavant ils n'aient touché un but préparé, ou abattu quelque marque

qui sera sur le sommet des pins les plus élevés.

Tous les ustensiles qui servent au ménage sont faits de la main des hommes : les cuillers d'os de rhenne, qu'ils ornent de figures dans lesquelles ils mettent une certaine composition noire. Ils font des fermetures de sac avec des os de rhenne ; des petits paniers d'écorce et de jonc, et de ces planches dont ils se servent pour courir sur la neige et avec lesquelles ils poursuivent et attrapent les bêtes les plus vites. La description de ces planches est ci-devant.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les hommes font toujours la cuisine et qu'ils accommodent tout ce qu'ils prennent, soit à la chasse, soit à la pêche : les femmes ne s'en mêlent jamais qu'en l'absence du mari.

Nous remarquâmes cela sitôt que nous fûmes arrivés, et le Lappon fit cuire quelques *sich* frais qu'il avoit pris ce jour-là. Ce poisson est un peu plus gros qu'un hareng, mais incomparablement meilleur, et je n'ai jamais mangé de poisson plus délicieux. D'abord qu'il fut cuit, on dressa la table, faite de quelques écorces de bouleau cousues ensemble, qu'ils étendent à terre. Toute la famille se mit autour, les jambes croisées à la manière des Turcs, et chacun prit sa part dans le chaudron, qu'il mettoit ou dans son bonnet ou dans un coin de son habit. Ils mangent fort avidement et ne gardent rien pour le lendemain. Leur boisson est dans une

grande écuelle de bois à côté d'eux, si c'est en été, et en hiver dans un chaudron sur le feu. Chacun en puise à son gré dans une grande cuiller de bois ou boit à même, suivant sa soif. Le repas fini, ils se frappent dans la main en signe d'amitié. Les mets les plus ordinaires des pauvres sont des poissons, et ils jettent quelque écorce de pin broyée dans l'eau qui a servi à les faire cuire en forme de bouillie. Les riches mangent la chair des rhennes qu'ils ont tués à la Saint-Michel, lorsqu'ils sont gras. Ils ne laissent rien perdre de cet animal; ils gardent même le sang dans sa vessie, et lorsqu'il a pris un corps et s'est endurci, ils en coupent et en mettent dans l'eau qui reste après qu'ils ont fait cuire le poisson. La moelle des os de rhenne passe chez eux pour un manger très-exquis; sa langue ne l'est pas moins, et le membre d'un rhenne mâle est ce qu'ils trouvent de plus délicieux. Mais, quoique la viande de rhenne soit fort estimée parmi eux, la chair d'ours l'est incomparablement davantage : ils en font des présens à leurs maîtresses, qu'ils accompagnent de celle de castor. Ils ont un ragoût pendant l'été dont j'ai tâté, et qui me pensa faire crever. Ils prennent de certains petits fruits noirs qui croissent dans les bois, de la grosseur d'une groseille, qu'ils appellent *crokbergt,* qui veut dire *groseille de corbeau;* ils mettent cela avec des œufs de poisson crus et écrasent le tout ensemble, au grand mal au cœur de tous ceux qui

les voient et qui ne sont pas accoutumés à ces sortes de ragoûts, qui passent pourtant chez eux pour des confitures très-délicates. Le repas fini, les plus riches prennent pour dessert un petit morceau de tabac, qu'ils tirent de derrière leur oreille; c'est là le lieu où ils le font sécher, et ils n'ont point d'autre boite pour le conserver. Ils le mâchent d'abord, et lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derrière l'oreille, où il prend un nouveau goût; ils le remâchent encore une fois et le replacent de même encore; et lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Il est étonnant de voir que ces gens se passent aisément de pain et qu'ils aient tant de passion pour une petite herbe qui croît si loin d'eux.

Nous interrogeâmes notre Lappon sur quantité de choses. Nous lui demandâmes ce qu'il avoit donné à sa femme en se mariant, et il nous dit qu'il lui en avoit bien coûté, pendant ses amours, deux livres de tabac et quatre ou cinq pintes de brandevin; qu'il avoit fait présent à son beau-père d'une peau de rhenne, et que sa femme lui avoit apporté cinq ou six rhennes, qui avoient assez bien multiplié pendant plus de quarante ans qu'il y avoit qu'il étoit marié. Notre conversation étoit arrosée de brandevin, que nous répandions de temps en temps dans le ventre du bonhomme et de sa femme, et la récidive fut si fréquente que l'un et l'autre s'en ressentirent. Ils commencèrent à se faire des caresses à

la lapponne, aussi pressantes que vous pouvez vous les imaginer ; et leur tendresse alla si loin qu'ils se mirent à pleurer tous deux, comme s'ils avoient perdu tous leurs rhennes. La nuit se passa parmi ces mutuelles douceurs, et nous remarquâmes pour lors (ce que je crois vous avoir déjà écrit) que toute la famille couche ensemble sur la même peau. Cette confusion règne toujours parmi les Lappons, et un marié ne couche pas seulement avec sa femme le premier jour de ses noces, mais avec toute la famille généralement.

Nous fîmes le lendemain matin tuer chacun un rhenne, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France. Si je m'en étois retourné tout droit, j'aurois essayé d'en conduire quelques-uns en vie : il y a bien des gens qui l'ont tenté inutilement, et on en conduisit encore l'année passée trois ou quatre à *Dantzic*, où ils moururent, ne pouvant s'accoutumer en ces climats, qui sont trop chauds pour ces sortes d'animaux. Nous différâmes à les tuer lorsque nous serions chez le prêtre, où nous le pouvions faire plus commodément ; et après avoir pris deux ou trois de ces petits colliers qui servent à charger ces animaux, et d'autres pour les lier, nous nous remîmes en chemin, et fîmes passer le fleuve à nos rhennes, et arrivâmes le même jour samedi chez le prêtre des Lappons, où nous avions demeuré en passant.

Au moment même que nous y fûmes arrivés,

notre premier soin fut de tuer nos animaux. Les Lappons se servent de leur arc pour cela et d'une flèche pareille à celles dont ils tuent les grosses bêtes. Nous eûmes le plaisir de voir l'adresse avec laquelle ils dressèrent leur coup, et nous nous étonnâmes qu'une grosse béte comme un rhenne mourait si vite d'une blessure qui ne paroissoit pas considérable. Il est vrai que la flèche alla jusqu'à la moitié de la hampe; mais j'aurois cru qu'il auroit fallu une plaie plus dangereuse pour le faire mourir sitôt.

..... *Hæret lateri lethalis arundo.*

Nous fîmes écorcher nos bêtes le mieux que nous pûmes. Les Lappons s'emparèrent du sang, et nous leur en donnâmes la moitié d'une. Il est difficile de s'imaginer que deux hommes seuls aient pu manger la moitié d'un gros cerf, sans pain, sans sel et sans boire : c'est pourtant ce qui est très-véritable; et nous avons vu cela avec un grand étonnement dans nos Lappons.

Nous remarquâmes que les rhennes n'ont point de fiel, mais seulement une petite tache noire dans le foie. La viande de cet animal est très-bonne et assez du goût de celle du cerf, mais plus relevée. La langue est un manger délicat, et les Lappons estiment fort la moelle. Il devient gras à la Saint-Michel, comme un porc; et c'est pour lors que les plus riches Lappons les tuent pour en faire des

provisions pendant le reste de l'année. Ils font sécher la chair au froid, qui fait le même effet que le feu, et qui la dessèche en sorte qu'on peut facilement la conserver. Leur saloir est d'un tronc d'arbre creusé des mains de la nature, qu'ils ferment le mieux qu'ils peuvent pour empêcher les ours de le ravager.

Nous demeurâmes quelques jours chez le prêtre, pour attendre un Lappon qui passoit pour grand sorcier, et que nous avions envoyé chercher à quelques lieues de là par nos Lappons. Ils revinrent au bout de quelques jours, et firent tant pour gagner l'argent que nous leur avions promis s'ils l'amenoient, qu'au bout de trois jours nous les vîmes revenir avec notre sorcier, qu'ils avoient déterré dans le fond d'un bois. Nous voilà dans le même temps contens comme si nous tenions le diable par la queue, si je puis me servir de ce terme; et ce qui acheva de nous satisfaire, ce furent les promesses que notre enchanteur nous fit de nous dire bien des choses qui nous surprendroient. Nous nous mîmes aussitôt en chemin par les bois, par les rochers et par les marais. Où n'iroit-on pas pour voir le diable ici-bas? Nous fîmes plus de cinq lieues, par des chemins épouvantables sur lesquels nous rencontrions quantité de bêtes et d'oiseaux qui ne nous étoient point connus, et particulièrement des petits-gris. Ces petits-gris sont ce que nous appelons *écureuils* en France, qui changent leur couleur

rousse lorsque l'hiver et les neiges leur en font prendre une grise. Plus ils sont avant vers le nord, et plus ils sont gris. Les Lappons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, et leurs chiens sont si bien faits à cette chasse qu'ils n'en laissèrent passer aucun sans l'apercevoir sur les arbres les plus élevés, et avertir par leurs aboiemens les Lappons qui étoient avec nous. Nous en tuâmes quelques-uns à coups de fusil, car les Lappons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes, avec lesquelles ils les assomment: et nous eûmes le plaisir de les voir écorcher avec une vitesse et une propreté surprenantes. Ils commencent à faire la chasse au petit-gris vers la Saint-Michel, et tous les Lappons généralement s'occupent à cet emploi; ce qui fait qu'ils sont à grand marché et qu'on en donne un *timbre* pour un écu : ce timbre est composé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandise où l'on puisse être plus trompé qu'à ces petits-gris et aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir et que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. Il n'y a point aussi de distinction à faire : toutes sont du même prix, et il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprîmes avec nos Lappons une particularité surprenante touchant les petits-gris, et qui nous a été confirmée par notre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une

même quantité : ils changent bien souvent de pays, et l'on n'en trouvera pas un en tout un hiver, où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée : lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit, et qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière, qui se rencontrent à chaque pas dans la Lapponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau, qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent, et s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort et la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de plus de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lappons qui trouvent ces débris sur le rivage et les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop longtemps sur le sable. Il y en a quantité qui font une navigation heureuse et qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte, si je ne la tenois par ma propre expérience.

Après avoir marché assez longtemps, nous arrivâmes à la cabane de notre Lappon, qui étoit environnée de quantité d'autres qui appartenoient à

ses camarades. Ce fut là que nous eûmes le plaisir d'apprendre ce que c'étoit que la Lapponie et les Lappons. Nous demeurâmes trois ou quatre jours chez eux, à observer toutes leurs manières, et à nous informer de quantité de choses qu'on ne peut apprendre que d'eux-mêmes. Premièrement, notre sorcier voulut nous tenir sa premesse. Nous conçûmes quelque espérance d'apprendre une partie de ce que nous voulions savoir, quand nous vîmes qu'il avoit apporté avec lui son tambour, son marteau et son indice, qu'il tira de son sein, qui leur sert de pochette. Il se mit en état, par ses conjurations, d'appeler le diable; jamais un possédé ne s'est mis en tant de figures différentes que notre magicien. Il se frappoit la poitrine si rudement et si impitoyablement que les meurtrissures noires dont elle étoit couverte faisoient bien voir qu'il y alloit de bonne foi. Il ajouta à ces coups d'autres qui n'étoient pas moins rudes, qu'il se donnoit de son marteau dans le visage, en sorte que le sang ruisseloit de toutes parts. Le crin lui hérissa, ses yeux se tournèrent, tout son visage devint bleu, il se laissa tomber plusieurs fois dans le feu, et il ne put jamais nous dire les choses que nous lui demandions. Il est vrai qu'à moins d'ètre parfaitement sorcier, il eût été assez difficile de nous donner les marques que nous lui proposions. Je voulois avoir quelque preuve certaine de France en hiver, de la légation de son démon, et c'étoit là l'écueil de tous

les sorciers que nous avions consultés. Celui-ci, qui étoit connu pour habile homme, nous assura qu'il avoit eu autrefois assez de pouvoir pour faire ce que nous voulions; que son génie pourtant n'avoit jamais été plus loin que Stockolm, et qu'il y en avoit peu qui pussent aller plus loin; mais que le diable commençoit présentement à le quitter depuis qu'il avançoit sur l'âge et qu'il perdoit ses dents. Cette particularité m'étonna; je m'en informai plus particulièrement, et j'appris qu'elle étoit très-véritable, et que le pouvoir des plus savants sorciers diminuoit à mesure que leurs dents tomboient; et je conclus que, pour être bon sorcier, il falloit tenir le diable par les dents et que l'on ne le prenoit bien que par là. Notre homme, voyant que nous le poussions à bout par nos demandes, nous promit qu'avec de l'eau-de-vie il nous diroit quelque chose de surprenant. Il la prit et regarda plusieurs fois attentivement, après avoir fait quantité de figures et d'évocations. Mais il ne nous dit que des choses fort ordinaires et qu'on pouvoit aisément assurer sans être grand sorcier. Tout cela me fit tirer une conséquence qui est très-véritable : que tous ces gens-là sont plus superstitieux que sorciers, et qu'ils croient facilement aux fables que l'on leur fait de leurs prédécesseurs, qu'on disoit avoir grand commerce avec le diable. Il s'est pu faire, monsieur, qu'il y ait eu véritablement quelques sorciers autrefois parmi eux, lorsque les Lappons étoient

tous ensevelis dans les erreurs du paganisme; mais présentement je crois qu'il seroit difficile d'en trouver un qui sût bien son métier. Quand nous vîmes que nous ne pouvions rien tirer de notre Lappon, nous prîmes plaisir à l'enivrer; et cette absence de raison, qu'il souffrit pendant trois ou quatre jours, nous donna facilité de lui enlever tous ses instrumens de magie : nous prîmes son tambour, son marteau et son indice, qui étoit composé de quantité de bagues et de plusieurs morceaux de cuivre, qui représentoient quelques figures infernales ou quelques caractères liés ensemble avec une chaîne de même métal. Et lorsque, deux ou trois jours après, nous fûmes sur le point de partir, il nous vint demander toutes ses dépouilles, et s'informoit à chacun en particulier s'il ne les avoit point vues. Nous lui dîmes, pour réponse, qu'il pouvoit le savoir et qu'il ne lui étoit pas difficile de connoître le recéleur s'il étoit sorcier.

Nous quittâmes celui-ci pour aller chez d'autres apprendre et voir quelque chose de leurs manières. Nous entrâmes premièrement dans une cabane, où nous trouvâmes trois ou quatre femmes, dont il y en avoit une toute nue, qui donnoit à teter à un petit enfant qui étoit aussi tout nu. Son berceau étoit au bout de la cabane, suspendu en l'air : ce berceau étoit fait d'un arbre creusé et plein d'une mousse fine qui lui servoit de linge, de matelas et de couverture ; deux petits cercles d'osier couvroient

le dessus du berceau, sur lesquels étoit un méchant morceau de drap. Cette femme nue, après avoir lavé son enfant dans un chaudron plein d'eau chaude, le remit dans son berceau; et le chien, qui étoit dressé à bercer l'enfant, vint mettre ses deux pattes de devant sur le berceau, et donnoit le même mouvement que donne une femme. L'habit des femmes n'est presque point différent de celui des hommes; il est de même *waldmar,* et la ceinture est plus large : elle est garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur, et diffère de celle des hommes en ce que celle-ci n'est marquée que de petites plaques de même métal mises l'une après l'autre. A cette ceinture pend une gaîne garnie d'un couteau; la gaîne est ornée de fils d'étain : on y voit aussi une bourse garnie de même, dans laquelle ils mettent un fusil pour faire du feu, et tout ce qu'ils ont de plus précieux; c'est aussi là l'endroit où pendent leurs aiguilles, attachées à un morceau de cuir et couvertes d'un morceau de cuivre qu'elles poussent par-dessus. Tous ces ajustemens sont ornés, par en bas, de quantité d'anneaux aussi de cuivre, de plusieurs grosseurs, dont le bruit et le son les divertit extrêmement, et elles croient que ces ornemens servent beaucoup à relever leur beauté naturelle. Mais peut-être, monsieur, qu'en parlant de beauté, vous aurez la curiosité de savoir s'il se trouve de jolies Lapponnes. A cela je vous répondrai que la na-

ture, qui se plaît à faire naître des mines d'argent et d'autre métal dans les pays septentrionaux les plus éloignés du soleil, se divertit aussi quelquefois à former des beautés qui sont supportables dans ces mêmes pays. Il est pourtant toujours vrai que ces sortes de personnes qui surpassent les autres par leur beauté sont toujours des beautés lapponnes et qui ne peuvent passer pour telles que dans la Lapponie. Mais, parlant en général, il est constant que tous les Lappons et les Lapponnes sont extrêmement laids et qu'ils ressemblent aux singes : on ne sauroit leur donner une comparaison plus juste. Leur visage est carré, les joues extrêmement élevées, le reste du visage très-étroit, et la bouche se coupe depuis une oreille jusqu'à l'autre. Voilà, en peu de mots, la description de tous les Lappons. Leurs habits, comme j'ai dit, sont de *waldmar*. Le bonnet des hommes est fait d'ordinaire d'une peau de *loom*, comme je l'ai décrit ailleurs, ou bien de quelque autre oiseau écorché. La coiffure des femmes est d'un morceau de drap ; et les plus riches couvrent leur tête d'une peau de renard, de martre ou de quelque autre bête. Elles ne se servent point de bas ; mais elles ont, seulement pendant l'hiver, une paire de bottes de cuir de rhenne, et mettent par-dessus des souliers qui sont semblables à ceux des hommes, c'est-à-dire d'un simple cuir qui entoure le pied et qui s'élève en pointe sur le devant : on y laisse un trou pour

les pouvoir mettre dans le pied, et ils les nouent, au-dessus de la cheville, d'une longue corde faite de laine, qui fait cinq ou six tours; et afin que leurs chaussures ne soient point lâches et qu'ils aient plus de commodité pour marcher, ils emplissent leurs souliers de foin qu'ils font bouillir tout exprès pour cela et qui croît en abondance dans toute la Laponie. Leurs gants sont faits de peaux de rhennes, qu'ils distinguent en compartimens d'un autre cuir plus blanc, cousu et appliqué sur le gant. Ils sont faits comme des mitaines, sans distinction de doigts; et les plus beaux sont garnis par en bas d'une peau de *loom*. Les femmes ont un ornement particulier, qu'ils appellent *kraca*, fait d'un morceau de drap rouge, ou d'une autre couleur, qui leur entoure le cou comme un collet de jésuite, et vient descendre sur l'estomac et finit en pointe. Ce drap est orné de ce qu'ils ont de plus précieux; le cou est plein de plusieurs plaques d'étain, mais le devant de l'estomac est garni de choses rares parmi eux. Les riches y mettent des boutons et des plaques d'argent, les plus belles qu'ils peuvent trouver, et les pauvres se contentent d'y mettre de l'étain et du cuivre, suivant leurs facultés. Nous nous informâmes encore chez ces gens-là de toutes les choses que nous avions apprises des autres, qu'ils nous confirmèrent toutes; et ce qu'ils nous dirent de plus particulier, je l'ai porté à l'endroit où j'en ai parlé, que j'ai augmenté de ce qu'ils m'ont dit.

Mais nous voulûmes être instruits de tous les animaux à quatre pieds qui vivoient dans ce pays, et ils nous en apprirent les particularités suivantes :

Ils nous assurèrent premièrement qu'il régnoit quelquefois dans leur pays des vents si impétueux qu'ils enlevoient tout ce qu'ils rencontroient. Les maisons les plus fortes ne leur peuvent résister, et ils entraînent même si loin les troupeaux des bêtes, lorsqu'ils sont sur le sommet des montagnes, qu'on ne sait bien souvent ce qu'ils deviennent. Les ouragans font élever en été une telle quantité de sable, qu'ils apportent du côté de la Norwége, qu'ils ôtent si fort l'usage de la vue qu'on ne sauroit voir à deux pas de soi ; et l'hiver, ils font voler une telle abondance de neige qu'elle ensevelit les cabanes et les troupeaux entiers. Les Lappons qui sont surpris en chemin de ces tempêtes n'ont point d'autre moyen, pour s'en garantir, que de renverser leur traîneau par-dessus eux et de demeurer en cette posture tout le temps que dure l'orage ; les autres se retirent dans les trous des montagnes, avec tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux, et demeurent dans ces cavernes jusqu'à ce que la tempête, qui durera quelquefois huit ou quinze jours, soit tout à fait passée.

De tous les animaux de la Lapponie, il n'y en a point de si commun que le rhenne, dont j'ai fait aussi la description assez au long. La nature, comme une bonne mère, a pourvu à des pays aussi froids

que sont ceux du septentrion, en leur donnant quantité d'animaux propres pour faire des fourrures, pour s'en servir contre les rigueurs excessives de l'hiver, qui dure presque toujours. Entre tous ceux dont les peaux sont estimées pour la chaleur, les ours et les loups tiennent le premier rang. Les premiers sont fort communs dans le septentrion; les Lappons les appellent les *rois des forêts*. Quoiqu'ils soient presque tous d'une couleur rousse, il s'en rencontre néanmoins très-souvent de blancs; et il n'y a point d'animal à qui le Lappon fasse une guerre plus cruelle pour avoir sa peau et sa chair, qu'il estime par-dessus tout, à cause de sa délicatesse. J'en ai mangé quelquefois, mais je la trouve extrêmement fade. La chasse des ours est l'action la plus solennelle que fassent les Lappons. Rien n'est plus glorieux parmi eux que de tuer un ours, et ils en portent les marques dessus eux; en sorte qu'il est aisé de voir combien un Lappon aura tué d'ours en sa vie, par le poil qu'il en porte en différens endroits de son bonnet. Celui qui a fait la découverte de quelque ours va avertir tous ses compagnons, et celui d'entre eux qu'ils croient le plus grand sorcier joue du tambour pour apprendre si la chasse doit être heureuse et par quel côté l'on doit attaquer la bête. Quand cette cérémonie est faite, on marche contre l'animal; celui qui sait l'endroit va le premier et mène les autres, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la tanière de l'ours.

Là, ils le surprennent le plus vite qu'ils peuvent, et avec des arcs, des flèches, des lances, des bâtons et des fusils, ils le tuent. Pendant qu'ils attaquent la bête, ils chantent tous une chanson en ces termes : *Kihelis pourra, Kihelis iiscada soubi jœlla jeitti.* « Ils « rendent grâce à l'ours qu'il ne leur fasse au- « cun mal, et qu'il ne rompe pas les lances et les « armes dont ils se servent contre lui. » Quand ils l'ont tué, ils le mettent dans un traîneau pour le porter à la cabane, et le rhenne qui a servi à le traîner est exempt pendant toute l'année du travail de ce traîneau ; et l'on doit aussi faire en sorte qu'il s'abstienne d'approcher aucune femelle. L'on fait une cabane tout exprès pour faire cuire l'ours, qui ne sert qu'à cela, où tous les chasseurs se trouvent avec leurs femmes, et recommencent des chansons de joie et de remercîment à la bête, de ce qu'ils sont revenus sans accident. Lorsque la viande est cuite, on la divise entre les hommes et les femmes, qui ne peuvent manger des parties postérieures, mais on leur donne toujours des antérieures. Toute la journée se passe en divertissemens ; mais il faut remarquer que tous ceux qui ont aidé à prendre l'ours ne peuvent approcher de leurs femmes de trois jours, au bout desquels il faut qu'ils se baignent pour être purifiés. J'avois oublié de marquer que, lorsque l'ours est arrivé près de la cabane, on ne le fait pas entrer par la porte, mais on le coupe en morceaux et on le jette par le

trou qui fait passage à la fumée, afin que cela paroisse envoyé et descendu du ciel. Ils en font de même lorsqu'ils reviennent des autres chasses. Il n'y a rien qu'un Lappon estime plus que d'avoir assisté à la mort d'un ours, et il en fait gloire pendant toute sa vie. Une peau d'ours se vend ordinairement...

Les loups sont presque tous gris blanc; il s'en trouve de blancs, et les rhennes n'ont point de plus mortels ennemis. Ils les évitent en fuyant; mais lorsqu'ils sont surpris de leurs adversaires, ils se défendent contre eux des pieds de devant, dont ils sont extrêmement puissans, et de leurs bois lorsqu'ils sont assez forts pour soutenir le choc : car les rhennes changent tous les ans de bois, et lorsqu'il est nouveau ils ne peuvent s'en servir. Pour empêcher que les loups n'attaquent les rhennes, les Lappons les tiennent à quelque arbre, et il est fort rare qu'ils soient pour lors attaqués; car le loup, qui est un animal fort soupçonneux, appréhende qu'il n'y ait quelque piége tendu, et qu'on ne se serve de ce moyen pour l'y attirer. Une peau de loup peut valoir..., et il y a peu de personnes, même des grands seigneurs en Suède, qui n'en aient des habits fourrés, et ils ne trouvent rien de meilleur contre le froid.

Les renards abondent dans toute la Lapponie; ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les

moins estimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, et ceux-là sont les plus rares et les plus chers. Leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, et le poil en est si fin et si long qu'il pend de quel côté l'on veut; en sorte qu'en prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles et se couche vers la tête. Tous les princes moscovites et les grands de ce pays recherchent avec soin des fourrures de ces peaux, et après les zibelines, elles sont les plus estimées. Mais puisque j'ai parlé de zibelines, il faut que je vous dise ce que j'en sais. Ce que nous appelons zibeline, on l'appelle ailleurs *zabel*. Cet animal est de la grosseur de la fouine, et diffère de la martre en ce qu'il est beaucoup plus petit et qu'il a les poils plus longs et plus fins. Les véritables zibelines sont damassées de noir. et se prennent en Moscovie et en Tartarie : il s'en trouve peu en Lapponie. Plus la couleur du poil est noire et plus elle est recherchée, et vaudra quelquefois soixante écus, quoique sa peau n'ait que quatre doigts de largeur. On en a vu de blanches ou grises, et le grand-duc de Moscovie en a fait présent, par ses ambassadeurs, au roi de Suède, comme de peaux extrêmement précieuses. Les martres approchent plus des zibelines que toutes les autres bêtes : elles imitent assez la finesse et la longueur du poil; mais elles sont beaucoup plus grandes. J'en ai rencontré de la grosseur d'un chat, et il y a peu de

pays où elles soient plus fréquentes qu'en Laponie. Sa peau coûte une rixdale, et celles qui ont le dessus de la gorge cendré sont plus estimées que celles qui l'ont blanc. Cet animal fait un grand carnage de petits-gris, dont il est extrêmement friand, et les attrape à la course sans grande difficulté ; il ne se nourrit pas seulement d'écureuils, il donne aussi la chasse aux oiseaux, et, montant sur le sommet des arbres, il attend qu'ils soient endormis pour se jeter dessus et les dévorer. S'ils sont assez forts pour s'envoler, ils s'abandonnent dans l'air avec la martre, qui a ses griffes aussi fortes et aussi pointues qu'aucun autre animal et se tient dessus le dos de l'oiseau et le mord en volant jusqu'à ce qu'enfin il tombe mort. Cette chute est bien souvent aussi funeste à la martre qu'à l'oiseau ; et lorsqu'il s'est élevé bien haut dans l'air, la martre tombe bien souvent sur les rochers, où elle est brisée et n'a pas un meilleur sort que l'autre.

J'ai parlé ailleurs des *jœrts* en suédois, et *gulones* en latin, au sujet des rhennes, qu'ils fendent en deux. Cet animal est de la grosseur d'un chien ; sa couleur est noir brun et on compare sa peau à celle des zibelines : elle est damassée et fort précieuse.

La quantité des poissons de la Lapponie fait qu'on y rencontre aussi beaucoup de castors, que les Suédois appellent *baver*, et qui se plaisent fort dans ces lieux, où le bruit de ceux qui voyagent ne

trouble point leur repos. Mais le véritable endroit pour les trouver, c'est dans la province de *Kimi* et en *Russelande*. Les rognons de castor servent contre quantité de maladies. Tout le monde assure qu'il n'y a rien de plus souverain contre la peste que d'en prendre tous les matins; cela chasse le mauvais air et entre dans les plus souveraines compositions. *Olaus*, grand prêtre de la province de *Pitha*, m'en a fait présent, à *Torno*, de la moitié d'un, et m'a assuré qu'il ne se servoit point d'autre chose pour ses meilleurs remèdes. Il étoit fort habile en pharmacie. Il m'assura de plus qu'il tiroit une huile de la queue du même animal, et qu'il n'y avoit rien au monde de plus souverain.

Il se voit aussi un nombre très-considérable d'hermines en Lapponie, que les Suédois appellent *lekat*. Cet animal est de la grosseur d'un gros rat, mais une fois aussi long. Il ne garde pas toujours sa couleur; car l'été il est un peu roux, et l'hiver il change de poil et devient aussi blanc que nous le voyons. Ils ont la queue aussi longue que le corps, qui finit en une petite pointe noire comme de l'encre; en sorte qu'il est difficile de voir un animal qui soit et plus blanc et plus noir. Une peau d'hermine coûte quatre ou cinq sous. La chair de cet animal sent très-mauvais, et il se nourrit de petits-gris et de rats de montagne. Ce petit animal, tout à fait inconnu ailleurs et fort singulier, comme vous allez voir, se trouve quelquefois en si grande abon-

dance que la terre en est toute couverte. Les Lappons l'appellent *lemmucat*. Il est de la grosseur d'un rat; mais la couleur est plus rouge, marquée de noir, et il semble qu'il tombe du ciel, parce qu'il ne paroît point que lorsqu'il a beaucoup plu. Ces bêtes ne fuient point à l'approche des voyageurs; au contraire, elles courent à eux avec grand bruit; et quand quelqu'un les attaque avec un bâton ou avec quelque autre arme, elles se tournent contre lui et mordent le bâton, auquel elles demeurent attachées avec les dents, comme de petits chiens enragés. Elles se battent contre les chiens, qu'elles ne craignent pas, et sautent sur leur dos, et les mordent si vivement qu'ils sont obligés de se rouler sur terre pour se défaire de ce petit ennemi. On dit même que ces animaux sont si belliqueux qu'ils se font quelquefois la guerre entre eux, et que lorsque les deux armées se trouvent dans des prés qu'ils ont choisis pour champ de bataille, ils s'y battent vigoureusement. Les Lappons, qui voient ces différends entre ces petites bêtes, tirent des conséquences de guerres plus sanglantes ailleurs, et augurent de là que la Suède doit bientôt porter les armes contre le Danois ou le Moscovite qui sont ses plus grands ennemis. Comme ces animaux ont l'humeur martiale, ils ont aussi beaucoup d'ennemis, qui en font des défaites considérables. Les rhennes mangent tous ceux qu'ils peuvent attraper. Les chiens en font leur plus dé-

licate nourriture, mais ils ne touchent point aux parties postérieures. Les renards en emplissent leurs tanières et en font des magasins pour la nécessité ; ce qui cause du dommage aux Lappons, qui s'aperçoivent bien lorsqu'ils ont de cette nourriture, qui fait qu'ils n'en cherchent point ailleurs et ne tombent pas dans les piéges qu'on leur tend. Il n'y a pas même jusqu'aux hermines qui ne s'en engraissent. Mais ce qui est admirable dans cet animal, c'est la connoissance qu'il a de sa destruction prochaine, prévoyant qu'il ne sauroit vivre pendant l'hiver. On en prend une grande partie pendue au sommet des arbres entre deux petites branches qui forment une fourche. Une autre, à qui ce genre de mort ne plaît pas, se précipite dans les lacs, ce qui fait qu'on en trouve souvent dans le corps des brochets, qu'ils ont nouvellement engloutis ; et ceux qui ne veulent pas être homicides d'eux-mêmes et qui attendent tranquillement leur destin, périssent dans la terre lorsque les pluies, qui les ont fait naître, les font aussi mourir. On chasse grande quantité de lièvres, qui sont, pour l'ordinaire, tout blancs, et ne prennent leur couleur rousse que les deux mois les plus chauds de l'année.

Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie. Les aigles, les rois des oiseaux, s'y rencontrent en abondance. Il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme j'ai déjà dit ailleurs, emporter les

faons des rhennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder.

Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde plus abondant en canards, en cercelles, plongeons, cygnes, oies sauvages, et autres oiseaux aquatiques, que celui-ci. La rivière en est partout si couverte qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne sais pas de quoi nous eussions vécu pendant tout notre voyage sans ces animaux, qui faisoient notre nourriture ordinaire; et nous en tuions quelquefois trente ou quarante pour un jour, sans nous arrêter un moment; et nous ne faisions cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers et quittent ces pays pendant l'hiver pour en aller chercher de moins froids, où ils puissent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point glacés; mais ils reviennent au mois de mai faire leurs œufs en telle abondance, que les déserts en sont tout couverts. Ils leur tendent des filets, et la peau des cygnes écorchés leur sert à faire des bonnets; les autres leur servent de nourriture. Il y a un oiseau fort commun en ce pays, qu'ils appellent *loom,* et qui leur fournit leurs plus beaux ornemens de tête. Cet animal est d'un plumage violet et blanc, perlé d'une manière fort particulière. Il est de la grosseur d'une oie et se prend quelquefois dans les filets que les pêcheurs mettent pour

prendre du poisson, lorsque l'ardeur de la proie l'emporte trop et qu'il poursuit quelque poisson sous l'eau. On garnit aussi de sa peau les extrémités des plus beaux gants. Les coqs de bruyère, les gélinottes, s'y trouvent en abondance.

Mais il y a dans ce pays une certaine espèce d'oiseau que je n'ai point vue ailleurs, qu'ils appellent *snyeuripor*, et que les Grecs appeloient *lagopos*, de la grosseur d'une poule. Cet oiseau a, pendant l'été, son plumage gris de la couleur du faisan, et l'hiver il est entièrement blanc, comme tous les animaux qui vivent en ce pays, et la nature ingénieuse les rend de la même couleur de la neige, afin qu'ils ne soient pas reconnus des chasseurs, qui les pourroient facilement apercevoir s'ils étoient d'une autre couleur que la neige dont la terre est toute couverte. J'ai fait ailleurs la description de cet oiseau. Il est d'un goût plus excellent que la perdrix, et donne par ses cris une marque assurée qu'il doit bientôt tomber de la neige, comme il est aisé de voir par son nom, qui signifie *oiseau de neige*.

Les Lappons leur tendent des filets sur cette neige, et forment une petite haie au milieu de laquelle ils laissent un espace vide, où les lacets sont tendus et par où ces oiseaux doivent passer.

Il est impossible de concevoir la quantité du poisson de la Lapponie. Elle est partout coupée de fleuves, de lacs et de ruisseaux; et ces fleuves, ces

lacs et ces ruisseaux sont si pleins de poissons qu'un homme peut, en une demi-heure de temps, en prendre autant qu'il en peut porter avec une seule ligne. C'est aussi la seule nourriture des Lappons : ils n'ont point d'autre pain; et ils n'en prennent pas seulement pour eux, ils en font tout leur commerce, et achètent ce qu'ils ont de besoin avec des poissons ou avec des peaux de bêtes, ce qui fait que la pêche est toute leur occupation; car, soit qu'ils veuillent manger ou entretenir le luxe, qui ne laisse pas de régner dans ce pays, ils n'ont point d'autre moyen de le faire. Il est vrai que les riches ne pêchent jamais. Les pauvres pêchent pour eux; et ils leur donnent en échange ou du tabac, ou de l'eau-de-vie, ou du fer, ou quelque autre chose de cette nature.

Sans m'arrêter à parler de tous les poissons qui sont en ce pays, je dirai qu'il n'y en a point de plus abondants en saumon. Il commence à monter au mois de mai, et pour lors il est extrêmement gras et beaucoup meilleur que lorsqu'il s'en retourne au mois de septembre. Il y a des années où dans le seul fleuve de *Torno* on en peut pêcher jusqu'à trois mille tonnes, qu'on porte à Stockolm et à tous les habitans de la mer Baltique et du golfe Botnique. Les brochets ne se trouvent pas en moindre abondance que les saumons : ils les font sécher et en portent des quantités inconcevables.

J'ai décrit ailleurs la manière dont ils se servent

pour le pêcher la nuit, à la lueur d'un grand feu qu'ils allument sur la proue de leurs barques. Les truites y sont assez communes; mais il y a une sorte de poisson qui m'est inconnu, qu'ils appellent *siel;* il est de la grosseur d'un hareng et d'une grande délicatesse.

Après avoir demeuré quelques jours avec ces Lappons, et nous être instruits de tout ce que nous voulions savoir d'eux, nous reprîmes le chemin qui nous conduisoit chez le prêtre; et le même jour, mercredi 27 d'août, nous partîmes de chez lui et vînmes coucher à *Cokluanda*, où commence la *Botnie* et où finit la *Lapponie*.

Mais, monsieur, je ne sais si vous n'aurez pas trouvé étrange que je vous aie tant parlé des Lappons, et que je ne vous aie rien dit de la Lapponie? Je ne sais comment cela s'est fait, et je finis par où je devrois avoir commencé. Mais il vaut encore mieux en parler tard que de n'en rien dire du tout, et avant que d'en sortir, je vous en dirai ce que j'en sais.

On ne peut dire quel nom cette province a eu parmi les anciens géographes, puisqu'elle n'étoit pas connue, et que Tacite et Ptolomée[1] ne connoissoient pas de province plus éloignée que la *Scrisinie*, que nous appelons présentement *Botnic*, ou *Biarmie*, et qui s'étend à l'extrémité du golfe *Botnique*.

Ce que l'on sait aujourd'hui de la Lapponie,

c'est qu'elle peut se diviser en orientale et occidentale. Elle regarde l'occident du côté de l'Islande et obéit au roi de Danemarck. Elle est orient du côté qu'elle confine à la mer Blanche, où est le port *Archanger*[1]; et celle-là reconnoît le grand-duc de Moscovie pour son souverain. Il faut ajouter une troisième, qui est au milieu des deux et qui est beaucoup plus grande que toutes les deux autres ensemble, et celle-là est sous la domination du roi de Suède, et se divise en cinq provinces différentes qui ont toutes le nom de Lapponie, et qu'on appelle *Uma Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarch*, *Torna Lapmarch* et *Kimi Lapmarch*. Elles prennent leurs noms des fleuves qui les arrosent, et ces mêmes fleuves le donnent encore aux villes où ils passent, si on peut donner ce nom à un amas de quelques maisons faites d'arbres.

La province de *Torno Lapmarch*, qui est justement située au bout du golfe *Botnique*, est la dernière du monde du côté du pôle arctique et s'étend jusqu'au cap du Nord. Charles IX, roi de Suède, jaloux de connoître la vérité et l'étendue de ses terres, envoya, en différents temps de l'année 1600, deux illustres mathématiciens, l'un appelé *Aaron Forsius*, Suédois, et l'autre *Jérôme Bircholto*, Allemand de nation.

Ces gens firent le voyage avec toutes les provisions et les instruments nécessaires, et avec un heureux succès, et rapportèrent, à leur retour, qu'ils

n'avoient trouvé aucun continent au septentrion au delà du soixante et treizième degré d'élévation ; mais une mer glaciale immense, et que le dernier promontoire qui avançoit dans l'Océan étoit *Nuchus* ou *Norkap*[1], assez près du château *Wardhus*[2], qui appartient aux Danois. C'est dans cette Lapponie que nous avons voyagé et que nous avons remonté le fleuve qui l'arrose jusques à sa source.

Nous arrivâmes le lendemain à *Jacomus Mastung*, qui n'étoit distant du lieu où nous avions couché que de deux lieues : nous en fîmes trois ou quatre à pied pour y arriver, et nous ne perdîmes pas nos pas. Il y a dans ce lieu une mine de fer très-bonne, mais qui est abandonnée presque, à cause du grand éloignement. Nous y allions pour y voir travailler aux forges, où, ne voyant rien de ce que nous souhaitions, nous fûmes plus heureux que nous n'espérions l'être.

Nous allâmes dans la mine, d'où nous fîmes tirer des pierres d'aimant tout à fait bonnes. Nous admirâmes avec bien du plaisir les effets surprenants de cette pierre lorsqu'elle est encore dans le lieu natal. Il fallut faire beaucoup de violence pour en tirer des pierres aussi considérables que celles que nous voulions avoir ; et le marteau dont on se servoit, qui étoit de la grosseur de la cuisse, demeuroit si fixe en tombant sur le ciseau qui étoit dans la pierre, que celui qui frappoit avoit besoin de secours pour le retirer.

Je voulus éprouver cela moi-même, et ayant pris une grosse pince de fer pareille à celles dont on se sert à remuer les corps les plus pesants, et que j'avois de la peine à soutenir, je l'approchai du ciseau, qui l'attira avec une violence extrême et la soutenoit avec une force inconcevable. Je mis une boussole que j'avois au milieu du trou où étoit la mine, et l'aiguille tournoit continuellement d'une vitesse incroyable. Nous prîmes les meilleures et nous ne demeurâmes pas davantage en ce lieu.

Nous allâmes retrouver nos barques et vînmes coucher à *Tuna Hianda*, chez un de nos bateliers, qui nous fit voir ses lettres d'exemption de taille qu'il avoit du roi, pour avoir trouvé cette mine de fer. Ce paysan s'appeloit *Lars Larszon, Laurentius à Laurentio.*

Le lendemain dimanche nous fîmes une assez bonne journée et arrivâmes le soir à *Koenges*, où nous avions demeuré un jour en passant.

Nous achetâmes là des traîneaux et tout le harnois qui sert à atteler la rhenne. Ils nous coûtèrent un ducat la pièce.

Nous ne partîmes le lundi que sur le midi, à cause que nous fûmes obligés d'attendre les barques, qu'il faut aller quérir assez loin, et passer un long espace de chemin pour éviter les cataractes, qui sont extrêmement violentes en cet endroit.

Nous couchâmes cette nuit-là à *Pello*, où nous eûmes le plaisir de voir, en arrivant, cette pêche

du brochet dont je vous ai déjà parlé et qui me parut merveilleuse. Il ne faut pas s'étonner si les habitants de ce pays cherchent tous les moyens possibles pour prendre du poisson : ils n'ont que cela pour subsister; et la nature, qui donne bien souvent le remède aussitôt que le mal, refusant ses moissons à ces gens, leur donne des pêches plus abondantes qu'en aucun autre endroit. Nous vînmes le lendemain, 1er de septembre, coucher chez le préfet des Lappons, Allemand de nation, dont j'ai déjà parlé; et le lendemain nous arrivâmes à *Torno*, après avoir passé plus de quarante cataractes. Ces cataractes sont des chutes d'eau très-impétueuses et qui font en tombant un bruit épouvantable. Il y en a quelques-unes qui durent l'espace de deux et trois lieues, et c'est un plaisir le plus grand du monde de voir descendre ces torrents avec une vitesse qui ne se peut concevoir, et faire trois ou quatre milles de Suède, qui valent douze lieues de France, en moins d'une heure. Plus la cataracte est forte et plus il faut ramer avec vigueur pour soutenir sa barque contre les vagues : ce qui fait qu'étant poussé du torrent et porté de la rame, vous faites un grand chemin en peu de temps.

Nous arrivâmes à *Torno* le mardi, et nous y vînmes à la bonne heure pour voir les cérémonies des obsèques de *Johannes Tornæus*, dont je vous ai parlé auparavant, qui étoit mort depuis deux mois. C'est la mode de Suède de garder les corps des

défunts fort longtemps. Ce temps se mesure suivant la qualité des personnes, et plus la condition du défunt est relevée, et plus aussi les funérailles sont reculées. On donne ce temps pour disposer toutes choses pour ces actions, qui sont les plus solennelles qui se fassent en ce pays; et si l'on dit que les Turcs dépensent leurs biens en noces, les Juifs en circoncisions, les chrétiens en procès, on pourroit ajouter : les Suédois en funérailles. En effet, j'admirai la grande dépense qui se fit pour un homme qui n'étoit pas autrement considérable, et dans un pays si barbare et si éloigné du reste du monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée que le gendre du défunt travailla aussitôt à une harangue latine qu'il devoit le lendemain prononcer devant nous, pour nous inviter aux obsèques de son beau-père. Il fut toute la nuit à y rêver, et oublia tout son discours lorsqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences disent quelque chose et sont les marques de l'éloquence, je puis assurer que notre harangueur surpassoit le prince des orateurs ; mais je crois que ses inclinations servoient plus à cacher sa confusion, qui paroissoit sur son visage, qu'à rendre son discours fleuri. Comme nous savions le sujet de sa venue, nous devinâmes qu'il venoit pour nous prier d'assister à la cérémonie; car nous n'en pûmes rien apprendre par son discours, et quelque temps après le bourgmestre de la ville, avec un of-

ficier qui étoit là en garnison, vinrent nous prendre dans la même chaloupe pour nous passer de l'autre côté de l'eau et nous mener à la maison du défunt.

Nous trouvâmes à notre arrivée toute la maison pleine de prêtres vêtus de longs manteaux noirs et de chapeaux qui sembloient, par la hauteur de leur forme, servir de colonnes à quelque poutre de la maison. Le corps du défunt, mis dans un cercueil couvert de drap, étoit au milieu d'eux. Ils l'arrosoient des larmes qui dégouttoient de leurs barbes humides, dont les poils séparés formoient différents canaux et distilloient cette triste humeur, qui servoit d'eau bénite. Tous ces prêtres avoient quitté leurs paroisses et étoient venus de fort loin. Il y en avoit quelques-uns éloignés de plus de cent lieues, et on nous assura que si cette cérémonie se fût faite l'hiver, pendant lequel temps les chemins en ces pays sont plus faciles, il n'y auroit eu aucun prêtre, à deux ou trois cents lieues à la ronde, qui ne s'y fût trouvé, tant ces sortes de cérémonies se font avec éclat. Le plus ancien de la compagnie fit une oraison funèbre à tous les assistants, et il falloit qu'il dît quelque chose de bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air pitoyable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il disoit. Les femmes étoient dans une petite chambre, séparées des hommes, qui gémissoient d'une manière épouvantable, et entre autres la femme du défunt, qui interrompoit par ses san-

glots le discours du prédicateur. Pendant que l'on prêchoit dans cette salle, on en faisoit autant dans l'église, en finnois; et quand les deux discours furent finis, on se mit en chemin pour conduire le corps à l'église. Sept ou huit bourgeois le chargèrent sur leurs épaules, et il n'y eut personne des plus apparens qui ne voulût y mettre la main; et je me souvins pour lors de ce que dit Virgile à l'entrée du cheval dans Troie, quand il dit qu'il n'y avoit ni jeunes ni vieux qui ne voulût aider à tirer cette machine dans leur ville : *Funemque manu contingere gaudent.*

Nous suivions le corps comme les plus apparens et ceux qui menoient le deuil, et la veuve étoit ensuite, conduite par-dessous les bras de deux de ses filles : l'une s'attristoit beaucoup et l'autre ne paroissoit pas émue. On mit le corps au milieu de l'église en chantant quelques psaumes, et les femmes, en passant près du défunt, se jetèrent sur le cercueil et l'embrassèrent pour la dernière fois.

Ce fut pour lors que commença la grande et principale oraison funèbre, récitée par *Johannes Plantinus*, prêtre d'Urna, qui eut une canne d'argent pour sa peine. Je ne puis pas dire s'il l'avoit méritée, mais je sais qu'il cria beaucoup et que, pour rendre tous les objets les plus tristes, il s'étoit même rendu hideux, en laissant ses cheveux sans ordre et pleins de plusieurs bouts de paille qu'il n'avoit pas eu le temps d'ôter. Cet homme dit

toute la vie du défunt, dès le moment de sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie. Il cita les lieux et les maîtres qu'il avoit servis, les provinces qu'il avoit vues, et n'oublia pas la moindre action de sa vie. C'est la mode en ce pays de faire une oraison funèbre aux laquais et aux servantes, pourvu qu'ils aient un écu pour payer l'orateur.

Je me suis trouvé, à Stockolm, à l'enterrement d'une servante, où la curiosité m'avoit conduit. Celui qui faisoit son oraison funèbre, après avoir cité le lieu de sa naissance et ses parens, s'étendit sur les perfections de la défunte et exagéra beaucoup qu'elle savoit parfaitement bien faire la cuisine, distribuant les parties de son discours en autant de ragoûts qu'elle savoit faire, et forma cette partie de son oraison en disant qu'elle n'avoit qu'un seul défaut, qui étoit de faire toujours trop salé ce qu'elle apprêtoit, et qu'elle montroit par là l'amour qu'elle avoit pour la prudence, dont le sel est le symbole, et son peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jetoit en profusion.

Vous voyez par là, monsieur, qu'il y a peu de gens qui ne puissent donner matière de faire à leur mort une oraison funèbre et un beau champ à un orateur d'exercer son éloquence. Mais celui-ci avoit une plus belle carrière. *Johannes Tornæus* étoit un homme savant; il avoit voyagé et avoit même été, en France, précepteur du comte Charles Oxistern[1].

Quand l'oraison funèbre fut finie, on nous vint faire encore un compliment latin, pour demeurer au festin. Quoique nous n'entendîmes pas davantage à ce second compliment qu'au premier, nous n'eûmes pas de peine à nous imaginer ce qu'il nous vouloit dire : nos ventres ne nous disoient que trop ce que ce pouvoit être, et ils se plaignoient si haut qu'il étoit près de trois heures qu'ils n'avoient mangé, qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre leur langage qu'à nous le leur.

On nous mena dans une grande salle divisée en trois longues tables, et c'étoit le lieu d'honneur. Il y en avoit cinq ou six autres encore plus pleines que celle-ci, pour recevoir tous les gens qui s'y présentoient.

Les préludes du repas furent de l'eau-de-vie de bière, et une autre liqueur qu'ils appellent *calchat*, faite avec de la bière, du vin et du sucre, deux aussi méchantes boissons qui puissent entrer dans le corps humain. On servit ensuite les tables et on nous fit asseoir au plus haut bout de la première table, avec les prêtres du premier ordre, tels qu'étoient le père prédicateur et autres. On commença le repas dans le silence, comme partout ailleurs et comme le sujet le demandoit : ce qui fit dire à Plantin, qui étoit à côté de moi, qu'ils appeloient les conviés *Nelli*. *N* signifie : *Neque vox, nec sermo egreditur ex ore eorum; loquebantur variis linguis; in omnem terram exivit sonus eorum.*

Toutes ces paroles étoient tirées de l'Écriture, et je ne crois pas qu'on les puisse mieux faire venir qu'à cet endroit : car on ne peut se figurer une image plus vive des noces de Cana que le tableau que nous en vîmes représenter devant nos yeux, plus beau et plus naturel que celui de Paul Véronèse. Les tables étoient couvertes de viandes particulières, et, si je l'ose dire, antiques, car il y avoit pour le moins huit jours qu'elles étoient cuites. De grands pots de différentes matières, faits la plupart comme ceux qu'on portoit aux sacrifices anciens, paroient cette table et faisoient par leur nombre une confusion semblable à celle que nous voyons aussi aux anciens banquets.

Mais ce qui achevoit cette peinture, c'étoit la mine vénérable de tous ces prêtres armés de barbe, et les habits finnois de tous les conviés, qui sont aussi plaisans qu'on les puisse voir. Il y avoit, entre autres, un petit vieillard avec de courts cheveux, une barbe épaisse et chauve sur le devant de la tête. Je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque peintre que ce soit puisse mieux représenter la figure de saint Pierre. Cet homme avoit une robe verte doublée de jaune, sans façon et faisant l'effet d'une draperie, retroussée d'une ceinture. Je ne me lassai point de contempler cet homme, qui étoit le frère du défunt.

Pendant que je m'arrêtois à considérer cet homme, les autres avoient des occupations plus im-

portantes et buvoient en l'honneur du défunt et à la prospérité de sa famille d'une manière surprenante. Les prêtres, comme les meilleurs amis, buvoient le plus vigoureusement, et après avoir bu des santés particulières, on en vint aux rois et aux grands. On commença d'abord par la santé des belles filles, comme c'est la mode par toute la Suède, et de là on monta aux rois. Ces santés ne se boivent que dans des vases proportionnés par leur grandeur à la condition de ces personnes royales; et pour m'exciter d'abord, on me porta la santé du roi de France, dans un pot qui surpassoit autant tous les autres en hauteur, que ce grand prince surpasse les autres rois en puissance. C'eût été un crime de refuser cette santé. Je la bus et vidai ce pot fort courageusement. Il n'y avoit pas d'apparence, étant en Suède, d'avoir bu la santé du roi de France et d'oublier celle du roi de Suède. On la but dans un vase qui n'étoit guère moins grand que l'autre, et après avoir fait suivre plusieurs santés à celle-ci, tout le monde se tut pour faire la prière.

Il arriva malheureusement dans ce temps qu'un de notre compagnie dit un mot plaisant et nous obligea à éclater de rire si longtemps et d'une manière si haute que toute l'assemblée, qui avoit les yeux sur nous, en fut extrêmement scandalisée. Ce qui étoit de plus fâcheux, c'est que tout le monde avoit été découvert pendant le repas, à cause de

nous et qu'on avoit emporté nos chapeaux, en sorte que nous n'avions rien pour cacher le ris dont nous n'étions pas les maîtres; et plus nous nous efforcions à l'étouffer et plus il éclatoit. Cela fit que ces prêtres, croyant que nous nous moquions de leur religion, sortirent de la salle et n'y voulurent plus rentrer. Nous fûmes avertis par un petit prêtre, qui étoit plus de nos amis que les autres, qu'ils avoient résolu de nous attaquer sur la religion. Nous évitâmes pourtant de parler avec eux sur cette matière, et nous les allâmes trouver dans un autre lieu où étoit passée l'assemblée pour fumer, tandis qu'on levoit les tables.

On apporta pour dessert des pipes et du tabac, et tous les prêtres burent et fumèrent jusqu'à ce qu'ils tombassent sous la table. Ce fut ainsi qu'on arrosa la tombe de *Johannes Tornæus*, et que la fête finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt, se traîna le mieux qu'il put pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main; mais les jambes lui manquèrent : il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la rivière, et par nécessité deux hommes le ramenèrent par-dessous les bras.

Nous croyions que toute la cérémonie fût terminée, quand nous vîmes paroître, le lendemain matin, *Olaus Graan*, suivi de quelques autres prêtres, qui nous venoit prier de nous trouver au lendemain.

Je vous assure, monsieur, que cela me surprit :

je n'avois jamais entendu parler de lendemain qu'aux noces, et je ne croyois pas qu'il en fût de même aux enterrements. Il fallut se résoudre à y aller une seconde fois, et nous eûmes une conférence avec *Olaus Graan*, pendant le bon intervalle qu'il souffrit entre l'ivresse passée et la future.

Cet *Olaus Graan*, gendre du défunt, est prêtre de la province de *Pitha*, homme savant ou se disant tel, géographe, chimiste, chirurgien, mathématicien, et se piquant surtout de savoir la langue françoise, qu'il parloit comme vous pouvez juger par ce compliment qu'il nous fit : *La grande ciel* (nous répéta-t-il plusieurs fois) *conserve vous et votre applicabilité tout le temps que vous verrez vos gris cheveux*. Il nous montra deux médailles, l'une de la reine Christine, et l'autre étoit un sicle des Juifs, qui représente d'un côté la verge de Moïse, et de l'autre une coupe d'où sort une manière d'encens. Entre toutes les autres qualités, il prétendoit avoir celle de posséder en perfection la pharmacie, et pour nous le prouver, il tira de plusieurs poches quantité de boîtes de toutes grandeurs, de confortatifs et assez pour lever une boutique d'apothicaire. Il me donna un morceau de testicule de castor et m'assura qu'il tiroit une huile admirable de la queue de cet animal, qui servoit à toutes sortes de maladies.

Quand notre conversation fut finie, on nous reconduisit où nous avions été le jour précédent, où

chacun, pour faire honneur au défunt, but épouvantablement, et ceux qui purent s'en retournèrent chez eux.

Nous demeurâmes à *Torno*, à notre retour de Lapponie, pendant huit jours.

Le mercredi et le jeudi se passèrent à l'enterrement.

Les vendredi, samedi et dimanche ne furent remarquables que par les visites continuelles que nous reçûmes, où il falloit faire boire tout le monde.

Le lundi, le bourgmestre nous donna à dîner, et le mardi, à la pointe du jour, le vent s'étant mis à l'ouest, nous fîmes voile. Le vent demeura assez bon tout le reste du jour. La nuit, il fut moins violent; mais le lendemain mercredi nous eûmes un calme.

Le jeudi ne fut pas plus heureux, et nous demeurâmes immobiles comme des tours.

Nous jetâmes plusieurs fois la sonde pour donner fond; mais n'en trouvant aucun, il fallut faire notre route dans des appréhensions continuelles d'aller échouer en terre.

Le vendredi, le brouillard étant dissipé, nous fîmes un peu de chemin à la faveur d'un vent est et nord-est, et passâmes les petites îles de *Querken*.

Mais le lendemain, le vent s'étant fait contraire, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas et de relâcher dans un port appelé *Ratan*.

Nous y passâmes une partie de ce jour à chasser

dans une île voisine, et le soir nous allâmes à l'église, éloignée d'une demi-lieue. Le prêtre nous y donna à souper; mais la crainte qu'il avoit que des jeunes gens frais, revenant de *Lappemarch*, n'entreprissent quelque chose sur son honneur, il s'efforçoit, afin que nous ne passions pas la nuit chez lui, de nous faire entendre que le vent étoit bon, quoiqu'il fût fort contraire. Nous revînmes donc à notre barque toute la nuit, après avoir acheté un livre chez lui; et le dimanche matin, le major du régiment de cette province nous envoya quérir dans sa chaloupe par deux soldats.

Nous y allâmes et nous trouvâmes tous ses officiers, avec un bon dîner, qui nous attendoient. Il fallut boire à la suédoise, c'est-à-dire vider les *cannes* d'un seul trait, et quand on en vint à la santé du roi, on apporta trois verres pleins sur une assiette, qui furent tous vidés. J'avoue que je n'avois pas encore expérimenté cette triplicité de verres, et que je fus fort étonné de voir qu'il ne suffisoit pas de boire dans un seul. Il est encore de la cérémonie de renverser son verre sur l'assiette, pour faire voir la fidélité de celui qui boit.

Nous nous en retournâmes à notre vaisseau, et le lendemain, sur les dix heures, nous allâmes voir de quel côté venoit le vent; il étoit est, et l'ignorance de notre capitaine et de notre pilote leur faisoit croire qu'ils ne pouvoient sortir hors du port de ce vent. Je leur soutins le contraire, et je fis

tant que je les résolus à se hasarder de sortir. Nous le fîmes heureusement, et sur le midi le vent se mit nord-est si fort qu'ayant duré toute la nuit et le lundi suivant jusqu'à midi, nous fîmes pendant vingt-quatre heures plus de cent lieues.

Mais le vent étant tombé tout d'un coup, nous demeurâmes à huit lieues d'*Agbon*, lieu où nous devions descendre pour aller par terre à *Coperbe-ryt*. Nous ne le pûmes faire que le lendemain, et, ayant trouvé heureusement à la côte de petites barques qui venoient de la foire d'*Hernesautes*, nous vînmes coucher à *Withseval*, petite ville sur le golfe Botnique, et le lendemain nous prîmes des chevaux de poste et fîmes une très-rude journée, soit par la difficulté du chemin, ou soit qu'ayant été lon-temps sans courir la poste nous en ressentissions plus la fatigue.

Nous nous égarâmes la nuit dans les bois; et s'il est toujours fâcheux d'errer pendant les ténèbres, il l'est incomparablement davantage en Suède, dans un pays plein de précipices et de forêts sans fin, où l'on ne sait pas un mot de la langue, et où l'on ne trouve personne pour demander le chemin, quand on la sauroit.

Néanmoins, après avoir beaucoup avancé notre route par une pluie épouvantable, à la faveur d'une petite chandelle, plus agréable mille fois dans cette nuit obscure que le plus beau soleil dans un des plus charmants jours de l'été, nous arrivâmes à la

poste; et le vendredi suivant, étant fort rebutés de la journée précédente, nous ne fîmes que trois lieues et couchâmes à *Alta*.

Le samedi fut assez remarquable pour l'aventure qui nous arriva. Nous partîmes à six heures du matin pour faire quatre milles de Suède, qui font douze lieues de France, et après avoir marché jusqu'à deux heures après midi, nous arrivâmes à une misérable cabane que nous ne crûmes point être le lieu où nous devions prendre d'autres chevaux, qui l'étoit néanmoins, et n'ayant trouvé personne à qui parler, nous poursuivîmes notre route par des chemins qu'il n'y a que ceux qui y ont été qui en puissent concevoir la difficulté. Nous croyions être fort proches de la poste, et nous marchâmes jusqu'à quatre heures au soir sans rencontrer une seule personne pour demander le chemin, ni le moindre toit pour nous mettre à couvert.

Surcroît de malheur, la pluie vint en telle abondance, qu'il plut cette nuit-là pour trois mois qu'il y avoit qu'il n'étoit pas tombé une seule goutte d'eau. L'espérance qui nous flattoit que nous pourrions bien rencontrer quelque maison de paysan, faisoit que, malgré la lassitude épouvantable dont nous étions accablés, nous ne laissions pas de marcher; mais enfin la pluie vint si forte et la nuit si noire que nos chevaux, rebutés et qui n'avoient mangé non plus que nous depuis le matin, demeurèrent tout d'un coup, sans qu'il fût possible de

les faire avancer davantage. Nous voilà donc tristement demeurés au milieu des bois, sans avoir quoi que ce soit au monde, que le ventre de nos chevaux pour nous mettre à couvert, et on le pouvoit faire sans danger, car les pauvres bêtes étoient si accablées qu'elles passèrent la nuit sans remuer et sans manger non plus que leurs maîtres.

Toute notre consolation fut que nous fîmes un bon feu qui nous réchauffa un peu. Mais il n'y avoit rien de si plaisant que de nous voir dans cet équipage, tous extrêmement tristes et défaits comme des gens qui n'avoient mangé depuis vingt-quatre heures, et qui baissoient languissamment la tête pour recevoir la pluie qu'il plaisoit au ciel faire tomber sur nous avec largesse. Ce qui acheva de rendre l'aventure plaisante, fut que le lendemain nous ne fûmes pas plus tôt à cheval, à la pointe du jour, que nous découvrîmes, à deux portées de mousquet, une petite maison que nous avions tant cherchée, et dans laquelle nous allâmes boire un peu de lait.

A quelque chose, comme on dit, malheur est bon; car cet égarement fut cause que nous arrivâmes le lendemain dimanche à *Coperberyt*, où nous ne fussions arrivés que le jour d'après.

Nous découvrîmes cette ville par la fumée qui en sortoit, et qui ressembloit plutôt à la boutique de Vulcain qu'à toute autre chose. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbons et ci-

clopes affreux. Il faut descendre dans cette ville par des trous. Pour vous en faire concevoir l'horreur, on nous mena premièrement dans une chambre pour y changer d'habits, où nous prîmes un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits dangereux. Nous descendîmes ensuite dans la mine, dont la bouche est d'une largeur et d'une profondeur surprenante. A peine voit-on les travailleurs, dont les uns élèvent des pierres, les autres font sauter des terres, d'autres font des feux pour détacher la mine, et chacun enfin a son emploi différent. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de routes qui y conduisoient, et nous commençâmes pour lors à connoître que nous n'avions rien fait et que ce n'étoit qu'une disposition à de plus grands travaux. Nos guides allumèrent leurs flambeaux qui avoient bien de la peine à percer les ténèbres épaisses qui régnoient dans ces lieux souterrains. On ne voit de tous côtés et à perte de vue que des sujets d'horreurs, à la faveur de certains feux sombres qui ne donnent de lumière qu'autant qu'il en faut pour distinguer ces objets affreux; la fumée vous offusque, le soufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux et de la vue de ces ombres, ces malheureux qui sont tous nus et noirs comme des démons, et vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui représente mieux l'enfer que ce tableau vivant, peint des plus noires et des plus sombres peintures qu'on se puisse imaginer. Nous

descendîmes plus de deux lieues dans terre, par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, et toujours dans de continuelles appréhensions. Nous aperçûmes dans notre chemin quantité de pompes qui élevoient l'eau, et des machines assez curieuses que nous n'eûmes pas le temps d'examiner : nous vîmes seulement quantité de ces malheureux, qui travailloient à ces pompes. Nous pénétrâmes jusqu'au fond, avec une peine terrible; mais quand il fallut remonter, le soufre nous avoit tellement suffoqué, que ce fut avec des travaux inconcevables que nous regagnâmes la première descente. Il fallut nous jeter à terre plusieurs fois, et les genoux nous manquant, on étoit obligé de nous porter sur les bras. Nous arrivâmes enfin, après d'épouvantables fatigues, à la bouche de la mine.

Ce fut là que nous commençâmes à respirer de la manière que feroit une âme que l'on tireroit du Purgatoire. Un objet pitoyable se présenta pour lors à notre vue. On reportoit un de ces malheureux, qui venoit d'être écrasé par la chute d'une petite pierre, que la chute avoit rendue dangereuse. Ces pauvres gens exposent leur vie à bon marché, on leur donne seize sous par jour, et il y a environ six ou sept cents hommes qui travaillent continuellement à ces travaux. Je ne sais si l'on doit plus plaindre le sort des malheureux qui travaillent dans cet enfer, que l'avarice des hommes,

qui, pour entretenir leur luxe, déchirent les entrailles de la terre, confondent les élémens et renversent toute la nature. Boëce avoit bien raison de dire de son temps :

Heu! primus quis fuit ille
Auri qui pondera tecti,
Gemmasque latere volentes,
Pretiosa pericula, fodit?

Et Pline dit que les Romains, qui avoient plus de besoin d'hommes que d'or, ne voulurent point permettre qu'on ouvrît des mines qu'on avoit découvertes en Italie. Les Espagnols vont chercher en Guinée des malheureux qu'ils destinent à travailler à leur Roc de Potosi, et il y a des pays où l'on y envoie ceux qui ont mérité la mort, et qui creusent tous les jours leurs tombeaux.

On trouve dans cette mine de *Coperberyt* du soufre vif, du vitriol bleu et vert, et des *Octadres;* ce sont des pierres curieuses, taillées naturellement en figure octogone.

Nous partimes le même jour pour aller à la mine d'argent, qui est à *Salsberyt*, nous y arrivâmes le lendemain mardi. Son nom véritable est *Sala*. Son aspect est un des plus riants de la Suède.

Le jour suivant nous allâmes à la mine qui en est distante d'un quart de mille. Cette mine a trois larges bouches, comme des puits dans lesquels on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau soutenu d'un câble, sert d'escalier pour des-

cendre dans cet abîme. L'eau fait aller cette machine d'une manière curieuse ; elle fait la roue, et tourne des deux côtés pour monter et pour descendre. La grandeur du péril se conçoit aisément, on est à moitié dans un tonneau, dans lequel on n'a qu'une jambe. Un satellite noir comme un diable, le flambeau à la main descend avec vous, et entonne tristement une chanson lugubre, qui est faite exprès pour cette descente. Cette manière d'aller est assez douce, mais on ne laisse pas d'y être fort mal à son aise, quand on se voit au bout d'un câble, et qu'on connoît que sa vie dépend entièrement de sa force ou de sa faiblesse. Quand nous fûmes au milieu nous commençâmes à sentir un grand froid, qui, joint aux torrens qui tomboient de toutes parts, nous fit sortir de la léthargie où nous étions.

Nous arrivâmes enfin au fond de ce gouffre, après une demi-heure de marche. Là nos craintes commencèrent à se dissiper, nous ne vîmes plus rien d'affreux, au contraire, tout brilloit dans ces régions souterraines, et après être descendus encore fort avant, soutenus par des échelles extrêmement hautes, nous arrivâmes à un sallon qui est dans le fond de la mine soutenu de colonnes de ce précieux métal. Quatre galeries spacieuses y venoient aboutir, et la lueur des feux qui brûloient de toutes parts et qui venoient frapper sur l'argent des voûtes et sur un clair ruisseau qui couloit à

côté, ne servoient pas tant à éclairer les travailleurs qu'à rendre ce séjour plus magnifique qu'on ne peut dire, et semblable aux palais enchantés de Pluton, que les poëtes ont mis au centre de la terre, où elle conserve ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, les autres arrachent le roc du roc, et tout le monde a son emploi. C'est une ville sous une autre ville. Là il y a des cabarets, des maisons, des écuries, et des chevaux, et, ce qu'il y a de plus admirable est un moulin à vent qui va continuellement dans cette caverne, et qui sert à élever les eaux. On remonte avec la machine dans laquelle on est descendu pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent. On appelle *Stuf* les premières pierres qu'on tire de la mine, lesquelles on fait sécher sur un fourneau qui brûle lentement, et qui sépare l'antimoine, l'arsenic et le soufre, d'avec la pierre, le plomb et l'argent, qui restent ensemble. Cette première opération est suivie d'une seconde, et ces pierres sèches sont jetées dans des trous, où elles sont pilées et réduites en boues, par le moyen des gros marteaux que l'eau fait agir. Cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une planche mise en glacis, et qui emportant le plus grossier, laisse l'argent et le plomb dans le

fond sur une toile. La troisième sépare l'argent d'avec le plomb qui fond en écume, et la quatrième sert enfin à la perfection et à le mettre en état de souffrir le marteau. On ne s'imagine pas qu'il y ait tant de dispositions pour avoir un métal qui n'est que l'excrément de la terre. Les Espagnols ne s'arrêtent point au Potosi à toutes ces différentes fontes, pour purifier l'argent, depuis qu'ils ont trouvé la manière de l'épurer avec le vif argent, qui étant ennemi de tous les autres métaux qu'il détruit, excepté l'or et l'argent, les sépare de tout ce qu'ils ont de grossier et de terrestre, pour s'unir entièrement à eux.

On trouve du mercure dans cette mine, et ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent pas ce nom-là, parce qu'il n'est pas malléable, est peut-être un des plus rares effets de la nature, car étant liquide et coulant de lui-même, c'est la chose du monde la plus pesante, et il se convertit en la plus légère, et se résout en fumée, qui venant à rencontrer un corps dur ou une région froide, s'épaissit aussitôt, et répand sa première forme, sans pouvoir jamais être détruit.

La personne qui nous conduisit dans les mines, nous fit voir ensuite chez elle quantité de pierres précieuses qu'elle avoit ramassées de toutes parts; entr'autres un gros morceau de cette pierre *Duchle*, qui blanchit dans le feu loin de se consumer, et dont les Romains se servoient pour brûler les

corps des défunts. Elle l'a trouvée dans cette mine, et nous en fit présent à chacun d'un petit morceau.

Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à *Upsal*, où nous arrivâmes le lendemain mercredi d'assez bonne heure.

Cette ville est la plus considérable de toute la Suède pour son Académie et sa situation. C'est là où on envoie étudier tous ceux qui veulent être de l'état ecclésiastique, dans lequel les nobles ne peuvent entrer, et c'est une politique de ce royaume, afin de ne pas diminuer le nombre des gentilshommes qui servent ailleurs plus utilement. Nous vîmes la Bibliothèque qui n'a rien de considérable que le *Codex Argenteus* manuscrit, écrit en lettres gothiques d'argent, par un évêque nommé *Ulphila* en Misie ou Asie mineure, trouvé dans le sac de Prague, et enlevé par le comte de Coningsmark[1], qui en fit présent à la reine Christine. Nous allâmes ensuite dans l'église, où nous vîmes le tombeau de saint Tric[2], roi de Suède, qui eût la tête coupée. On nous donna sa tête et ses os à manier, qui sont tout entiers dans une caisse d'argent. On voit dans une grande chapelle derrière le chœur, le mausolée de Gustave Ier et de ses deux femmes, dont il y en a une armée d'un fouet à cause de sa cruauté. On nous montra dans la sacristie un ancien idole *Thor* que les Suédois adoroient, et un très-beau calice, présent de la reine Christine.

Il y a quantité de savants hommes, entr'autres *Rubekius*, médecin qui a fait un livre très-curieux, qu'il nous fit voir lui-même. Cet homme montre partout ce qu'il y a d'auteurs, comme Hérodote, Platon, Diodore Sicilien, et que les dieux viennent de son pays. Il en donne des raisons fortes, il nous persuada par le rapport qu'il y a dans sa langue à tous les noms des dieux. *Hercule* vient de *Her*, et *Coul* qui signifie *Capitaine*. *Diana* vient du mot gothique *Dia*, qui signifie *Nourrice*. Il nous fit voir que les Pommes Hespérides avoient été dans ce lieu, qui rendoient immortels ceux qui en avoient tâté. Il nous fit voir que cette immortalité venoit de la science qui faisoit vivre les hommes éternellement. Il nous montra un passage de Platon, qui, parlant aux Romains, leur dit qu'ils ont reçu leurs dieux de Grèce, et que les Grecs les ont pris des Barbares. Il s'efforça de nous persuader que les Colonnes d'Hercule avoient été en son pays, et quantité d'autres choses que vous croirez si vous voulez.

Nous vîmes dans son cabinet quantité d'ouvrages de mécanique. Un des *Bâtons Ruteniques* pour connoître le cours du soleil, que les Suédois, à ce qu'il dit, ont connu avant les Égyptiens et les Chaldéens. Toutes les lettres runiques sont faites en forme de dragon, qu'il dit être le même qui gardoit le jardin des Hespérides. Les lettres runiques dont les Suédois se servoient n'étoient

que seize en nombre. *Oucnius* est encore un célèbre médecin. *Reveleius* et *Loxenius* sont renommés, le premier pour les antiquités, et l'autre pour le droit; *Columbus* pour l'histoire, et *Scheffer* qui a écrit des Lappons, étoit fort estimé pour la logique. On voit dans la vieille ville d'*Upsale* quantité d'antiquités comme les tombeaux des rois de Suède et le temple de *Janus Quadri-Front*, qui a donné lieu d'écrire à *Rubekius*.

Nous nous mîmes dans une petite barque qui partoit pour *Stockolm*, pour de certaines raisons, et le vent qui étoit bon, s'étant changé étant encore à la vue d'*Upsale*, nous marchâmes deux grands milles de Suède qui valent cinq ou six lieues de France, et arrivâmes à la poste, où nous prîmes des chevaux, qui nous conduisirent pendant toute la nuit jusqu'à *Stockolm*, où nous entrâmes à quatre heures du matin, le samedi vingt-sept septembre, où nous terminâmes enfin notre pénible voyage, le plus curieux qui fut jamais, que je ne voudrois pas n'avoir fait pour bien de l'argent, et que je ne voudrois pas recommencer pour beaucoup davantage.





NOTES

Page 8, note 1. — Le roi de Danemarck était alors Christian V, de la famille d'Oldembourg. — N. 2. Altona, ville principale du Holstein, sur la rive droite de l'Elbe. — N. 3. Pyrmonth, petite ville de la principauté de Waldeck, célèbre par ses eaux minérales.

P. 9, n. 1. — Charles X, de la famille de Deux-Ponts, successeur de Christine. — N. 2. Tornéa, ville de la Finlande, au nord du golfe de Bothnie.

P. 10, n. 1. — Hernœsand, à l'embouchure de l'Angerman-Elf, province d'Angermanie.

P. 11, n. 1. — Tornéa.

P 13, n. 1. — Tornéa, fleuve qui sépare la Russie de la Suède sur une partie de son cours.

P. 130, n. 1. — Ptolémée.

P. 131, n. 1. — Archangelsk, à l'embouchure de la Dvina. — N. 2. Ces fleuves sont : l'Uméo, le Piteo, le Luleo, en Suède, Tornéa, qui sépare la Suède de la Russie sur une partie de son cours ; Kemi, en Russie. Les trois premières de ces provinces, citées par Regnard, sont actuellement comprises dans les deux divisions administratives suédoises de Bothnie occidentale et de Bothnie septentrionale ; la quatrième a été partagée entre la Suède et la Russie. Cette dernière puissance possède tout entière la cinquième.

Page 132, note. 1. — Le cap Nord. — N. 2. Le fort de Wordvo, sur l'océan Glacial, à l'extrémité nord-est du Finmarck.

P. 138, n. 1. — Oxenstiern.

P. 155, n. 1. — Le comte de Kœnigsmark. — N. 2. Eric IX, le *Saint,* roi de Suède, mort en 1161. Il priait dans le temple d'Upsal lorsqu'il fut surpris par des envahisseurs danois, qui le décapitèrent. On célèbre sa fête le 18 mai.



Paris. — Imp. de D. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

VOYAGE

DE CHAPELLE

ET

DE BACHAUMONT

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).

30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires numérotés.

VOYAGE
DE CHAPELLE
ET
DE BACHAUMONT

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIV



AVANT-PROPOS

Après *la charmante notice écrite par M. Charles Nodier en 1826, et la savante préface dont M. Tenant de Latour a fait précéder la réimpression du* Voyage de Chapelle et de Bachaumont *dans la* Bibliothèque elzevirienne, *nous ne voyons plus qu'il y ait rien à dire de ce petit chef-d'œuvre. Nous ne voulons pas cependant le publier aujourd'hui sans l'accompagner de quelques renseignements indispensables, empruntés, il est vrai, à nos devanciers, mais que le lecteur n'aura pas, du moins, la peine d'aller chercher hors de*

notre édition. Ces renseignements nous ont paru d'autant plus utiles à donner qu'ils s'appliquent à un de ces ouvrages que l'on croit bien connaître pour en avoir entendu parler en mainte occasion, et au sujet desquels on est tout étonné d'avoir à s'avouer son ignorance le jour où l'on se demande sérieusement ce qu'ils sont et dans quelles circonstances ils ont vu le jour.

Chapelle et Bachaumont ne sont pas, à proprement parler, des écrivains. Obligés tous les deux d'aller, en 1656, prendre les eaux d'Encausse, près des Pyrénées, ils font le voyage de compagnie, et de ce voyage ils envoient à leurs amis une relation écrite sous l'heureuse impression des plaisirs de la route, et qui se trouve être un chef-d'œuvre de gaieté et de bonne humeur.

S'ils ne sont pas des écrivains, qui sont-ils donc, pour que leurs noms nous soient arrivés avec ceux des gens de lettres de leur époque? Presque rien, en vérité, et sans le récit de ce voyage, destiné à un cercle d'amis qu'il aurait bien pu ne jamais franchir, Chapelle et Bachaumont risquaient fort de ne rien laisser après eux qui fût susceptible de tenter la plume des biographes.

Chapelle, fils naturel de François Luillier,

maître des comptes à Paris et conseiller au Parlement de Metz, naquit en 1626 à La Chapelle Saint-Denis : d'où son nom de Chapelle, qu'il conserva même après que François Luillier, en le reconnaissant, lui eut donné le sien. Le père de Chapelle, homme lettré et très-répandu dans le monde des lettres, fit faire à son fils de brillantes études; il lui donna ensuite comme professeur de philosophie son ami Gassendi, chez lequel le jeune homme eut Molière pour condisciple. La conduite de Chapelle ne répondit pas d'abord aux soins qu'on avait pris de son instruction; il se livra à différentes incartades, dont la plus grave l'envoya passer quelques mois dans la prison de Saint-Lazare. La mort de son père amena, contre toute attente, plus de régularité dans son existence. Il rompit alors avec ses anciennes relations, et, tout en restant un homme de plaisir, il sut se concilier l'amitié des esprits les plus distingués de son temps. Son grand amour des lettres lui mit en main une plume dont il se servit avec grâce et facilité, et si les productions qui en sont sorties ne peuvent pas constituer ce qu'on appelle véritablement des œuvres, elles se font remarquer par un tour original et une élégance de style qui leur ont valu plusieurs fois

l'honneur, bien mérité, de la réimpression[1]. *Chapelle nous indique lui-même la façon dont il faisait les vers, et nous donne ainsi la juste mesure de ses prétentions au titre d'écrivain :*

Tout bon fainéant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais[2].

Tous les incidents qu'on raconte ordinairement de la vie de Chapelle se rapportent à des parties de plaisir et à des aventures de table, et nous ne croyons pas utile de les répéter ici.

Si l'existence de Chapelle n'offre que peu de chose à la curiosité des biographes, celle de son compagnon de route ne leur offre absolument rien. François Le Coigneux, seigneur de Bachaumont, était fils de ce président Le Coigneux qui prit une part des plus actives aux troubles de la Fronde.

1. Voir notamment l'édition des œuvres de Chapelle publiée par Saint-Marc en 1755, et celle que M. Tenant de Latour a donnée, en 1854, dans la *Bibliothèque elzevirienne*.

2. Ces vers sont une épigramme adressée par Chapelle en réponse à Boileau, qui lui reprochait la trop grande négligence de sa versification.

Peu curieux des honneurs et de la politique, Bachaumont se hâta, dès la guerre civile terminée, de quitter une place de conseiller clerc à laquelle on l'avait attaché bien plus qu'il ne l'avait prise, et désormais s'abandonna tout entier à son goût prédominant pour la littérature légère et les occupations frivoles.

Rien donc de plus naturel que cette association de Chapelle et de Bachaumont, tous les deux gens de lettres et gens de plaisir. Le récit de leur voyage à Encausse montre qu'ils étaient bien faits pour s'entendre, et, dans la suite non interrompue des festins qui en marquent les étapes, chacun d'eux paraît avoir dignement tenu sa place.

Ont-ils eu aussi une part égale dans la rédaction du récit? C'est là un point qui est resté douteux. Les titres des premières éditions du VOYAGE, *en donnant au nom de Bachaumont la priorité sur celui de Chapelle, semblent lui attribuer aussi le premier rôle comme narrateur; mais la façon dont le récit est présenté montre suffisamment que Chapelle en est le premier et le principal auteur. C'est lui, en effet, qui avait commencé à l'écrire, sans en parler à son compagnon de route, et Bachaumont déclare lui-même qu'ayant surpris Cha-*

pelle sur le fait, il a voulu se joindre à lui et « mettre quelques-uns de ses vers avec les siens ». *Quant à la première place donnée primitivement à Bachaumont dans le titre du* VOYAGE, *elle s'explique facilement par une déférence de Chapelle, roturier et bâtard, pour son ami de noble origine* [1].

Quoi qu'il en soit, Voltaire, toujours prompt à s'effaroucher des petites réputations qui semblaient pouvoir faire ombre à sa gloire, a voulu attribuer à Bachaumont, uniquement pour en déposséder Chapelle, les fameux vers sur un berceau du parc de M. d'Aubijoux, qui sont certainement le morceau le plus gracieux de l'ouvrage [2]. *Mais Voltaire ne donne aucun argument sérieux à l'appui de ce*

---

1. L'édition de 1732, que nous reproduisons, est de celles dont le titre met en première ligne le nom de Bachaumont (voir p. 1 de notre réimpression). Cependant l'éditeur, dans sa préface, dit qu'on attribue plus généralement l'ouvrage à Chapelle, et Chapelle est encore le seul qu'il cite dans ses notes toutes les fois qu'il y prononce le nom de l'auteur. Le *Voyage de Bachaumont et de Chapelle* était donc alors pour tout le monde le *Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*

2. Ces vers, qui commencent ainsi : *Sous ce berceau qu'Amour exprès,* se trouvent à la page 38 de notre édition.

qu'il avance, et la pauvreté des quelques vers de Bachaumont qui sont venus jusqu'à nous est au contraire une preuve irréfutable de l'erreur dans laquelle est tombé ou a voulu nous faire tomber l'auteur du TEMPLE DU GOUT. *Hâtons-nous donc d'oublier une injuste appréciation que la postérité a refusé de ratifier, et de Voltaire ne nous rappelons que le jugement si vrai que lui-même a porté du* VOYAGE

> Qui du plus charmant badinage
> Est la plus charmante leçon,

selon ses propres expressions. Et maintenant relisons les lignes suivantes dans lesquelles le plus ingénieux des bibliophiles de notre temps, Charles Nodier, a si finement analysé le petit chef-d'œuvre qui nous occupe aujourd'hui.

« Rien ne met mieux à découvert les changements qui s'opèrent dans l'esprit des peuples, et le développement de nouveaux besoins moraux et littéraires dans les nouvelles générations, que l'impression que nous éprouvons aujourd'hui à la lecture du charmant VOYAGE DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT. *Nous concevons à peine que deux*

hommes d'une organisation parfaite, d'une éducation très-cultivée, et qui, s'il faut en juger par leurs passions, ne manquaient ni de sensibilité ni d'enthousiasme, courent jusqu'aux limites de la France, sur le plus grand rayon de Paris, sans y remarquer autre chose que les perdreaux de Jonzac et les ortolans de Fontrailles. S'ils s'arrêtent à Montpellier, dans la ville du savoir, et sous le ciel le plus doux de l'Europe, c'est pour flétrir d'une affreuse calomnie la réputation d'un poëte aventurier, plus digne de pitié que de haine. S'ils gravissent cette montagne austère de Notre-Dame de la Garde, dont le point de vue embrasse la vieille ville des Phocéens, avec ses mille bastides, une mer immense et des îles pittoresques, c'est pour attacher une épigramme aux portes de la forteresse in partibus *du matamore Scudéri. Cette manière de voir les choses n'est pas celle de notre temps, qui ne vaut peut-être pas mieux. Il s'est mêlé quelque chose de grave et de religieux dans le jugement que nous portons des objets plus ou moins sérieux de nos recherches et même de nos distractions. — Ce genre de voyage qu'on appelle* sentimental, *et dont je suis loin d'approuver l'af-*ſéterie *niaise*, *laisse toutefois quelque souvenir*

dans le cœur. Celui de Chapelle et Bachaumont *ne laisse à la mémoire qu'un petit nombre de mots fins et un madrigal délicieux; mais l'esprit français y brille tout entier; il n'a rien produit de plus facile, de plus gracieux, de plus délicat. Le suffrage de deux siècles l'a consacré, et ce badinage est un monument. »*

Le grand maître de la critique moderne, l'inimitable Sainte-Beuve, nous a également laissé des réflexions d'une justesse bien frappante sur l'impression qu'on éprouve aujourd'hui à la lecture du Voyage *de Chapelle et de Bachaumont. Lui aussi reproche aux auteurs de ce charmant badinage leur indifférence pour les beautés de la nature*[1]*, et voici comment il aime à l'expliquer :*

« Dans le Voyage *de Chapelle et Bachaumont, on mange beaucoup, on mange dès le Bourg-la-*

1. Signalons cependant, afin d'être juste, l'admiration de nos voyageurs pour les bois d'orangers qu'ils rencontrent à Hyères (p. 57 et 58 de notre édition). Il est vrai que les termes dans lesquels ils formulent cette admiration les montre peut-être encore plus sensibles à la douceur du climat qu'à la beauté du paysage.

Reine, et ainsi à chaque étape; on se gorge, on s'empiffre, *ce sont les termes, et c'est le plaisir; la gourmandise rabelaisienne s'y montre dans tout son plein. Il ne faut point s'attendre à y trouver rien de la nature ni d'une description réelle.....*

« N'oublions point cette différence essentielle entre les modernes et les anciens. Les anciens ont commencé par observer et par peindre directement la pure nature..... Chez les anciens[1]*, la nature, dès le premier jour, était plus belle; et puis la mer, en découpant les continents de toutes parts, leur faisait une élégante ceinture et les rendait plus accessibles, même dans leur primitive horreur. Chez les modernes, notre Gaule compacte, druidique, fut longtemps hérissée et impénétrable. Les Ausone, les Numatianus, commençaient pourtant à la décrire avec amour, quand la barbarie survint, refermant les communications, ramenant les périls; et avec le moyen âge cette nature redevint toute repoussante et pleine de laideur et d'effroi. Le* vilain, *qui était proprement le nom donné à l'habitant des campagnes, exprime l'impression même que faisait d'ordinaire le lieu qu'il habi-*

---

1 Sainte-Beuve parle ici des Grecs.

tait..... Aussi les beaux esprits eurent-ils fort à faire lorsqu'il fut question pour eux de reconquérir à la littérature et à la poésie la nature. « *Les* « esprits doux, *amateurs des belles-lettres, disait* « *Madame de Rambouillet, ne trouvent jamais leur* « *compte à la campagne* »..... *Les voyages de beaux esprits, qui s'aventurent hors de leur cercle, hors d'un salon de la Place-Royale ou du Marais, sont donc moins des découvertes que des travestissements et des parodies de la nature; ils la masquent, ils l'enluminent, pour s'en amuser. Ils portent avec eux leur mythologie toute faite, leurs habitudes et leur ton de société, leur jargon*[1]. »

Nous n'avons pas hésité un seul instant sur le texte que nous devions choisir pour la réimpression du VOYAGE. *Déjà le consciencieux Saint-Marc, dans son édition publiée en* 1755, *avait proclamé la supériorité du texte de* 1732, *venu trop tard à sa connaissance pour qu'il en fît tout l'usage qu'il aurait pu. M. Tenant de Latour, qui a examiné ce texte avec la plus grande attention, ayant déclaré ensuite qu'il n'y*

---

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* tome XI.

avait rien de mieux à faire que de le suivre, à très-peu d'exceptions près, avec exactitude, nous avons pensé que notre rôle était de le reproduire fidèlement, sans nous permettre d'autres changements que la correction des fautes typographiques, qui malheureusement n'y font pas défaut.

Outre le VOYAGE, *Chapelle, comme nous l'avons dit plus haut, a laissé quelques pièces peu importantes, mais parfois d'une lecture agréable, que les curieux trouveront réunies dans l'édition publiée par la* Bibliothèque elzevirienne. *En ne les donnant pas ici, nous restons dans les limites du programme adopté pour notre collection des* PETITS CHEFS-D'ŒUVRE, *qui comprend, avec les petites œuvres des grands écrivains, les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre.*

D. J.



VOYAGE

DE MESSIEURS

DE BACHAUMONT

ET

CHAPELLE

A ENCAUSSE, EN GASCOGNE



A MESSIEURS BROUSSIN

C'EST *en vers que je vous écris,*
Messieurs les deux fréres, nourris
Aussi bien que gens de la ville :
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous qu'en deux mille
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'histoire
De ce qui nous est arrivé
Depuis que, par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux, dont je me suis trouvé
Assez mal pour vous faire croire

Que les destins ont reservé
Ma guerison et cette gloire
Au remede tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche memoire,
Un de nos amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne serez pas frustrez de vôtre attente, et vous aurez, je vous assûre, une assez bonne relation de nos avantures : car monsieur de Bachaumont, qui m'a surpris comme j'en commençois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, et j'espere qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous être envoyée.

CHAPELLE.

Contre le serment solemnel que nous avions fait, monsieur Chapelle et moi, d'être si fort unis dans ce voyage que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir separer ses pensées; et, croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait, et je n'ai pù souffrir qu'il eût seul cet avan-

tage ; ses vers m'ont paru d'une maniere si aisée que, m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade et paresseux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainsi le reste de la lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assurez de quelle façon vous aurez traité nôtre absence, et si vous meritez le soin que nous prenons de vous écrire et vous rendre ainsi compte de nos actions, nous ne laissons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'est passé dans nôtre voyage, si particulierement que vous en serez assûrément satisfaits. Nous ne vous ferons point souvenir de nôtre sortie de Paris, car vous en fûtes témoins; et peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un mediocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos embrassemens avec assez de fermeté ; et nous vous parûmes sans doute bien philosophes

Dans les assauts et les allarmes
Que donnent les derniers adieux ;
Mais il falut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes,
Et ce fut lors que de nos yeux
Vous eussiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux dessechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; aussi furent-elles en peu de temps essuyées, et nous vîmes le Bourg la Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cesserent, et que nôtre apetit commença. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dans sa naissance qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni, et presqu'insuportable à Long-jumeau. Il nous fut impossible de passer outre, sans l'apaiser, auprès d'une fontaine dont l'eau paroissoit la plus claire et la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit jusques-là serrées ;

Et, d'un apetit vigoureux,
Toutes deux furent devorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons que les nôtres ayent eu de la peine à digerer deux perdrix froides : voilà pourtant en verité la chose comme elle est. Nous en fûmes toujours incommodez jusques à Saint-Euverte, où nous couchâmes, deux jours après nôtre départ, sans qu'il nous arrivât rien qui merite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, et vous savez encore que M. Boyer, dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, et qu'on tient si long-tems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures ; mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de monsieur l'évêque d'Orleans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent, et dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent vous auront pû dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France; et vous en serez entiérement persuadez quand vous aprendrez qu'il a

L'esprit et l'ame d'un d'Elbene,
C'est-à-dire, avec la bonté,
La douceur et l'honnêteté,
Cette vertu mâle et romaine
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur le bord de la Loire, et quelquefois les après-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour, pendant la canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une maniere de courier assez extraordinaire,

Qui sur une mazette outrée,
Bronchant à tout moment, trottoit :
D'ours sa casaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit ;
Et ce cavalier cy étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, par le soleil retirée,
Et fondant par tout, dégouttoit.
Ainsi l'on peint dans les tableaux
Un Icare tombant des nuës,

Où l'on voit dans l'air épanduës
Ses aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du soleil genduës,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nuës avec un qui court la poste vous paroîtra peut-être bien hardie; mais, si vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette vision vous seroit venuë comme à nous, ou, tout au moins, vous sembleroit semblable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous sauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce cavalier, qui se trouva être par hazard notre ami d'Abbeville. Quoique notre joye fût extrême dans ce rencontre, nous n'osâmes pourtant pas nous hazarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit. Mais, si-tôt

Qu'au logis il fut déciré,
Frotté, débotté, défouré,
Et qu'il nous parut délassé,
Il fut comme il faut embrassé,

Nous écrivîmes en ce temps-là comme, après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement, nous resolûmes enfin de partir sans lui. Il falut avoir recours à Blande pour une voiture, n'en pouvant trouver de commodes à Orleans. Le soir qu'il nous devoit arriver un carosse de Paris, nous reçûmes une lettre, au matin, de monsieur Boyer, par laquelle il nous assuroit qu'il viendroit dedans, et que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes parut, le long du grand chemin, une maniere de coche délabré, tiré par quatre vilains chevaux, et conduit par un vieux cocher de loüage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvant être que ce que nous cherchions, nous en fûmes bien-tôt assurez quand ceux qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter;

Et lors sortit avec grands ris
Un bequillard d'une portiere,
Bazané, courbé, sec et gris,

Bequillant de même maniere
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche qui n'eût cru voir monsieur Boyer? Et cependant c'étoit le petit Duc avec monsieur Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de ce carosse, l'un pour aller à la maison de monsieur son frere auprès de Tours, et l'autre à quelques affaires qui l'appelloient dans le même païs. Après les civilitez ordinaires, nous retournâmes tous dans la ville, et nous lûmes une lettre d'excuse qu'ils apportoient de la part de M. Boyer, et cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces messieurs. Ils nous assûrerent que, nonobstant la fiévre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit, il n'eût pas laissé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, si son medecin, qui se trouva chez lui, par hazard, à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine que, puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens, il étoit assurément

Fort malade et presqu'aux abois :
Car on peut, sans qu'on le cajole,

Dire pour la premiere fois
Qu'il avoit manqué de parole.

Il falut donc se résoudre à marcher sans monsieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez, mais, avec sa permission, en peu de temps consolez. Le soupé préparé pour lui servit à regaler ceux qui vinrent à sa place. Et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin la conversation fut un peu goguenarde : aussi veritablement étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher monsieur Coulon. Après une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie avec monsieur le président de Bailleul, faisant si bien les honneurs de la ville qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain à nôtre aise nous renouvellâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompuë. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevûë de bons amis qui ne se sont point rencontrez depuis long-tems,

nous eûmes, quoiqu'avec regret, une extrême curiosité d'aprendre de lui, comme la personne la mieux instruite, et que nous savions avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, et sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin, ayant causé de beaucoup d'autres choses qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la reverence à Son Altesse Royale, et de-là dîner chez lui avec monsieur et madame la présidente de Bailleul.

Là, d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert et riant,
Il nous fit bonne et grande chere,
Nous donnant, à son ordinaire,
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne souffroit pas sur la nape une seule miette de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de

figures brilloient sans nombre sur son buffet ; et la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais :
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace et sur les bacquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

La sale étoit parée pour le bal du soir, toutes les belles de la ville priées, tous les violons de la province assemblez ; et tout cela se faisoit pour divertir madame de Bailleul.

Et cette belle presidente
Parut si belle ce jour-là
Qu'elle en devoit être contente.
Car sûrement elle effaça
Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens qui se préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le diné. Amboise devoit être nôtre couchée, et, comme il étoit déja tard, nous n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y

pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée et sur les rives de cette agréable riviere

Qui par le milieu de la France
Entre ses plus heureux côteaux
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porter par tout l'abondance
Dans cent villes et cent châteaux,
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise jusqu'à Fontollade, nous vous épargnerons la peine de lire le recit des incommoditez de quatre méchans gîtes, et à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir : vous saurez seulement que la joye de monsieur de Lussans ne parut pas petite de voir arriver chez lui des personnes qu'il aimoit si tendrement. Mais, nonobstant la beauté de sa maison et sa grande chere, il n'aura que les cinq vers que vous avez déja vûs :

Ni les païs où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la castonade,
Ne sont point pour charmer les sens

Ce qu'est l'aimable Fontollade
Du tendre et commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçûs chez lui, il voulut encore nous tenir compagnie jusqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de nôtre chemin pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à monsieur le marquis de Jonsac, son beau-frere. Un compliment de part et d'autre décida la visite, et, de tous les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux et du pain tendre. Cette provision nous fut assez necessaire, comme vous allez voir :

Car, entre Blayes et Jonsac,
On ne trouva que Croupignac :
Or Croupignac est très-funeste,
Car ce Croupignac est un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la peste
Avoit envoyé devant Dieu ;
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.
Un septiéme, soi disant prêtre,
Plus pestiferé que les six,

Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux et si traître.

Ce lieu si dangereux et miserable fut traversé brusquement; et, n'esperant pas trouver de village, il falut se résoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux et le pain tendre de monsieur de Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite de ce repas si cavalier, continuant nôtre chemin, nous arrivâmes à Blaye, mais si tard, et le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'à la clarté des étoiles. Le montant, qui commençoit de très-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, et reçû mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, et voguâmes long-temps avant le jour.

Mais, sitôt que par son flambeau
La lumiere nous fut renduë,
Rien ne s'offrit à nôtre vûë
Que le ciel et nôtre bateau,

Tout seul dans la vaste étenduë
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large, depuis qu'au bec d'Ambesse elle est jointe avec la Dordogne, qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer; et ses marées remontent avec tant d'impetuosité qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques et de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

Sans mentir, la riviere en étoit alors si couverte que nôtre chaloupe eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La foire, qui se devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de navires et de marchands, presque de toutes sortes de nations, pour charger les vins en ce païs :

Car ce fameux et riche port
En cette saison a la gloire

De donner tous les ans à boire
Presqu'à tous les peuples du Nort.

Ces marchands emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemans, et nous aprîmes qu'il étoit défendu non seulement de leur en vendre pour l'enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la gréve, et avoir admiré quelque temps la situation de cette ville, nous nous retirâmes au Chapeau rouge, où monsieur Talemand nous vint prendre aussitôt qu'il sçut nôtre arrivée. Depuis ce moment nous ne nous retirâmes dans nôtre logis, pendant nôtre séjour à Bordeaux, que pour y coucher. Les journées toutes entieres se passoient le plus agréablement du monde chez monsieur l'intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a point d'homme dans le parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé méme que la plûpart étoient ses cousins; et on le croiroit plutôt le premier président de la province que l'intendant. Enfin il est toûjours de méme que vous l'avez vû,

hormis que la dépense est plus grande. Mais pour madame l'intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toûjours ce grand œil bleu,
Plein de douceur et plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même :
Car nous avons apris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle, qui ne connoissoit pas autrefois les cartes, passe maintenant les nuits à joüer au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont devenuës joueuses pour lui plaire : elles viennent regulierement chez elle la divertir; et qui veut voir une belle assemblée n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve là, toûjours bien à propos, pour entretenir ceux qui n'aiment pas le jeu. En verité, sa conversation est si fine et si spirituelle que ce ne sont point les plus mal partagez. C'est là que messieurs les Gascons apprennent le bel air et la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans sa maniere est unique,

A l'esprit méchant et bien fin;
Et, si jamais Gascon s'en pique,
Gascon fera mauvaise fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur messieurs les Gascons, puisque Gascons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque risque; et nòtre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur: nous nous sauvons de Bordeaux pour donner deux jours après dans Agen!

Agen cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour
Si fatale et si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.
Dès qu'on l'approche seulement,
On doit bien prendre garde à soi :
Car tel y vient de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sçai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir;

et le fabuleux palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes monsieur de Saint-Luc arrêté depuis six mois, Nort depuis quatre années, et Dortis depuis six semaines; et ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, et qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; et tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un païs enchanté. En verité, les dames ont tant de beauté qu'elles nous surprirent dans leur premier abord, et tant d'esprit qu'elles nous gagnerent dans la premiere conversation. Il est impossible de les voir et de conserver sa liberté; et c'est la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres,
Il falut y laisser les nôtres.
Là tous deux ils nous furent pris;
Mais, n'en déplaise à tant de belles,
Ce fut par l'aimable Dortis:
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit neanmoins que sous leurs bons plaisirs. Elles ne lui envierent point cette conquête, et, nous jugeans apparemment infirmes, elles ne daignerent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes et les chemins libres, de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encausse, sur les coureurs que monsieur de Chemerault nous avoit promis, et qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce veritable ami qu'on peut assurer

Et dire, sans qu'on le cajole,
Qu'il sait bien tenir sa parole.

Encausse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons gueres: car, excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien d'agréable ne s'y rencontre. Il est au pied des Pirenées, éloigné de tout commerce, et l'on n'y peut avoir de divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des saules et des prez les plus verds qu'on puisse s'imaginer, étoit toute nôtre conso-

lation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dînées nous y promener. Un jour que nous étions sur les bords assis sur l'herbe, et que, nous ressouvenans des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la memoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme, qui nous avoit apparemment écoutez : c'étoit

Un vieillard tout blanc, pâle et sec,
Dont la barbe et la chevelure
Pendoit plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisedec,
Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec
Qui, faisant le Salamalec,
Va disant la bonne avanture :
Car il portoit un chapiteau
Comme un couvercle de lessive,
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau ;
Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant sur ses épaules,

Etoit fait de branches de saules,
Et couvroit presque tout son corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Etoit d'un tissu de roseaux :
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arriere. Mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre ce vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de cette sorte :

« *Messieurs, je ne suis point surpris*
Que de ma rencontre imprevûë
Vous ayez un peu l'ame émûë ;
Mais lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance, à vous inconnuë,
Et le sujet de ma venuë,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le Dieu de ce ruisseau,
Qui, d'une urne jamais tarie,

Penchée au pied de ce côteau,
Prens le soin dans cette prairie
De verser incessamment l'eau
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours, matin et soir,
Vous me venez reglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne merite
Que l'on me rende ce devoir :
Car, enfin, j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair et si net
Est le lieu de mon appanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,
Loüant mes bords et leur verdure,
Ce qui me plaît, je vous assure,
Plus qu'une offrande ou qu'un autel ;
Et tout à l'heure, je vous jure,
Vous en serez, foi d'immortel,
Récompensez avec usure.
Dans ce petit valon champêtre
Soyez donc les très-biens venus :
Chacun de vous y sera maitre ;
Et puisque vous voulez connoître

Les causes du flux et reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bien-tôt paroître
Que les raisonnemens cornus
De tous tems sont les attributs
De la foiblesse de vôtre être :
Car tous les dits et les redits
De ces vieux rêveurs que jadis
On crut avoir tant de lumiere
Ne sont que contes d'Amadis ;
Même, dans vos sectes dernieres,
Les Descartes, les Gassendis,
Quoi qu'en differentes manieres,
Et plus heureux et plus hardis
A foüiller les causes premieres,
N'ont jamais traité ces matieres
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui sçay le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous mon amour est si forte
Qu'après en avoir éclairci
Vôtre esprit de si bonne sorte
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand merci. »

Il nous prit lors tous deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtez. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnez de nous voir en conversation avec un fleuve. Mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença :
« Lorsque l'onde en partage échut
Au frere du grand Dieu qui tonne,
L'avenement à la couronne
De ce nouveau monarque fut
Publié par tout, et falut
Que chaque Dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Dans ce rencontre la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque et si fanfaronne
Que sa démarche lui déplût ;
Et ce puissant Dieu résolut
De châtier cette Gasconne
Par quelque signalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas
Quand elle lui vint rendre hommage,
Et se renfrogna le visage,

Et la traita de haut en bas.
Mais elle, au lieu de s'abbaisser,
Ayant pris soin de ramasser
Avec la puissante Dordogne
Mille autres fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offenser:
Car d'une orgueilleuse maniere
Deux fois Neptune elle pressa,
Qui, comme il a l'humeur altiere,
Amerement s'en courrouça,
Et d'une mine froide et fiere
Deux fois si loin la repoussa
Que cette insolente riviere
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arriere.
Bien qu'au vrai cette temeraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crûrent pas
Devoir, en un tel embarras,
Se séparer de leur confrere,
Ni l'abandonner; au contraire,
Ils en murmurerent tous bas,
Accusant le roi trop severe.
Mais lui, branlant ses cheveux blancs,

Tout dégouttans de l'onde amere :
« *Taisez-vous, dit-il, insolens,*
« *Ou vous saurez en peu de temps*
« *Ce que peut Neptune en colere.* »
Sur le champ, au lieu de se taire,
Plus haut encore on murmura.
Le Dieu lors en furie entra,
Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
« *Quoi donc! ici l'on osera*
« *Dire hardiment ce qu'on voudra?*
« *Chaque petit Dieu glosera*
« *Sur ce que Neptune fera?*
« Per Dio, questo non sarà,
« *Chacun d'eux s'en repentira,*
« *Et pareil traitement aura :*
« *Car deux fois par jour on verra*
« *Qu'à sa source il retournera*
« *Et deux fois mon courroux fuira.*
« *Mais plus loin que pas un ira*
« *Celui qui pour son malheur a*
« *Causé tout ce désordre-là ;*
« *Et cet exemple durera*
« *Tant que Neptune regnera.* »
Au grand Dieu du moite element

Les rebelles lors se soûmirent
Et, quoi que grondans, obéïrent
Par force à ce commandement.
Voila ce qu'on n'a jamais sû,
Et ce que tout le monde admire.
Aussi nous avions résolu
Pour nôtre honneur de n'en rien dire;
Mais aujourd'hui vous m'avez plû
Si fort que je n'ai jamais pû
M'empêcher de vous en instruire. »

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'écoula d'entre nous deux, mais si vîte qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fussions apperçûs. Nous le suivîmes le plus legerement que nous pûmes; et, voyans qu'il étoit impossible de l'atraper, nous lui criâmes plusieurs fois:

« *Hé! monsieur le Fleuve, arrêtez,*
Ne vous en allez pas si vîte :
Hé! de grace, un mot écoutez. »
Mais il se remit dans son gîte,

et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vû sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à

cet endroit, car le bon homme étoit déja tout fondu en eau quand nous arrivâmes, et sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable et doux ;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux,
Et ne le put être de nous,
Et certes, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir inutilement appellé plusieurs fois, enfin la nuit nous obligea de retourner en nôtre logis, où nous fîmes mille réflexions sur cette avanture. Nôtre esprit n'étoit pas entierement satisfait de cet éclaircissement, et nous ne pouvions concevoir pourquoi, dans une sedition où tous les fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez. Nous revînmes encore plusieurs fois en ce même lieu, dans le tems que nous demeurâmes à Encausse, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner sur ce sujet un quart d'heure de conversation ; mais il ne parut plus, et, nos eaux étant prises, le temps vint enfin de s'en aller. Un ca-

rosse que monsieur le sénéchal d'Armagnac avoit envoyé nous mena bien à nôtre aise chez lui à Castillon, où nous fûmes reçûs avec tant de joye qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point désagréables au maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les tourtes, les ortolans,
Les perdrix rouges et les cailles,
Et mille autres rôts succulens,
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon et tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres cazaniers, qui ne connoissez que la vallée de Misere et vos rôtisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chere; si vous vous y connoissez, et si vous l'aimez comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles,
Et, si vous êtes de bon sens,

Allez et courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous y serez bien reçûs assurément, et vous le trouverez toûjours le même : sans plus s'embarrasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de la province en savent fort bien le chemin; mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec monsieur le président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre le plus obligeamment du monde aussi-tôt qu'il fut averti de nôtre arrivée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse descendre chez M. l'abbé de Beauregard, qui nous attendoit, et qui nous donna un de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain, M. le président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner jusques où peut aller la splendeur et la magnificence, ou plutôt, avec sa permission, la profusion et la prodigalité. Le festin du *Menteur* n'étoit rien en comparaison, et c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une description magnifique.

Toi qui présides aux repas,
O Muse, sois-nous favorable,
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table :
Pour nôtre honneur et pour ta gloire
Fai qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échape à nôtre memoire,
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais comme nôtre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins !
Non, non, ces doctes damoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles
Ne bûrent jamais que de l'eau.
A qui donc adresser ses vœux
En des occasions pareilles ?
Est-ce à Come? Est-ce au Dieu des treilles?
Ou bien seroit-ce à tous les deux?
Mais, pour rimer, Bacchus et Come
Sont des dieux de peu de secours,
Et jamais, de memoire d'homme,
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, et de nôtre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de si splendide ; et nous eussions crû Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos amis, et des nôtres, ne nous eût, dès le lendemain, encore dans un dîné, fait admirer cette ville comme un prodige pour la quantité de bonnes choses qu'elle fournit : vous devinerez aisément son nom quand nous vous dirons,

Que c'est l'un de ces beaux esprits
Dont Toulouse fut l'origine :
C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air ni l'accent du païs ;
Et l'on jugeroit, à sa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable monsieur d'Osneville, dont l'air et l'esprit n'ont rien que d'un homme qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous sçaurez qu'il est marié
Environ depuis une année,

Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'hymenée,
Lié tout-à-fait, c'est-à-dire
Qu'il est lié tout-à-fait bien
Et qu'il a tout ce qu'il desire,
Enfin qu'il ne lui manque rien :
L'épouse est bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux ;
Elle jeune, riche, espritée ;
Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui, et dans son carosse, nous quittâmes Toulouse pour aller à Groüillet, où monsieur le comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins, entre des fontaines et des bois, et qui n'est composé que de trois chambres, mais bien peintes et tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis, ou, quand il est seul, s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré l'injustice des Cours,
Dans cet agréable hermitage

Il coule doucement ses jours;
Et vit en veritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table et bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que, faisant si grande chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour; aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand, et qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entieres dans une petite isle plantée, et tenuë aussi propre qu'un jardin, et dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit et va mouiller le haut d'un berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès:

« Hélas ! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si, toûjours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit, toûjours amoureux,
Avec elle passer la vie ! »

Vous connoîtrez par là que dans nôtre voyage nous ne songions pas toûjours à faire bonne chere, et que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste, quoi que Groüillet aye tant de charmes, monsieur d'Aubijoux ne nous put retenir que trois jours, après lesquels il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une demie lieuë de Carcassone. Vos santez y furent bûës mille fois avec le cher ami Dalsaux, qui ne nous quitta pas un moment. La comedie fut aussi un de nos divertissemens assez grands, parce que la troupe n'étoit pas mauvaise, et qu'on y voyoit toutes dames de Carcassone. Quand nous en partîmes, monsieur de Penautier, qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolument que nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne, quoi qu'il y eut une

grande journée. Le temps étoit si beau que nous esperions le lendemain, sur nos chevaux frais, et qui suivoient en main depuis Encausse, aller coucher bien près de Montpellier. Mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne,
Toûjours il pleut, toûjours il tonne;
Toute la nuit doncques il plût,
Et tant d'eau cette nuit il chût
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point : quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toûjours par orage, et qu'elle est située dans un fond tout environné de montagnes, en peu de temps les eaux s'y ramassent en si grande abondance qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous nous voulûmes pourtant hazarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, et qui sans doute étoit perdu si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous

trouvâmes se promenant dans la grande place, et qui nous parurent être des principaux du païs, ayant apris nôtre avanture, crûrent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretez de leur ville, et nous menerent d'abord à l'église cathédrale, qu'ils prétendent être un chef-d'œuvre pour la hauteur et pour la largeur de ses voûtes; mais nous ne sçaurions pas bien vous dire au vrai

Si l'architecte qui la fit
La fit ronde, ovale ou quarrée;
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large ou serrée :
Car, arrivez en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De n'y rentrer de nôtre vie.
Ce qu'on y montre encor de rare
Est un vieux et sombre tableau
Où l'on voit sortir un Lazare
A demi-mort de son tombeau;
Mais le peintre l'a si bien fait
Pâle, hideux, noir, effroyable,

Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que du Diable.

Ces messieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles; ils eurent encore la bonté , pour nous regaler tout-à-fait, de nous présenter à deux ou trois de leurs plus polies damoiselles, qui tomboient en verité de la verole. Voila tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là si les deux jours que nous y demeurâmes se passerent agréablement. Toi qui nous a si bien divertis,

Digne objet de nôtre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux et qu'égoûts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta loüange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze ou vingt malheureux drilles,
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miserables filles
Aussi mal saines que ton air.
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui merite qu'on le prise;

Bien peu de chose est ton tableau,
Et moins que rien ta belle église.

L'apostrophe est un peu violente, et l'imprecation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent, et, nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieuës dans les plaines toutes noyées, et passé sur de méchantes planches un torrent qui s'étoit fait, par l'égout des eaux, large comme une riviere, Beziers, cette ville si propre et si bien située, nous fit voir un païs aussi beau que celui que nous venions de quitter étoit désagreable.

Le lendemain, ayant traversé les belles landes de Saint-Hubery, et goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades et de ces blanquetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers de mille boules de mail : car l'on jouë là le long des chemins à la chicane. Dans la grande ruë des Parfumeurs, par où l'on

entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial; et cependant,

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs,
Son terroir, en muscats fertile,
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette ruë si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien épouvantez

De rencontrer dans cette place
Un grand concours de populace;
Chacun y nommoit d'Assouci.
« Il sera brûlé, Dieu merci,
Disoit une vieille bagasse;
Dieu veuille qu'autant on en fasse
A tous ceux qui vivent ainsi. ».

La curiosité de savoir ce que c'étoit nous fit avancer plus avant; tout le bas étoit plein de peuple, et les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville, qui nous fit entrer aussi-tôt dans le logis;

et, dans la chambre où il étoit, nous aprîmes là qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes un grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus jolies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles, ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras et leurs discours extraordinaires, nous crûmes plutôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier; mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des précieuses de campagne, et n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante.

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air et l'esprit galant;
Que Chapelain n'étoit pas sage,
Que Costar n'étoit pas pedant.
Les autres croyoient Scudery

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, et toûjours bien mis;
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé des beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'*Alaric*, et dans le *Moyse*, on ne loüa que le jugement et la conduite, et dans la *Pucelle* rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la lettre de monsieur Ménage, et la préface de monsieur Pelisson fut traitée de ridicule; Voiture même passa pour homme grossier. Quant aux romans, *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse des conversations; *Cyrus* et *Clelie*, pour la magnificence de l'expression et la grandeur des évenemens. Mille autres choses se débiterent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'execution s'approchoit. Une de ces dames prit la parole, et, s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale et la maîtresse précieuse, lui demanda :

« Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même composé quelque chose
En vers sur la Metamorphose ?
Il faut donc qu'il soit bel esprit.
— Aussi l'est-il, et l'un des vrais,
Reprit l'autre, et des premiers faits;
Ses lettres lui furent scellées
Dès leurs premieres assemblées :
J'ai la liste de ces messieurs,
Son nom est en tête des leurs. »
Puis, d'une mine serieuse,
Avec certain air affecté,
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit : « Ma chere, en verité
C'est dommage que, dans Paris,
Les messieurs de l'Academie,
Tous ces messieurs les beaux esprits,
Soient sujets à telle infamie. »

L'envie de rire nous prit alors si furieusement qu'il falut quitter la chambre et le logis pour en aller éclater à nôtre aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer

dans les ruës, à cause de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu;
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, et jamais on n'a rien vû de si terrible : les unes disoient que c'étoit trop peu de le brûler; les autres, qu'il falloit l'écorcher vif auparavant; et toutes que, si la justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin

L'on auroit dit, à voir ainsi
Ces bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce monsieur d'Assouci
Les auroit toutes violées.

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine nôtre logis, où nous aprîmes en arrivant qu'un homme de con-

dition avoit fait sauver ce malheureux, et quelque temps après on nous vint dire que toute la ville étoit en rumeur, que les femmes y faisoient une sédition, et qu'elles avoient déja déchiré deux ou trois personnes, pour avoir été seulement soupçonnées de connoître d'Assouci : cela nous fit une grande frayeur, en verité ;

Et, de peur d'être pris aussi
Pour amis du sieur d'Assouci,
Ce fut à nous à faire gille.
Nous fûmes donc assez prudens,
Pour quitter d'abord cette ville,
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous nous sauvons, comme des criminels, par une porte écartée, et prenons le chemin de Massiliargues, esperant y pouvoir arriver avant la nuit. A une lieuë de Montpellier nous rencontrâmes nôtre d'Assouci avec un petit page assez joli qui le suivoit. En deux mots il nous conta ses disgraces; aussi n'avions-nous pas le loisir d'écouter un long discours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de son côté : lui fort vîte, quoi qu'à pied, et nous assez doucement, à

cause que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez monsieur de Cauvisson, qui pensa mourir de rire de nôtre avanture. Il prit le soin, par sa bonne chere et par ses bons lits, de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nismes, refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands et fameux bâtimens
Du pont du Gar et des Areines,
Qui nous restent pour monùmens
Des magnificences romaines :
Ils sont plus entiers et plus sains
Que tant d'autres restes si rares,
Echapez aux brutales mains
De ce déluge de barbares
Qui furent le fleau des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vîte la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire, si célébre pour sa foire; et le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur le bord du Rhône
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,

Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour et le trône
De trois ou quatre puissans rois.

On y aborde par

Cette heureuse et fertile plaine
Qui doit son nom à la vertu
Du grand et fameux capitaine
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur romaine.

Nous vîmes donc, pour vous parler un peu moins poëtiquement, cette belle et célébre ville d'Arles, qui sur son pont de batteaux nous fit passer du Languedoc en Provence. C'est assurément y entrer par la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du païs. Les dames y sont fort propres, galantes, jolies, mais si couvertes de mouches qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours, où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir, avec quantité de messieurs assez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoster, quoi qu'inconnus; et

sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires, et que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée où l'on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout cela ces belles ne pûrent obtenir de nous qu'une nuit, et le lendemain nous en partîmes, et traversâmes avec bien de la peine

La vaste et pierreuse campagne,
Couverte encor de ces cailloux
Qu'un prince revenant d'Espagne
Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement, et qui dure jusqu'à Salon, petite ville qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de Nostradamus. Nous y couchâmes, et nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une comedienne qui s'avisa d'accoucher cette nuit, proche de nôtre chambre, de deux petits comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, et cette diligence servit à nous faire considerer plus à nôtre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de mai-

sons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté, car elles sont toutes fort petites et fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille que, de vous en entretenir présentement, ce seroit répéter les mêmes choses et peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre et sans pareille
Pour son terroir et pour son port;
Mais il vous faut parler du fort,
Qui sans-doute est une merveille :
C'est Nôtre Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, et si haut élevé que, s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plûpart du genre humain ne vivroit que sous son bon plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toûjours de gens de consequence,
De gens pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

Une description magnifique qu'on a fait autrefois de cette place nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jetter par terre ; et, après avoir heurté long-temps sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens qui travailloient là proche
Nous dirent : « Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-tems :
Le gouverneur de cette roche,

Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans sa poche. »

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout quand ils nous firent remarquer dessus la porte un écriteau, que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avoit presque effacé :

« *Portion de gouvernement*
A loüer tout présentement. »

Plus bas, en petit caractere :

« *Il faut s'adresser à Paris,*
Ou chez Conrard le secretaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous messieurs les beaux esprits. »

Croyans après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce païs, nous le quittâmes sur le champ, et même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont

rudes, et que, passant par Cassie, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'étes pas assurément fort curieux de savoir de Cioutat

Que les marchands et les nochers
La rendent fort considerable ;
Mais pour ce muscat adorable,
Qu'un soleil proche et favorable
Confit dans les brûlans rochers,
Vous en aurez, freres très-chers,
Et du meilleur, sur vôtre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu furent achevées aussi-tôt que nous eûmes choisi le meilleur vin. Ainsi le lendemain, vers midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette ville est dans une situation admirable, exposée au midi, et couverte au septentrion par des montagnes élevées jusques aux nües, qui rendent son port le plus grand et le plus sûr qui soit au monde. Nous y trouvâmes monsieur le chevalier Paul, qui, par sa charge, par son merite et par sa dépense, est le premier et le plus considerable du païs.

C'est ce Paul dont l'experience
Gouverne la mer et le vent,
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine; mais, en verité, quoi qu'elle ait quelque chose de fier, il ne laisse pas d'être commode, doux et tout-à-fait honnête. Il nous regala dans sa cassine, qui est si propre et si bien entenduë qu'elle semble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque-là que des orangers d'une médiocre grandeur, et dans des jardins : l'envie d'en voir de gros comme des chênes, et dans le milieu des champs, nous fit aller jusques à Yeres. Que ce lieu nous plût! qu'il est charmant! et quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France et si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang et sans nombre,

Former des forêts et des bois !
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur declarer la guerre :
Cet heureux coin de l'univers
Les a toûjours beaux, toûjours verds,
Toûjours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservez et les mieux gardez ne doivent pas être en comparaison appellez des orangers :

Car ces petits nains contrefaits
Toûjours tapis entre deux ais,
Et contraints sous des casemattes,
Ne sont, à bien parler, que vrais
Et miserables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer nôtre voyage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable : aussi dès ce moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nôtre dévotion nous fit pourtant détourner de nôtre chemin pour aller à la Sainte Baume. C'est un lieu presque inaccessible, et que l'on ne peut voir sans effroi. C'est

un antre dans le milieu d'un rocher, escarpé de plus de quatre-vingt toises de haut, fait assurément par miracle : car il est aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec apparence
Que des saints esprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de constance
La sainte a si long-temps mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais, si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le Démon cauteleux et fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le pelerin
Se donneroit cent fois au diable
Et se damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant, avec bien de la peine, par une horrible pluye, et, par la grace de Dieu, sans murmurer un seul moment; mais nous n'y fûmes pas sitôt arrivez qu'il nous prit, sans sçavoir pourquoi, une extrême impatience d'en sortir. Nous examinâmes donc assez brusque-

ment la bizarrerie de cette demeure, et nous nous instruisîmes en un moment des religieux, de leur ordre, de leur coûtume et de leur maniere de traiter les passans : car ce sont eux qui les reçoivent et qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs, qu'on y vend bien cher.
Les moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge.
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou, pour le moins, un coupe-gorge ;
L'on ne peut être sans horreur,
Dans cette terrible demeure,
Et la faim, la soif et la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fût presque nuit et qu'il fît le plus vilain temps du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes et dans les déserts que de demeurer dans la Sainte Baume. Les reliques qui sont à Saint-Maximin nous porterent bonheur, et nous y firent arriver, avec l'aide d'un guide, sans nous être égarez,

mais non pas sans être furieusement mouillez. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée toute entiere en dévotion, c'est-à-dire à faire toucher des chapelets à quantité de corps saints et à mettre d'assez grosses pieces dans les bassins et dans les troncs, nous allâmes nous enyvrer d'excellente blanchette de Negreaux, et de là coucher à Aix. C'est une capitale sans riviere, et dont les dehors sont fort désagréables, mais en récompense assez belle, assez bien bâtie, et de bonne chere. Orgon fut ensuite nôtre couchée, lieu célébre pour les bons vins; et le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castelane y étoit, à qui nous rendîmes visite aussi-tôt, bien qu'il fût le jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie; elle n'étoit point, comme les autres veuves, dans les églises à prier Dieu:

Car, bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit cheri,
On aura peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau que nous

voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loisir. Le soir, que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui nous sembla avoir de l'air du sieur d'Assouci : son manteau, qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage. Dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoster et de lui demander :

« Est-ce vous, Monsieur d'Assouci?
— Oüi, c'est moi, messieurs, me voici,
N'ayant plus pour tout équipage
Que mes vers, mon luth et mon page ;
Vous me voyez sur le pavé
En désordre, mal propre et sale :
Aussi je me suis esquivé
Sans emporter paquet ni male ;
Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en terre papale.

Il avoit effectivement avec lui ce même page que nous lui avions vû lorsqu'il se sauva de Montpellier, et que l'obscurité nous avoit empêché de pouvoir discerner. Il nous prit envie de

savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, et quelle belle qualité l'obligeoit à l'emmener avec lui; nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

« Ce petit garçon qui vous suit,
Et qui derriere vous se glisse,
Que sçait-il ? en quel exercice,
En quel art l'avez-vous instruit ?
— Il sçait tout, dit-il; s'il vous duit,
Il est bien à vôtre service. »

Nous le remerciàmes lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, et ne lui répondîmes autre chose

Qu'adieu, bon soir, et bonne nuit :
« De vôtre page qui vous suit,
Et qui derriere vous se glisse,
Et de tout ce qu'il sçait aussi,
Monsieur d'Assouci, grandmerci ;
D'un si bel offre de service
Grandmerci, monsieur d'Assouci. »

Nôtre lettre finira par un bel endroit, quoi-

qu'elle soit écrite de Lyon : ce n'est pas que nous n'ayons encore mille choses à vous mander des beautez du Pont-Saint-Esprit, des bons vins de l'Hermitage, de Condrieux et de Coste rôtie ; mais, en verité, nous sommes si las d'écrire que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir dequoi vous entretenir lors que nous aurons le plaisir de vous revoir :

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire,
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer beuvant avec vous
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu les deux fréres, nourris
Aussi-bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

DATE.

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le roi, par un rude edit,
Avoit fait défenses expresses,
Expresses défenses à tous,

De plus porter chausses suissesses,
Cet edit, qui n'est rien pour nous,
Vous réduit en grandes détresses,
Grosses bedaines, grosses fesses :
Car où diable vous mettrez-vous ?

ADRESSE.

A Messieurs les aînez BROUSSINS.
Chacun enseignera la ruë,
Car leur demeure est plus connuë
Au Marais que les Capucins.





NOTES

Les renseignements qui suivent sont empruntés, pour partie, à l'édition de Saint-Marc.

Page 3. — Messieurs Broussin (*les deux frères*) sont le marquis et le comte du Broussin.

P. 4, dernières lignes. — Voir notre Avant-Propos (p. v-vi) au sujet de ce passage, dans lequel nous pensons voir la preuve que le *Voyage* est surtout l'œuvre de Chapelle.

P. 7. — L'évêque d'Orléans dont il est ici question se nommait Alphonse d'Elbène.

P. 9, l. 11. — *Semblable* doit être une faute, pour *vraisemblable*. M. Tenant de Latour, dans son édition, a adopté *excusable*.

P. 12, l. 15. — Le président Le Bailleul : Louis-Dominique de Bailleul, président à mortier.

P. 13, l. 5. — Notre pauvre ami Blot : le baron de Blot, gentilhomme de Monsieur, Gaston, duc d'Orléans, très-bel esprit, très-libertin et très-satirique.

— L. 11. — Son Altesse Royale : Gaston, duc d'Or

léans, frère de Louis XIII. Il s'était retiré à Blois en 1652, et y mourut le 2 février 1660.

P. 15, l. 4. — A *cette agréable rivière* le lecteur reconnaît facilement la Loire.

— L. 15. — Monsieur de Lussans : Roger d'Esparbès de Lussans.

P. 16, l. 7. — Le marquis de Jonsac : Léon de Sainte-Maure, comte de Jonzac.

— L. 9. — Chapelle a conservé à *offre* son ancien genre, qui est le masculin.

P. 18, l. 12. — Notre texte donne : « et *plus* de vaisseaux ». Nous avons supprimé *plus*, qui fausse le vers.

P. 19, l. 22. — Quoique notre texte donne seulement : « premier président », nous avons imprimé « *le* premier président », l'absence de l'article nous paraissant une omission évidente.

P. 21, l. 17. — Au lieu de *tel*, notre édition de 1732 porte *telle*, qui n'aurait pas de sens.

P. 22, l. 2. — François d'Épinay, marquis de Saint-Luc, était le fils du maréchal de Saint-Luc, homme de beaucoup d'esprit, et qui laissa quelques vers estimés.

P. 25 et suiv. — C'est surtout dans ce discours tenu par le dieu du ruisseau que le texte de 1732 est supérieur à celui des autres éditions.

P. 33, l. 7. — Louis d'Astavac, marquis de Marestang et de Fontrailles, entra dans la conjuration de Cinq-Mars, fut porteur du traité avec l'Espagne, et vécut dans l'exil jusqu'à la mort de Richelieu.

P. 35, l. 19. — Come, ou *Comus*, est le dieu des festins.

P. 37, l. 10. — Au sujet de cette singulière expression d'*esprit doux*, voici la note que contient l'édition de 1732 : « Je croi qu'il y a une faute en cet endroit.

J'ai consulté inutilement différentes éditions de ce *Voyage* pour pouvoir la corriger. J'ai trouvé dans toutes celles que j'ai vuës : *esprit*, *doux*; ce qui me paraît fort étrange. Peut-être l'auteur avoit écrit, sans virgule : *esprit doux;* qualité fort nécessaire dans le ménage..... » Il n'y a ici aucune faute, et c'est l'annotateur de 1732 qui est dans l'erreur. *Esprit doux*, que l'on trouve dans d'autres écrits du temps (voir notre Avant-Propos, page XI, ligne 6), était à peu près synonyme de bel esprit; ce terme, dit Sainte-Beuve, correspondait, en éloge, pour les hommes, à ce qu'était primitivement le nom de *précieuse* pour les femmes.

— L. 13. — Le comte d'Aubijoux : François-Jacques d'Amboise, comte d'Aubijoux.

P. 38. — *Sous ce berceau qu'Amour exprès.* Ce vers et les suivants sont ceux dont Voltaire a voulu faire l'honneur à Bachaumont au préjudice de Chapelle. (Voir notre Avant-Propos, p. VI.)

P. 41, l. 20. — Le tableau dont parlent ici nos voyageurs est celui de la Résurrection de Lazare, par Sébastien de Venise, plus connu sous le nom de Sébastien del Piombo. Le jugement qu'ils en ont porté était, suivant Saint-Marc, conforme à l'opinion de la plupart des connaisseurs.

P. 44, l. 2. — Martial était un parfumeur de Paris.

P. 45 et suiv. — Toutes ces circonstances du séjour de d'Assouci à Montpellier sont une fiction dont les narrateurs ont voulu amuser leurs amis. Cette fantaisie fut, parait-il, fort préjudiciable au malheureux poëte, qui se fâcha, et contesta absolument qu'il eût été rencontré par Chapelle et Bachaumont, attendu qu'ils n'avaient passé à Montpellier que deux ans après son aventure. Bayle et l'éditeur Saint-Marc ont pris tout à fait à cœur la défense de d'Assouci.

P. 45, l. 23. — L'abbé Costa, fils d'un libraire, passait pour être *le pédant le plus galant* et *le galant le*

plus pédant de son temps. Il a laissé plusieurs ouvrages que personne ne songe à lire aujourd'hui.

P. 46, l. 4. — C'est de Pellisson qu'on a dit qu'il abusait de la permission qu'ont les gens d'esprit d'être laids.

— L. 8-16. — *Alaric*, poëme héroïque de Scudéri; *Moyse*, poëme héroïque de Saint-Amand; *Cassandre*, roman de La Calprenède; *Cyrus* et *Clélie*, romans de Mlle de Scudéri.

P. 47, v. 4. — D'Assouci, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, a traduit en vers burlesques les *Métamorphoses* d'Ovide.

— L. 10. — Chapelle raille du même coup et les précieuses de Montpellier, et leur prétendue victime, en leur faisant mettre au nombre des quarante l'infortuné d'Assouci, qui *ne fut rien, pas même académicien.*

P. 49, l. 16. — Massiliargues est un bourg à quatre lieues de Montpellier.

P. 50, l. 17. — *Fleau*, sans accent sur l'*e*, ne fait ici qu'une syllabe.

P. 51, l. 7. — Ce *grand et fameux capitaine* est Marius, qui défit les Cimbres auprès d'Arles.

— Dern. lig. — Notre texte donne *inconnuës*, au féminin, ce qui est une faute évidente.

P. 52, l. 9 à 12. — Il est ici question, dit La Monnoye, de la Crau, appelée par les Romains *Campi lapidei*. C'est, au dire de Pline, un monument des combats d'Hercule (*Herculis prœliorum memoria*). Ce héros ayant à combattre quelques géants à cet endroit-là, Jupiter fit tomber sur eux une pluie de pierres qui couvrit de cailloux cette grande plaine. Apparemment c'est à cette fable que Chapelle fait allusion.

— L. 16. — Une inscription, gravée sur le tombeau de Nostradamus, dit qu'il mourut en 1566, à l'âge de soixante-deux ans, six mois et dix jours.

P. 54. — Chapelle tourne ici en ridicule Scudéri, qui avait été nommé gouverneur du fort de Notre-Dame de la Garde, dont il avait fait une pompeuse description.

P. 55, l. 13. — Conrard fut le premier secrétaire perpétuel de l'Académie.

— L. 14. — Courbé était un fameux libraire du temps.

P. 56, l. 19. — Le chevalier Paul, d'une naissance fort obscure, commença par être mousse sur un vaisseau marchand, et arriva à devenir chancelier de l'ordre de Malte, lieutenant général des armées navales de France et vice-amiral des mers du Levant.

P. 59, l. 9. — La sainte est Marie Magdeleine, qui, suivant la tradition, se retira sur ce rocher pour fuir la persécution des juifs et des païens.

P. 60, l. 21. — Saint-Maximin est une petite ville à huit lieues d'Aix.

P. 61, l. 14. — Mlle de Châteaublanc, d'abord femme du baron de Castelane, épousa, après la mort de son mari, le marquis de Cange, en 1658. Elle fut surtout connue sous le nom de *marquise de Cange*.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

AVRIL 1874



